

HM
101
.C827

LA

RELIGION DU PROGRÈS

.....
Imprimerie du *Messenger Franco-Américain*, 42, Great Jones street. New-York.
.....

LA RELIGION DU PROGRÈS

PAR

Louis Richard
L. CORTAMBERT



NEW-YORK
H. DE MAREIL, ÉDITEUR

42 GREAT JONES STREET

—
1874

Vignaud Lib
8-3-27.
HM
101
C827-

11-8-29 JK

AVANT-PROPOS

Le progrès, voilà le mot qui préoccupe le plus notre époque, le mot auquel on cherche une application dans la politique, dans la philosophie, dans les sciences, le mot qui répond peut-être à l'énigme universelle. Si le mot n'est pas nouveau, il faut du moins convenir que la préoccupation est toute moderne, et que jamais avant le siècle actuel l'esprit humain n'avait songé à voir dans le progrès la loi générale de l'existence.

C'est la croyance contraire qui prévalait autrefois. Toutes les religions du passé sont fondées sur le dogme de la chute; elles nous montrent la perfection à l'origine des choses et la détérioration comme une condition fatale de notre nature. A l'âge d'or des Grecs avait succédé l'âge d'argent, puis l'âge d'airain, puis l'âge de fer. Dans le système mosaïque, l'innocence du Paradis s'était perdue par une faute, suivie d'un crime, prélude de la dépravation universelle.

Il est vrai que ces tristes doctrines laissaient percer un rayon d'espérance, et que les prophètes ou les poètes entrevoyaient dans un avenir lointain la réhabilitation

JK

de la race humaine. Zoroastre annonce le triomphe définitif du principe du bien sur celui du mal. Isaïe prédit l'avènement du royaume de Dieu. Virgile chante le retour de l'âge d'or. Mais ces consolations fugitives laissent subsister la théorie de la déchéance dans son ensemble. Les Romains cherchaient en vain sous le régime impérial le bonheur prédit par le flatteur d'Auguste, et regrettaient avec quelque raison l'antique vertu qui avait fait la gloire de la république. Le christianisme, tout en soutenant que les prophéties messianiques étaient accomplies et que Dieu était descendu sur la terre, professait le dogme effrayant du petit nombre des élus et de la damnation finale de presque toute la famille humaine.

Au dix-huitième siècle, la révolution américaine et la révolution française se sont accomplies sans que les principaux acteurs de ces deux grands drames rendissent hommage à la loi du progrès. Ils invoquaient d'éternels principes de justice et des droits imprescriptibles; mais ils ne parlaient pas d'atteindre à un perfectionnement social inconnu avant eux. Les plus ardents révolutionnaires de la France plaçaient leur idéal dans l'antiquité, et n'aspiraient pas à dépasser les Brutus et les Caton.

Cependant la théorie du progrès était déjà entrée dans le monde; mais elle n'était encore que vaguement aperçue par quelques esprits. Elle remonte à Bacon, qui s'insurgea contre l'autorité de la scolastique et proposa d'or-

ganiser le domaine des sciences par la méthode expérimentale. Descartes proclama l'autonomie de la raison et affirma le mouvement de la pensée. Vico crut avoir découvert le mouvement circulaire dans l'histoire. Voltaire entrevit le mouvement en avant; mais Rousseau le nia. On sait que l'influence de ce dernier philosophe fut celle qui l'emporta dans la révolution. Mais, dans le parti le plus faible de cette grande crise, dans la Gironde, il y eut un homme qui peut passer pour le prophète de la doctrine du progrès : c'est Condorcet. A cet écrivain revient l'honneur d'avoir ouvert les glorieuses perspectives de l'avenir et hardiment placé devant l'humanité l'idéal de perfection que jusqu'alors on avait relégué dans le passé.

L'utopie de Condorcet a été avidement accueillie, dans la première partie de ce siècle, par quelques esprits aventureux, qui se sont mis immédiatement à l'œuvre pour en opérer la réalisation. Saint-Simon, Fourier, Owen et, plus tard, d'autres réformateurs, tracèrent des plans d'organisation sociale, qui, suivant les calculs de leurs auteurs, devaient répondre aux nouvelles aspirations de l'humanité et satisfaire tous les besoins physiques, moraux et intellectuels de notre nature. Ces systèmes, quoique différant les uns des autres sous beaucoup de rapports, s'accordaient à reconnaître la perfectibilité indéfinie et la possibilité du bonheur pour tous. Les uns admettaient, les autres repoussaient l'immortalité de l'âme; mais tous rejetaient la vieille doctrine suivant laquelle cette terre n'est qu'une vallée de larmes et nos

misères sont le juste châtement d'une faute originelle. Ils attribuaient les malheurs individuels à l'organisation vicieuse des sociétés et pensaient que l'homme devait tôt ou tard changer sa demeure terrestre en paradis.

Les essais de transformation radicale tentés par quelques-uns de ces théoriciens ont échoué; mais les idées générales d'amélioration et de progrès ont pénétré dans l'esprit humain, et l'on s'est habitué à chercher dans l'avenir la perfection dont on demandait autrefois le modèle au passé. D'ailleurs, dans le temps même où de hardis utopistes portaient leurs investigations dans la profondeur des couches sociales, une science nouvelle fouillait dans les entrailles de la terre et refaisait avec une certitude mathématique toute la genèse de notre globe. La géologie nous montrait les différentes espèces d'êtres apparaissant sur la scène du monde dans l'ordre exact de leur perfection relative et démontrait par une induction puissante la loi du progrès, qui, jusqu'alors, avait semblé n'être qu'un vain paradoxe. A ces découvertes s'ajoutaient celles de l'histoire naturelle, qui indiquaient clairement un résultat identique. Enfin, l'histoire de l'humanité, plus largement comprise, montre à cette humanité même qu'elle sort du sommeil profond de l'ignorance et qu'elle s'éveille graduellement à la lumière de la raison.

N'est-ce encore là qu'un rêve? L'homme a-t-il trouvé la véritable loi de son être? L'acquisition d'une telle certitude vaut bien quelques sérieux efforts. Il ne s'agit pas

de faire de nouvelles découvertes; il faut seulement rapprocher celles qui sont déjà faites dans la sphère de l'existence universelle ou cosmique, dans la sphère individuelle ou anthropologique, dans la sphère sociale ou historique, et demander à toutes ces découvertes une synthèse commune.

I

L'UNIVERS.

COSMOGONIE.

L'homme qui pense ne parle pas d'après l'autorité d'un livre écrit par d'autres hommes. Il n'y a pour lui d'autre livre saint que celui de son intelligence, dans lequel sont inscrites les lois qui régissent l'univers. La première de ces lois, celle qui embrasse toutes les autres, est la Raison, qui détermine l'existence des êtres. Comme cette Raison est évidemment éternelle, elle doit produire éternellement l'existence. C'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu un temps où elle ne produisait rien ou ne se manifestait pas d'une manière quelconque. Cette affirmation n'a rien de dogmatique ni d'arbitraire. Elle est au contraire la seule chose rationnelle qui puisse être opposée à tous les dogmes arbitraires sur la création.

En partant des faits connus ou de ce qui est actuellement sous nos yeux, nous pouvons bien arriver à l'origine d'un monde où d'une certaine forme de l'être, mais il est impossible de parvenir à l'origine absolue de l'uni-

vers, puisque l'univers n'a pas eu de commencement. Occupons-nous d'abord du monde que nous habitons.

Suivant les notions primitives de l'enfance humaine, la terre était la base inébranlable de l'univers. Plus tard, selon les idées astronomiques résumées dans le système de Ptolémée, on crut qu'elle était au centre et que tous les corps célestes tournaient autour d'elle. On sait maintenant qu'elle est un petit globe, soumis à la loi générale du mouvement, et qu'elle circule autour du soleil. Cette découverte diminuait singulièrement l'importance relative de la terre dans l'économie universelle; mais elle ne nous disait encore rien sur l'origine de la planète. C'est la géologie qui nous a éclairés sur ce sujet. Par l'examen des couches terrestres, cette science a constaté deux grands faits : le premier, c'est que la surface du globe a été à l'état de fusion ignée; le second, c'est que la partie intérieure est encore dans cet état. Il est donc évident que toute la terre, comprenant les matériaux dont se composent aujourd'hui les corps organisés, a été autrefois une masse incandescente, et que cette masse s'est refroidie peu à peu en rayonnant dans les espaces qu'elle parcourt. Combien de temps a-t-il fallu à la surface terrestre pour passer de la température de la lave liquide à la température actuelle ? Le nombre des siècles ne fait rien à la question qui nous occupe. Nous savons seulement que le changement s'est opéré.

Mais l'état d'incandescence ou celui de fusion ignée, que la science nous signale dans l'histoire de notre planète, n'est pas le commencement de cette histoire, que l'on peut très bien caractériser par le mot *refroidissement*. La planète se refroidissait dans la période de l'incandescence pour la même raison qu'elle se refroidit maintenant. La chaleur dont elle est le foyer avait donc

dû être beaucoup plus intense, assez intense pour en volatiliser tous les matériaux. Nous pouvons donc affirmer que la planète, avant d'être liquide, avait dû exister à l'état gazeux. Les gaz dont elle se composait étaient d'autant plus subtils et plus raréfiés que la chaleur était plus forte ou que nous remontons à une époque plus éloignée. Mais plus les gaz étaient raréfiés, plus ils occupaient un espace considérable. Enfin nous pouvons arriver à un temps où la substance de notre globe se confondait avec celle des autres planètes de notre système et même avec celle du soleil; car l'analogie nous pousse irrésistiblement à croire que le soleil et toutes les planètes ont été, comme notre globe, à l'état gazeux, et, comme lui, se refroidissent graduellement.

Il y a certainement eu une époque où la masse solaire, dilatée par une chaleur énormément plus intense que celle dont le soleil est aujourd'hui le foyer, remplissait tout l'espace occupé aujourd'hui par notre système planétaire. Les matériaux des différentes planètes étaient alors noyés dans cette masse et n'avaient probablement aucune existence distincte. Notre système était une nébuleuse comme celle que l'on croit découvrir avec le télescope dans d'autres parties de l'univers.

Nous arrêterons-nous à cette phase de l'histoire rétrospective de notre monde? Nous pouvons bien dire que la terre a été produite par la nébuleuse solaire ou qu'elle s'est formée de certaines parties condensées par le refroidissement de cette nébuleuse. Mais quelle est l'origine de la nébuleuse elle-même? Quelque énorme que soit à nos yeux la quantité de matière dont elle se compose, cette quantité est limitée, et le refroidissement de la masse ne saurait avoir une durée sans fin. Si le refroidissement s'était opéré de toute éternité, il y a un

temps infini que le soleil serait éteint et glace jusqu'au centre. Il faut donc admettre que la nébuleuse solaire tire son origine et sa chaleur d'un foyer incomparablement plus vaste et plus puissant, c'est-à-dire d'un astre central, qui est pour notre soleil ce que celui-ci est pour la terre et dont émanent peut-être toutes les étoiles que nous voyons dans le ciel. Mais si cet astre n'est que le centre de notre firmament, c'est-à-dire d'un certain district de l'espace, d'un certain système de soleils, il faudra poursuivre notre investigation jusqu'à ce que nous parvenions au centre absolu de l'univers, au foyer primitif de la chaleur et de la lumière.

Arrivés là, nous ne touchons pas encore à l'origine des mondes; nous en sommes aussi éloignés que jamais. Que voyons-nous? Un certain mode d'émanation du foyer central, mode que nous caractérisons par les mots *lumière* et *chaleur*. Avant ce mode, il a dû y en avoir une infinité d'autres, dont nous n'avons aucune idée et sur lesquels nous entasserions vainement les hypothèses. Il faut donc nous contenter de ce que nous connaissons sur l'origine et l'histoire de notre monde. Dans cette histoire, il nous est facile de reconnaître une marche régulière et la manifestation de ce qu'on peut appeler la loi du progrès.

GENÈSE DE LA VIE.

Il fut un temps où notre curiosité sur l'origine du monde était satisfaite par cette explication: "Dieu a créé le ciel et la terre." Sans nier le sens profond que peuvent cacher ces paroles, l'intelligence humaine refuse de s'arrêter là. Elle a franchi toutes les barrières qu'on voulait mettre au temps ou à l'existence des mondes, et

a reconnu que la puissance créatrice doit s'exercer éternellement. Il fut aussi un âge où la curiosité provoquée dans l'homme par les phénomènes de la vie se contentait de la déclaration suivante : " Dieu a mis sur la terre les plantes, les animaux et l'homme." Ce renseignement ne suffit plus aux exigences de notre raison. Nous remontons dans l'histoire des êtres comme dans celle des mondes, et nous voulons arriver à l'origine des manifestations de la vie, ou reconnaître l'éternité de ces manifestations.

C'est la géologie qui nous a éclairés sur les transformations de notre planète; c'est la même science qui nous guide dans l'histoire de la vie à la surface du globe. Par elle nous savons que l'homme est le dernier venu parmi les êtres qui peuplent cette surface. Avant l'homme existaient déjà les animaux les plus parfaits, qui partagent encore avec lui le séjour de la terre. En feuilletant le livre géologique, nous arrivons à une période où ces animaux n'avaient pas encore paru sur la scène du monde, et où de grossiers pachydermes étaient les rois de la création. Cette période a été précédée d'une autre, où les poissons et les reptiles étaient les échantillons les plus élevés de l'existence animale. En reculant encore, nous parvenons à un temps qui n'a guère laissé d'autres vestiges que ceux des crustacés et des mollusques. La même gradation s'observe dans le règne végétal, et les couches de terrain dont se compose l'écorce du globe nous racontent l'histoire de la végétation depuis les plus obscurs cryptogames jusqu'aux plantes les plus parfaites de l'époque actuelle. Enfin les mollusques même, les plus humbles insectes, les végétaux les plus élémentaires, n'ont pas toujours eu leur place marquée dans les mers primitives ou sur

les îles sorties du sein de l'océan. La chaleur du globe était trop intense autrefois pour ce que nous appelons les corps organisés ; des siècles innombrables se sont écoulés avant que la vie pût se manifester dans des conditions pareilles ou du moins analogues à celles dans lesquelles elle se développe aujourd'hui.

Nous voici donc en présence d'un fait incontestable : la manifestation progressive des phénomènes de la vie. Il faut nous efforcer de l'apprécier à sa juste valeur. Tâchons d'assister par la pensée à l'apparition d'une classe d'êtres sur la terre. Nous savons, par exemple, que l'espèce chevaline n'a pas toujours existé. Pouvons-nous admettre que le premier cheval ait paru tout-à-coup sur la terre, qu'il ait été formé de rien ou de matériaux dans lesquels on ne pourrait trouver maintenant les éléments d'un pareil être ? Ce qui est absurde aujourd'hui était également absurde il y a cent mille ans. Qu'on le remarque bien, du reste, ce qui fait à nos yeux l'intérêt ou la difficulté du problème, ce n'est pas tant la structure, le mécanisme compliqué de ce corps auquel nous donnons le nom de cheval, que la vie dont il est animé. C'est l'origine de cette vie qui nous inquiète et dont nous cherchons le secret. Il nous est absolument impossible de croire qu'une masse de matière formée par un certain concours de circonstances se soit soudainement animée d'une vie comme celle du cheval. La seule solution rationnelle du problème qui se pose dans notre esprit à l'aspect du premier animal appartenant à une espèce, c'est de dire qu'il tire sa vie d'un autre animal appartenant à une espèce presque semblable. Cette solution est celle qui a été donnée par une école de naturalistes, suivant lesquels toute espèce peut être transformée en une espèce supérieure par une certaine modification

organique, explicable suivant les lois de la physiologie. Ce système a été combattu par d'autres savants, qui repoussent absolument la transition d'une espèce à l'autre, mais qui n'offrent aucune solution de la difficulté qui nous occupe. Ils ne peuvent en donner aucune, à moins de dire avec les poètes que Neptune a fait sortir le cheval de la terre en la frappant de son trident. Toute espèce a commencé : voilà l'immuable vérité. Si l'on ne veut pas faire sortir miraculeusement une espèce de la terre ou du néant, il faut la rattacher à une autre espèce. On ne peut échapper à cette conclusion.

Ce qui est vrai du cheval est vrai de tout autre être et de l'homme lui-même. C'est surtout à propos de l'homme que la théorie du développement des espèces a été rejetée avec horreur. On a voulu y voir la dégradation de notre espèce. Pourquoi n'y verrait-on pas aussi bien l'ennoblissement de la création animale? D'ailleurs la vérité ne peut s'assouplir à nos sentiments et à notre orgueil. Quand nous comprendrons l'enchaînement général des faits, nous verrons s'il y a sujet de nous humilier ou de nous glorifier, de nous affliger ou ne nous réjouir.

Mais, arrivés au bas de l'échelle, de quelle source ferons-nous dériver la vie qui anime les premiers êtres? On peut bien rattacher les animaux les plus humbles aux végétaux, dont ils ne sont séparés que par une limite obscure ; mais l'existence végétale elle-même a eu un commencement. Comment expliquer ce commencement, le commencement de la vie sur le globe? Pouvons-nous admettre que la vie ait commencé? La vie est dans l'huître et dans le fucus comme elle est dans le lion et dans le chêne. Il serait aussi absurde de prétendre que l'huître est venue à l'existence sans tirer sa vie d'un

autre être qu'il le serait d'affirmer la même chose d'un lion, d'un cheval ou de l'homme lui-même.

Ici se fait sentir la nécessité de définir la vie. A en juger par ses effets les plus élémentaires et les plus généraux, la vie est une puissance qui attire, combine ou expulse certaines molécules de matière. C'est la raison d'un organisme. Il est évident que cette raison, cette puissance, doit exister antérieurement au corps qu'elle anime. Elle devait donc être quelque part avant la première espèce animale ou végétale qui ait paru sur la planète. Elle ne pouvait être que dans la planète elle-même. Dans les minéraux, l'eau et l'air, nous ne pouvons voir que les éléments des organismes futurs ou ceux de l'organisme terrestre. Nous n'y distinguons pas les marques de l'individualité, comme dans les êtres dont nous avons parlé précédemment. Mais ces marques se trouvent incertablement dans la planète. Elle a la puissance d'attraction, qu'elle exerce au loin dans l'espace et qui est toujours accompagnée de la puissance contraire ou de répulsion. Elle combine les molécules dont elle se compose et en forme un vaste organisme. Nous pouvons d'autant moins en douter que notre organisme individuel est subordonné à celui de la planète et lui emprunte les conditions de sa propre existence. Nous vivons de la vie de la terre aussi bien que de la nôtre, comme l'enfant, dans la matrice où il commence à jouir d'une vie distincte, participe encore à la vie de sa mère. Il est donc clair à nos yeux que la planète est un être animé et que c'est d'elle que tous les êtres répandus à sa surface tirent la raison de leur organisme.

Mais la terre elle-même a un commencement, ainsi que nous l'avons constaté dans le précédent article. Elle est sortie de la nébuleuse solaire. C'est donc de cette

nébuleuse, c'est-à-dire du soleil, qu'elle a tiré sa puissance vitale. Le soleil lui-même doit la sienne à un astre supérieur. Enfin, nous sommes obligés de remonter jusqu'au soleil central de l'univers pour trouver la source première de la vie. Il va sans dire que ce soleil central ne peut être considéré par nous que comme une nébuleuse universelle, au sein de laquelle les mondes se forment progressivement. Il y a là une puissance organisatrice infinie, de laquelle dérive la puissance de chaque être individuel. Mais pouvons-nous admettre que cet être primordial, dans lequel nous trouvons la raison de tous les organismes qui se développent actuellement dans l'univers, ait jamais été seul, avec son organisme sans limites? Non, car, dans une telle hypothèse, il faudrait croire que cette raison est restée un temps infini sans produire quoi que ce soit, ce qui est inconciliable avec l'idée de puissance.

Nous sommes bien contraints de reconnaître qu'on peut arriver à l'origine de la vie de tous les êtres qui peuplent les mondes, pourvu que la vie soit regardée comme un certain ordre de manifestations. Mais du moment que nous touchons à cette origine, à cette source qui jaillit du générateur suprême et qui nous semblait devoir être le commencement absolu, nous découvrons un nouvel abîme, une nouvelle infinité d'existences, antérieures à l'ordre actuel de manifestations, et qui dériveraient aussi du même grand être. Nous nous rattachons sans doute à ces existences par des liens insaisissables, et quand nous disons qu'elles sont antérieures à l'ordre actuel, cela signifie, non point qu'elles en sont exclues, mais qu'elles y participent d'une manière qui échappe à notre observation.

Nous aurons beau remonter dans les générations des

mondes, nous ne parviendrons jamais au moment où le souverain générateur était solitaire, où les individualités ne jaillissaient pas encore de la source de la vie. Cette source est infinie en durée comme en puissance, et la généalogie de chacun de nous est inscrite dans les fastes de l'éternité.

LA GÉNÉRATION

En constatant l'apparition successive des différentes espèces d'êtres sur la scène du monde, nous avons signalé deux faits incontestables : la gradation et l'enchaînement des espèces. Il y a gradation, c'est-à-dire que les êtres ont paru dans l'ordre de leur perfection relative. Il y a enchaînement, c'est-à-dire que toute espèce doit provenir d'une espèce antérieure.

Si nous n'hésitons pas à affirmer cet enchaînement, c'est parce que l'expérience nous enseigne un autre fait dont l'universalité n'est pas mise en doute. Ce fait est la génération. Nous savons que tout être, au moins sous la forme que nous lui voyons, provient d'un être, et le plus souvent de deux autres êtres, que nous appelons son père et sa mère. Nous n'avons certainement pas le droit d'affirmer que l'être engendré reçoit absolument son existence du père et de la mère, ou de l'un d'eux ; mais nous pouvons dire qu'il en reçoit sa forme ou son organisme. La vie, avons-nous dit dans le précédent article, est nécessairement antérieure à l'organisation. C'est pourquoi nous refusons d'admettre qu'une espèce d'êtres arrive spontanément à l'existence, sans se rattacher à quelque autre espèce. Mais si nous comprenons qu'une forme serve à la production d'une autre forme, nous ne comprenons pas du tout qu'un être ou une vie serve à la création d'un autre être ou d'une autre vie. Deux êtres peuvent-ils, en

combinant leurs forces, leur science et même leur amour, animer un mécanisme qu'ils auraient construit de leurs mains ? Non, ce mécanisme ne sera jamais qu'un automate, aussi admirable qu'on le voudra. Ce ne sera pas un être; il n'aura pas en lui la puissance, la raison de son propre organisme. Maintenant, le mystère du procédé de la génération suffit-il pour rendre possible à nos yeux ce qui nous semble absurde par toute autre méthode ? Là où nos investigations sont incomplètes, nous devons nous tenir sur nos gardes et penser qu'il se passe des choses dont nous ne nous rendons pas compte; mais l'obscurité du sujet ne nous contraint pas à admettre ce qui répugne à notre intelligence. Il lui répugne de croire qu'il y a un commencement à la raison de l'être et que la puissance vitale se trouve tout à coup dans une combinaison matérielle dont elle était complètement absente auparavant.

En repoussant cette impossibilité, sommes-nous obligés de nous jeter dans quelque autre hypothèse également contraire aux lois de l'intelligence ? Nullement. La théorie physiologique de l'évolution, suivant laquelle le germe de l'être est contenu dans la femelle, résout de la manière la plus satisfaisante le problème de la génération. La vie est dans ce germe, dans cet œuf presque imperceptible, où elle semble plongée dans un sommeil profond. Elle est éveillée, elle est appelée à une nouvelle phase par l'acte de la fécondation; elle n'est point produite. Le père ne crée pas un être; il donne seulement à une individualité jusqu'alors obscure et inerte en apparence le moyen de se développer et de jouer un rôle plus actif sur le théâtre de l'existence.

Mais la mère de l'être nouvellement développé a commencé par être elle-même à l'état de germe. Faut-il donc

admettre que ce germe contenait déjà celui que nous avons considéré d'abord ? Il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard. Nous n'avons pas le moyen de constater un pareil fait par l'expérience. Mais il faut ou l'admettre ou retomber dans l'hypothèse absurde de la création absolue, hypothèse à laquelle nous avons échappé par la théorie de l'évolution. Suivons donc cette théorie jusqu'au bout, sans craindre de nous égarer. Nous pouvons remonter de génération en génération, d'espèce en espèce, de monde en monde ; à quelque distance que nous parvenions dans le passé, nous sommes sûrs de retrouver quelque part les germes de tous les êtres qui existent aujourd'hui. Seulement ils seront contenus dans un nombre plus ou moins grand d'autres germes. Au lieu d'avancer vers l'infinie grandeur, comme nous l'avons fait dans une précédente investigation, nous procéderons vers l'infinie petitesse. Mais celle-ci n'est pas moins incommensurable que l'autre, et jamais nous ne nous laisserons arrêter par l'objection tirée de l'excessive exiguité des particules de matière dans lesquelles il faudrait chercher les germes des êtres qui se sont développés plus tard, et de ceux qui doivent se développer encore dans des siècles innombrables.

La génération, avons-nous dit, est un fait universel. Nous constatons ce fait dans l'espèce humaine, dans les animaux, dans le règne végétal. Dans ces différentes classes d'êtres, nous distinguons la puissance génératrice et la puissance nourricière ou conservatrice des germes, c'est-à-dire le mâle et la femelle. En franchissant la limite au-delà de laquelle ne se trouve plus aucune des individualités qui peuplent actuellement la surface du globe, nous voyons les grands êtres cosmiques, dans lesquels les fonctions sexuelles nous sont clairement indiquées

par l'analogie. La terre est évidemment la mère de tous les êtres dont l'échelle ascendante aboutit à l'homme. C'est en elle qu'étaient originairement contenus les germes de toutes les espèces. Les autres planètes jouent un rôle pareil au sien dans l'économie du monde, et nous reconnaissons dans le soleil la puissance génératrice qui exerce son action fécondante sur toutes les planètes de notre système.

Si nous remontons dans l'histoire de ce système jusqu'à l'époque où l'espace qu'il mesure était occupé par une nébuleuse, nous devons considérer celle-ci comme la mère des astres qui ont pris ensuite une forme distincte, c'est-à-dire du soleil et des planètes. Par conséquent, elle contenait les germes de tous les êtres que ces planètes ont enfantés depuis et doivent enfanter encore. Cette nébuleuse et toutes celles qui ont donné naissance aux divers systèmes solaires qui peuplent l'espace ont été fécondées par l'astre central de l'univers, suprême générateur des êtres.

Ici nous constatons le contraste absolu des deux sexes qui se partagent l'existence universelle. Le sexe mâle est caractérisé par l'unité, accompagnée de l'infinie grandeur; le sexe femelle a pour attribut la multiplicité, qui recèle l'abîme de l'infinie petitesse. A l'activité sans bornes du premier correspond la complète passivité du second. De leur rapprochement éternel résulte l'éternel épanouissement de l'existence individuelle. Ce rapprochement est si intime que nous serions tentés de confondre les deux infinis en un seul, si nous n'avions pas pour point de départ les données de l'expérience. Si nous confondions les deux infinis, il faudrait en conclure l'immobilité, la stérilité. Mais nous savons que l'activité de l'infinie grandeur n'atteindra jamais les insondables pro-

fondeurs de l'infinie petitesse, qu'elle y fécondera sans cesse des germes innombrables et qu'elle en fera perpétuellement jaillir de nouvelles formes de l'être.

FORMATION DE L'HUMANITE

De l'ensemble des faits constatés par l'observation scientifique, on peut conclure que l'histoire de l'univers se résume par ces mots : développement de l'humanité. Les mondes se forment par une lente élaboration, dont nous pouvons indiquer les phases successives. La vie éclot à la surface de celui que nous connaissons. Elle se montre sous une multitude de formes variées, jusqu'à ce qu'elle arrive à la forme humaine, qui semble être le couronnement de l'œuvre. Les données dont nous disposons actuellement ne nous autorisent pas à dire que toutes les formes de la vie doivent aboutir à la forme humaine; mais elles nous donnent le droit d'affirmer que toutes les individualités revêtues aujourd'hui de cette dernière forme sont issues de germes qui ont été jadis enfouis sous des formes d'espèces inférieures, qu'elles plongent en quelque sorte leurs racines dans les abîmes de l'infini, et qu'elles ont traversé toutes les périodes antérieures de l'existence pour parvenir à leur condition présente.

Maintenant, le globe que nous appelons notre monde est simplement une des planètes qui circulent autour du soleil. Les autres planètes se sont formées comme la nôtre et sont incontestablement des mondes comme le nôtre. L'expérience ne nous a encore donné aucun moyen d'y constater la présence d'êtres animés; mais l'induction nous entraîne irrésistiblement à croire que

l'existence se développe sur ces planètes d'une manière analogue à ce qui s'accomplit sur la nôtre, que les espèces végétales et les espèces animales y apparaissent dans l'ordre de leur perfection relative, et qu'enfin il y a des êtres comparables à nous par la délicatesse de l'organisme et le caractère de l'intelligence. Nous pouvons supposer ces êtres fort supérieurs à nous dans certaines planètes, inférieurs dans quelques autres. Il est possible que le moment de l'éclosion de la vie ne soit pas encore arrivé à la surface de tel ou tel globe, ou que la période de l'épanouissement vital soit passée sur tel ou tel autre, comme cela est probablement vrai du satellite de la terre. Mais nous éprouvons le besoin absolu de croire que la vie s'est épanouie ou doit s'épanouir sur ces globes semblables au nôtre, et il nous paraîtrait souverainement absurde de prétendre que la planète terrestre, une des plus petites de notre système, a seule le privilège de produire des êtres animés et intelligents. Les planètes sont des mondes, c'est-à-dire que nous ne les comprenons pas sans une puissance vitale et sans une humanité à laquelle elles fournissent les moyens de se développer.

Les étoiles répandues dans l'immensité de l'espace sont des soleils. Ces soleils doivent, ainsi que le nôtre, éclairer et féconder les planètes. L'éloignement nous empêche de voir ces globes secondaires; mais l'autorité de l'induction nous les montre avec une certitude presque égale à celle que nous donne l'expérience. Elle nous y montre aussi la vie et l'humanité comme dans les planètes plus rapprochées de nous. Ainsi l'existence, que nous ne concevons dans l'origine que comme une incommensurable diffusion de lumière, passe par d'incalculables modifications pour aboutir, dans tout l'univers, à l'individualité

humaine. Avant de rechercher les conséquences de ce grand fait, il est bon d'en comparer la constatation scientifique avec le dogme religieux dans lequel on peut découvrir une divination instinctive, mais très imparfaite, de la même vérité.

Suivant la Bible, Dieu créa le ciel et la terre, y introduisit la lumière, sépara les continents d'avec la mer ordonna à la terre de produire des végétaux, fit le soleil, la lune, et les étoiles, forma les poissons, les oiseaux, les animaux terrestres et enfin l'homme; puis, comme pour réparer un oubli, tira la femme de la substance même de l'homme.

Ce que nous remarquons d'abord dans ce récit, comme dans tous les essais de cosmogonie qui datent de l'enfance humaine, c'est que le ciel et la terre y sont présentés comme deux régions parfaitement distinctes, comme les deux grandes divisions de l'univers, tandis qu'en réalité la terre est une particule de matière, plongée, ainsi que toutes les autres, dans les espaces célestes. Le ciel est partout, et la terre ne peut être que dans le ciel.

L'ordre arbitraire dans lequel se succèdent quelques-unes des manifestations racontées dans la Genèse biblique semble avoir pour objet de prouver la toute-puissance créatrice; mais il ne démontre qu'une volonté capricieuse et par conséquent bornée. L'ordre indiqué par l'observation scientifique nous révèle une loi, une raison éternelle et immuable. L'apparition successive des poissons, des oiseaux, des animaux terrestres et de l'homme sur le théâtre de la vie est ce qu'il y a de plus rationnel dans le récit mosaïque. Mais il nous montre ces différentes espèces d'êtres comme indépendantes les unes des autres. La science, au contraire, nous fait voir

qu'elles se rattachent les unes aux autres par un lien nécessaire.

Suivant la Bible, l'homme est placé au sommet de l'échelle par une volonté qui peut l'en précipiter et qui l'en précipite effectivement, si nous en croyons le dogme de la chute et de la damnation. Suivant la science, l'homme arrive au sommet de la pyramide de l'existence parce que c'est là sa place naturelle et indispensable. La pyramide n'a de sens qu'à la condition d'avoir l'homme à son sommet. L'homme ne peut exister qu'à la condition d'être soutenu par cette pyramide, d'autant plus inébranlable qu'elle est vivante et s'élève des profondeurs de l'infini. Il ne peut déchoir de sa haute position à moins que l'univers entier ne soit bouleversé et que l'ordre éternel ne soit remplacé par le chaos.

Le dieu biblique crée un homme plutôt que l'homme; en d'autres termes, il accorde le bienfait de l'existence à un certain individu, de qui doit sortir une race. Dans cette race, il y aura une famille choisie et des individus prédestinés. Pour la généralité des hommes, l'existence n'est qu'un piège; pour quelques-uns seulement, elle est un privilège, arbitrairement accordé. C'est en faveur de ce petit nombre que le monde a été tiré du néant et que tout est conduit dans la création. Dans l'univers tel que la science nous le montre, l'existence se développe jusqu'à ce qu'elle arrive à l'homme, qui en est en quelque sorte l'épanouissement suprême. Toutes choses ne sont pas organisées et conduites de manière à favoriser un individu particulier ou une certaine classe d'hommes; et cependant toute individualité humaine profite de l'organisation universelle et occupe une position supérieure à celle que lui donnerait un privilège exclusif. Les biens dont elle jouit sont le patrimoine de tous, et son titre de

gloire est d'appartenir à l'humanité, qui ne tient pas seulement la première place sur ce petit globe, mais qui anime de sa présence tous les mondes répandus dans l'espace.

CONSTITUTION DE L'UNIVERS

Résumons les idées exprimées dans les pages précédentes, et revenons à notre point de départ, c'est-à-dire à la Raison. Nous avons donné le nom d'univers à la manifestation de la Raison. Cependant, si je conçois l'univers comme le grand tout absolu, il comprend la Raison elle-même; mais alors j'ai besoin de nouveaux termes pour exprimer ma pensée. Puisque la Raison se manifeste, je dois demander par quoi elle se manifeste et à qui elle se manifeste. Si je la considère par abstraction en elle-même, indépendamment de sa manifestation, je puis l'appeler Dieu, pour me conformer à l'usage général; je donne le nom de Nature à ce par quoi elle se manifeste; enfin je nomme Humanité l'être ou l'ensemble des êtres à qui elle se manifeste.

Dieu, Nature, Humanité, voilà la triade qui comprend tout et qui est la première explication de l'univers. Chacun de ces trois termes n'a de sens rationnel que par son indissoluble connexion avec les deux autres. Dieu sans manifestation n'est rien. J'aurai beau accumuler tous les attributs sur l'idée que je me fais d'un tel être, lui accorder l'éternité, l'immensité, la toute-puissance, la sagesse, la justice; si j'écarte la notion de Nature et celle d'Humanité, cet être n'est plus à mes yeux qu'une chimère ou une vaine abstraction. En affirmant qu'il se manifeste par la Nature, je dis plus et je le définis mieux qu'en énumérant toutes les épithètes dont l'ont gratifié

les théologiens et les philosophes de tous les temps. Dieu n'est pas un être particulier, et il ne m'est pas possible de le considérer isolément, comme je me considère moi-même. Il est l'essence et la raison de toute chose et de tout être, ou plutôt il est l'être universel, et tout ce qui existe n'est qu'une manifestation de Dieu sous une certaine forme.

La Nature, c'est Dieu manifesté. Elle est coéternelle à Dieu, infinie comme Dieu. Si Dieu sans la Nature n'est qu'une abstraction vide de sens, comment peut-on concevoir la Nature sans Dieu, c'est-à-dire sans raison ? Si la Nature est éternelle, dit-on, ne peut-elle se suffire à elle-même ? Sans doute, elle se suffit, elle a sa raison en elle-même, et cette raison, je l'appelle Dieu, comme je pourrais lui donner tout autre nom. La Nature est-elle un assemblage fortuit de parties incohérentes, un assemblage accidentel d'atomes, qui n'ont entre eux rien de commun que l'existence ? Mais dans cette combinaison, telle que je la vois, il m'est impossible de ne pas reconnaître une conduite, un plan, de la sagesse et de l'harmonie. Il est évident que chacun de ces atomes est animé d'une certaine force ou du moins représente une certaine force, puisqu'il y a un effet produit par eux. Y a-t-il autant de forces que d'atomes ? Si je le crois, il faut admettre que toutes ces forces s'entendent entre elles, puisqu'elles concourent à un but commun. Elles s'entendent, c'est-à-dire qu'elles raisonnent, c'est-à-dire que leurs actes sont l'expression d'une raison commune. Cela revient à dire qu'il y a une raison dans la Nature. On a dit que la Nature est l'œuvre de Dieu. Voilà l'expression qui a revolté l'intelligence de tant de philosophes et produit l'athéisme nominal. Non, la Nature n'est pas une œuvre, un mécanisme arbitrairement combiné, que l'ou-

vrier peut briser ou transformer à volonté. Elle est plutôt le corps, l'organisme vivant, la manifestation nécessaire de la Raison divine. Ceux dont l'attention se porte de préférence sur les objets extérieurs pourront donner au grand tout le nom de Nature; ceux dont l'esprit remonte plus volontiers aux principes, appelleront l'être universel Dieu. Il n'y a là aucune contradiction. Ces deux noms sont également bien appropriés au même objet, suivant le point de vue auquel nous nous plaçons. Sachons les employer avec discernement, sans voir dans l'un la négation ou l'exclusion de l'autre.

C'est à l'Humanité que Dieu se manifeste. L'Humanité est l'indispensable complément de la triade. La manifestation n'aurait aucun sens si elle ne s'adressait à une intelligence capable de la recevoir. Mais nulle intelligence ne peut être capable de la recevoir si elle n'est adéquate à la Raison, si elle n'est la Raison elle-même. L'Humanité n'est autre chose que la Raison divine qui se cherche, se trouve, et se reconnaît. Elle est éternelle et infinie comme Dieu et la Nature. Je n'hésite pas à l'affirmer, quoique l'échantillon que j'ai sous les yeux tienne une bien petite place dans le temps et dans l'espace. Ceux qui veulent concevoir l'Humanité sans Dieu se retranchent dans l'observation sensuelle et renferment toute l'histoire de l'Humanité dans l'étroite sphère où nous sommes actuellement placés. Mais en laissant de côté pour le moment notre destinée physique, nous ne pouvons méconnaître dans la raison qui est en nous les caractères de l'éternité et de l'universalité. Cette raison individualisée est ce que nous appelons l'Humanité. Je suis donc fondé à dire que l'Humanité est le troisième terme de la triade universelle, sauf à mettre plus tard en lumière les titres et la démonstration de sa grandeur.

Dieu est la Raison qui se manifeste; la Nature est la Raison manifestée, l'Humanité est la Raison qui se reconnaît : voilà ce que sais jusqu'à présent de la constitution de l'Univers.

II

L'HOMME.

LA PERSONNALITÉ HUMAINE

L'homme a le vague sentiment de sa supériorité sur les êtres qui l'entourent. Efforçons-nous de voir en quoi consiste précisément cette supériorité ou du moins la différence qui existe entre lui et les autres êtres. Constatons d'abord les points de similitude.

Dans l'animal, dans le végétal même le plus obscur, il y a, tout aussi bien que dans l'homme, une raison, qui constitue l'essence même de l'être. Cette raison se manifeste par l'organisation et l'assimilation. Elle organise une portion de matière, c'est-à-dire qu'elle en dispose les particules de manière à lui faire remplir certaines fonctions. Cette portion de matière propre à l'être est ce nous appelons son corps ou son organisme. Tout être sort d'un germe, dans lequel la vie individuelle se manifeste dès qu'il a été fécondé. La fécondation nous appa-

raît comme la prise de possession du germe par la raison. Dès qu'elle a eu lieu, l'être est constitué ou du moins éveillé à la vie. Il y a un centre d'action, d'où la raison exerce son pouvoir sur toutes les molécules dont se compose le corps, les attire, les repousse, les distribue suivant les besoins de l'ensemble. Mais ces molécules, après avoir servi à un certain usage, sont successivement éliminées de l'organisme, et d'autres, qui sont attirées du dehors ou du moins accueillies par cette même raison, sont assimilées par elle, c'est-à-dire transformées en parties intégrantes du corps, pour être rejetées à leur tour. Nous ne pouvons affirmer, toutefois, qu'elles soient toutes rejetées et que le renouvellement se fasse d'une manière complète. Nous savons seulement qu'il existe une circulation constante ou un échange incessant de particules entre la matière extérieure et l'organisme individuel.

Il est évident que ces phénomènes de l'organisation et de l'assimilation sont communs au végétal, à l'animal et à l'homme. Nous observons aussi le phénomène de la reproduction dans ces trois classes d'êtres; mais nous ne pouvons affirmer qu'il soit aussi universel; car il n'y a rien d'absurde à supposer un être privé de la faculté de se reproduire. Cependant nous devons considérer cette faculté comme un caractère général des êtres, et non comme un trait distinctif de l'être humain.

Qu'y a-t-il de plus dans l'animal que dans le végétal? D'abord une certaine délicatesse et une certaine complication de l'organisme; puis la faculté de locomotion, qui suppose un exercice particulier de la raison. Dans le végétal, la raison ne nous paraît être qu'une puissance aveugle; dans l'animal, elle nous semble douée de volonté, de sentiment et d'intelligence, parce que les actes de cet être nous font croire qu'il obéit à un attrait et distin-

gue les objets utiles à sa nature de ceux qui lui sont nuisibles. La délicatesse et la complication de l'organisme sont plus grandes encore dans l'homme que dans l'animal. Comme celui-ci, l'homme a la faculté de la locomotion. Il a enfin d'une manière plus certaine et plus complète la volonté, le sentiment et l'intelligence. Ne voyons-nous pas entre l'homme et l'animal d'autre différence que celle qui résulte de la délicatesse de l'organisme et du développement des facultés intellectuelles? En d'autres termes, l'homme n'est-il qu'un animal un peu plus parfait, et ne se distingue-t-il des autres que par une nuance analogue, par exemple, à celle qui sépare le cheval du bœuf? Non, la différence est plus radicale et plus caractéristique. Essayons de la préciser.

Quand l'animal se trouve devant l'objet propre à la satisfaction des besoins de son organisme, il va droit à cet objet; il y va toujours, infailliblement, sans hésiter, à moins qu'un obstacle extérieur ne l'arrête ou ne le détourne. Quand l'homme se trouve devant l'objet propre à satisfaire ses besoins matériels, il peut s'arrêter, se détourner, s'abstenir; il y a toujours en lui au moins un moment d'hésitation et de réflexion. Dans l'animal, la raison ne consulte en général que l'organisme; toutes ses déterminations, sauf des exceptions très rares, lui sont fatalement dictées par les besoins matériels. Dans l'homme, la raison se consulte elle-même et peut prendre des déterminations directement contraires aux besoins du corps. Cette raison qui se reconnaît, qui délibère, qui est maîtresse d'elle-même, ou qui du moins aspire à le devenir, constitue ce que nous appelons la personnalité, et distingue très clairement l'homme des animaux et des végétaux.

Au point de vue de l'organisme, la supériorité de

l'homme sur les animaux serait très contestable; car enfin beaucoup d'entre eux l'emportent sur lui par la force, par l'adresse, par la subtilité de certains sens. Ils sont pourvus d'armes naturelles pour leur défense, et d'instruments propres à saisir leur proie. Enfin la plupart d'entre eux semblent posséder des moyens suffisants de protéger et de conserver leur existence, pendant que l'homme, abandonné à lui-même et sans autres instruments que ceux qu'il a reçus de la nature, succomberait promptement à tous les dangers qui l'entourent. Mais celui-ci, par la faculté qu'il a de s'examiner lui-même ou de réfléchir, arrive à comprendre qu'il est une puissance et qu'il produit des effets. Il peut préparer, combiner les manifestations de cette puissance et en augmenter l'efficacité; il peut étendre, assurer son empire sur la matière et se faire des instruments, des armes, qui suppléent à l'imperfection de ses organes. Ainsi la supériorité de sa raison lui assure une supériorité matérielle sur les animaux. Mais, s'il est bon de constater celle-ci, il nous importe bien plus encore de caractériser convenablement la supériorité rationnelle.

Si l'homme peut s'arrêter et s'abstenir devant l'objet propre à la satisfaction d'un besoin physique, c'est qu'il réfléchit, c'est-à-dire que sa raison se replie sur elle-même, s'examine et s'observe. L'observation de l'animal, toujours dirigée sur un objet extérieur, ne semble avoir pour but que de le guider dans les déterminations relatives à ses besoins matériels. L'observation de l'homme, d'abord dirigée sur les objets extérieurs, comme celle de l'animal, se reporte ensuite sur la raison, comme sur son objet naturel et définitif. L'animal, sans étude et sans travail, reconnaît, à la première inspection et par le simple usage de ses sens, les matériaux convenables aux

besoins de son organisme. Cette faculté de connaissance intuitive est ce que nous nommons l'instinct. L'homme a naturellement la même faculté; mais il l'exerce moins que l'animal, parce qu'il en a une autre qui absorbe la plus grande partie de son activité. Cette autre faculté est celle qui s'exerce sur la puissance rationnelle elle-même et qu'on appelle la conscience. C'est une sorte d'instinct supérieur, par lequel nous distinguons aussi d'une manière intuitive ce qui convient à notre nature rationnelle de ce qui ne lui convient pas, c'est-à-dire le bien du mal.

Par le moyen de la réflexion, c'est la raison qui devient l'objet de sa propre observation. Mais cette raison est déjà enrichie par l'observation du monde extérieur. Quand elle examine ce tableau du dehors, ce n'est plus le dehors qu'elle observe, c'est bien elle-même; et par cette opération, elle commence en quelque sorte la construction d'un univers intérieur. Cela ne l'empêche pas de diriger son attention vers l'extérieur et d'en rapporter de nouveaux matériaux pour son observation interne. Elle continue ainsi son travail, auquel nulle limite ne saurait être assignée, car jamais les objets ne peuvent faire défaut à l'observation externe, et la raison trouve toujours en elle-même de nouvelles richesses, provenant du dehors, à utiliser, ou un nouveau développement de sa propre puissance à étudier et à diriger. Elle poursuit donc sans relâche, mais avec des succès divers, la construction de cet univers intérieur, auquel on a donné le nom de science.

Par ce travail, la raison de l'homme se développe elle-même. Elle a commence, comme celle de l'animal, par une simple observation du monde extérieur; mais, grâce à la faculté réflexive, elle augmente sa capacité et sa

puissance; elle peut accomplir en quelques années dans l'individu un progrès plus considérable que celui qui s'est accompli dans les espèces animales pendant des centaines de siècles. D'ailleurs, les animaux n'ont même pas atteint la première phase de ce progrès qui distingue l'homme, parce qu'ils manquent presque totalement de l'instinct rationnel ou de la conscience, au moyen de laquelle la raison humaine travaille à son propre agrandissement.

Ainsi les êtres nous ont d'abord présenté le progrès dans la succession des espèces; mais les individus des espèces inférieures à l'homme ne nous offrent que le progrès uniforme qui consiste dans la croissance de l'organisme et dans le développement des facultés nécessaires à l'entretien de cet organisme. Quant aux espèces elles-mêmes, à l'exception de celles qui subissent l'influence de l'homme, le progrès que chacune d'elles peut accomplir n'a pas encore été constaté d'une manière expérimentale. Dans l'humanité, le progrès prend un nouveau caractère. Il se manifeste dans la raison beaucoup plus que dans l'organisme, et semble résulter de l'initiative individuelle plus encore que des lois auxquelles est soumise la race humaine. Si notre observation était réduite à un individu de l'une des espèces animales, du moment où nous l'aurions vu atteindre son plein développement organique, il n'aurait plus rien à nous apprendre sur le progrès, car nous le verrions constamment répéter des actes semblables et tourner dans un cercle à peu près identique de perceptions. Mais si nous n'avons qu'un seul homme à observer, si, par exemple, moi qui parle, je me contentais de m'étudier moi-même, je trouverais à faire dans cet examen des découvertes toujours nouvelles; car jamais ma raison ne renonce à l'acquisition

de la science, jamais elle ne cesse de travailler à la construction de l'univers intérieur et au développement de sa propre puissance; et s'il n'y avait pas de terme à mon existence, je ne vois pas pourquoi il y en aurait un à la réalisation du progrès dans la sphère de mon individualité.

Il importe au moins de nous assurer si cette limite existe, ou de voir jusqu'où peut s'étendre le progrès, soit dans l'individu, soit dans l'espèce humaine.

LE MOI.

Ce que l'individualité humaine a de commun avec les individualités animales et même végétales, c'est l'organisation, l'assimilation et la reproduction. Ce qui l'en distingue, c'est la réflexion, au moyen de laquelle elle prend l'initiative du progrès, travaille à son propre développement et construit l'univers intérieur, l'univers de la science. Par le travail de la réflexion, la raison de l'homme pourrait pousser ses conquêtes jusqu'à l'infini. Mais ce travail ne peut s'accomplir sans l'organisme. Il importe donc de constater dans quelles limites et à quelles conditions l'existence de l'organisme peut se maintenir.

Notre corps recrute constamment de la matière à l'extérieur, soit par l'alimentation, soit par la respiration, soit par l'absorption cutanée, soit par l'électrisation, soit par d'autres procédés dont nous ne nous rendons pas compte. Cette matière ainsi recrutée ou attirée du dehors est triée par la puissance organisatrice; elle est en partie rejetée à l'extérieur, en partie assimilée, c'est-à-

dire transformée en la substance même du corps. Les molécules assimilées prennent la place de molécules vieilles, qui ont fini leur service et qui sont éliminées de l'organisme par divers procédés, comme l'excrétion intestinale, l'expiration, la transpiration.

Faut-il conclure de ces données expérimentales que tous les matériaux dont se compose l'organisme humain se renouvellent, comme quelques physiologistes croient l'avoir constaté? Nous savons certainement que la circulation porte dans toutes les régions du corps les molécules introduites par la nutrition, et que ces molécules en remplacent d'autres, qui sont à leur tour entraînées par la circulation, pour être expulsées de l'organisme. Mais il ne nous est pas donné de suivre la matière dans toutes ses transformations, dans toutes les phases d'épuration qu'elle traverse pour arriver à l'assimilation parfaite. Nous ne pouvons même pas dire qu'il y ait une limite au-delà de laquelle l'assimilation cesse de se perfectionner. S'il n'y en a pas, il ne nous est pas non plus possible d'affirmer que les matériaux de notre organisme se renouvellent intégralement.

Il y a d'ailleurs une autre considération dont le caractère expérimental ne peut être contesté, et qui nous engage à repousser l'idée d'un renouvellement complet : c'est la considération du moi. La raison ou la puissance qui préside à l'organisation a conscience d'elle-même; elle s'atteste à elle-même son identité dans les moments successifs de son existence. Elle dit: moi; elle sait que ce moi est le même aujourd'hui qu'hier, que l'an dernier, qu'il y a dix ans, qu'il y a vingt ans. Les circonstances dans lesquelles se trouve ce moi sont différentes, il est vrai; elles varient constamment; mais le moi reste obstinément lui-même, à travers toutes ces variations. Il se

distingue et s'affirme avec d'autant plus de certitude que tout change autour de lui.

Maintenant il s'agit de savoir en quoi consiste le moi. Disons-nous qu'il consiste dans la simple raison, considérée isolément de tout organisme, de toute matière? La raison ainsi conçue n'est qu'une abstraction. J'ai l'idée d'une Raison universelle, se manifestant par la matière infinie, qui peut être considérée comme son organisme; mais je ne la conçois pas sans cette matière. Une puissance sans effet, une puissance qui ne s'exerce sur rien, n'est pas une puissance; ce n'est qu'un rêve de mon esprit. Je puis supposer que ma raison n'est autre chose que la Raison universelle individualisée et se manifestant à elle-même dans un certain organisme. Mais pour que l'individualisation soit réelle, pour que le moi subsiste, il faut qu'il y ait une certaine portion de matière, un certain corps propre à la raison. Je ne puis concevoir la raison comme distincte de ce corps sans qu'elle s'universalise, c'est-à-dire sans qu'elle ait pour organisme tout l'univers matériel, sans qu'elle perde, par conséquent, son individualité. Evidemment, si le corps se renouvelait d'une manière intégrale, la raison serait distincte du corps, et le moi ne serait plus possible. Du moment où l'identité du moi se maintient, c'est que la raison conserve un certain corps identique. La raison et le corps ne font qu'un. Ils forment ensemble l'être, qui ne pourrait exister ni dans la raison seule, ni dans la seule matière.

Il y a donc persistance ou identité permanente d'une certaine portion de l'organisme humain. Et cette portion constitue l'organisme proprement dit ou le véritable corps du moi, puisque c'est par elle que s'exerce la puissance de la raison et par elle que la raison acquiert la

conscience d'elle-même. Mais cette permanence signifie-t-elle immobilité et stagnation? Non certainement; elle signifie que l'organisation et l'assimilation de la matière continuent de se perfectionner indéfiniment. Une molécule recrutée au dehors et incorporée pour un temps à notre organisme n'y remplit pas seulement une fonction mécanique, en contribuant au jeu des organes; elle subit une élaboration chimique, qui a pour objet d'en extraire la portion la plus subtile et la plus vitale, dont la puissance organisatrice s'empare pour l'assimiler au corps permanent, pendant que le détritus est rejeté au dehors par un des procédés d'élimination. Suivons maintenant la molécule épurée dans ses nouvelles fonctions. Est-elle tellement subtile, tellement parfaite, qu'elle ne puisse plus subir d'épuration ultérieure? Non, parce qu'il n'y a jamais d'état absolu et définitif pour la matière. La molécule continue d'être élaborée par la raison, qui l'adapte à un usage de plus en plus délicat, aux opérations de plus en plus compliquées de l'intelligence, et qui, par conséquent, doit en éliminer les portions inaptes à ce nouvel usage. Cette épuration se poursuit indéfiniment; mais la molécule reste perpétuellement elle-même dans sa partie essentielle.

Ainsi nous pouvons comprendre comment l'organisme immédiat de la raison, tout en recrutant constamment au dehors de nouvelles molécules, conserve son identité et contribue au maintien du moi. Cet organisme est entièrement distinct du corps extérieur ou rudimentaire. Celui-ci peut s'appeler le corps terrestre, parce qu'il appartient évidemment à l'organisation générale de la planète, notre mère commune; l'autre organisme mérite le nom de corps spirituel, parce qu'il appartient à la raison et sert aux opérations de l'esprit. Le premier se renou-

velle sans cesse, et ce renouvellement finit par être intégral. Le second ne se renouvelle pas, il se perfectionne. Le corps terrestre, tout en agrégeant continuellement des molécules prises à l'extérieur, est toujours en voie de décomposition. Le corps spirituel admet aussi des molécules nouvelles; mais cette adjonction n'a pour effet que d'enrichir et de consolider son moi toujours identique. Ces deux corps, quoique parfaitement distincts, sont en relation intime et continue. C'est dans le premier que s'élaborent les matériaux qui servent au perfectionnement du second. C'est par l'intermédiaire de celui-ci que le premier reçoit de la raison l'impulsion vitale et le pouvoir de résister aux forces désorganisatrices de l'extérieur. Il est évident que le corps terrestre n'est capable de maintenir son organisation que par sa connexion avec le corps spirituel et avec la raison. Mais l'expérience nous apprend que cette connexion ne peut le sauver d'une décomposition générale, et qu'il finit toujours par succomber, soit à des forces hostiles particulières, soit à l'attraction naturelle de la planète, qui réclame constamment les molécules que lui empruntent les organismes individuels. Il reste maintenant à voir si le corps spirituel peut survivre à la connexion dont nous venons de parler, ou s'il doit fatalement périr par suite de la décomposition de l'organisme terrestre.

LES CONDITIONS DE LA VIE

Nous avons vu en quoi consiste le moi humain, et constaté quelques-unes des garanties qui semblent entourer son existence. Tâchons d'apprécier la valeur et l'importance de ces garanties.

Quand le germe est fécondé par le mâle dans le sein de la mère, on dit qu'un nouvel être est formé ou qu'il commence. Cette expression est sans doute fautive, car nous ne comprenons pas qu'une puissance ait un commencement absolu. Si le germe existe, ce ne peut être qu'en vertu d'une certaine puissance, distincte de celle de la mère. Cette puissance est éveillée, excitée, mise en activité, par celle du père; mais elle n'est pas créée. Il arrive là ce qui arrive dans toute la nature, qui nous présente perpétuellement des êtres sortant des limbes de l'infinie petitesse, sous l'action fécondante d'autres êtres, mais qui n'offre en aucune circonstance l'exemple d'une création absolue. Par conséquent, si nous considérons une individualité quelconque, nous devons être certains qu'elle a toujours existé, quoiqu'elle n'ait pas toujours eu conscience d'elle-même ou du moins mémoire de cette conscience. Mais ce n'est qu'après la fécondation qu'elle commence à se développer d'une manière appréciable pour nous.

S'il nous paraît absurde de croire que l'individualité humaine a commencé, il n'est pas plus raisonnable de penser qu'elle puisse avoir une fin. L'idée d'anéantissement est aussi peu admissible que celle de création. Voyons en quoi consiste le phénomène de la mort, qui nous apparaît comme une menace perpétuelle pour notre existence. Puisque la vie a pour caractères distinctifs l'organisation et l'assimilation de la matière, la mort, que nous regardons comme le contraire de la vie, doit être caractérisée par la désagrégation et l'élimination des molécules. Eh bien, ces deux derniers phénomènes nous semblent être des conséquences nécessaires de la vie elle-même, au moins dans les circonstances actuelles. A mesure qu'une molécule est introduite dans l'orga-

nisme terrestre, une ancienne molécule en est éliminée, ce qui est une mort partielle. Toute excrétion, toute transpiration, toute exhalation, est un des phénomènes qui constituent la mort. Par cela même qu'un organisme vit, il meurt continuellement, et l'on peut affirmer que plus la vie est active, plus la mort se produit rapidement car la prompte assimilation de la matière extérieure doit certainement avoir pour conséquence une prompte élimination des molécules intégrantes de l'organisme.

Puisque notre corps terrestre se renouvelle entièrement, je puis dire qu'il ne me reste rien aujourd'hui du corps que je possédais il y a quelques années, ou, en d'autres termes, que ce corps a subi la désorganisation complète de la mort. En résulte-t-il que je sois atteint dans mon corps spirituel, dans l'individualité du moi ? Non, j'ai pleine conscience de mon être maintenant aussi bien qu'à l'époque où a commencé la désorganisation dont je parle. Mon organisme terrestre d'autrefois a péri en entier ; cependant je ne suis pas mort ; ma raison d'être, ma puissance vitale reste intacte, et j'affirme même que mon organisme spirituel, sans lequel la raison ne constituerait pas un être, a conservé son identité parfaite.

Mais en sera-t-il de même quand mon corps terrestre succombera tout-à-coup, quand les fonctions de ce corps s'arrêteront subitement ? Cette cessation générale constitue la mort proprement dite, qui ne diffère pas essentiellement de la mort graduelle, dont je viens de parler. Il est vrai que la mort instantanée a pour effet de supprimer entièrement l'organisme extérieur ou terrestre ; mais cela ne doit pas nous faire oublier que nous avons constaté l'existence indépendante et distincte de l'organisme interne ou spirituel. A coup sûr, cet organisme

qui se maintient et conserve son identité pendant que le corps extérieur se renouvelle intégralement, ne peut cesser tout-à-coup d'être lui-même seulement parce que le corps extérieur subit une plus prompte désorganisation. Tout au plus peut-on supposer qu'il devient plus difficile pour lui de subsister lorsqu'il n'est plus accompagné du corps dans lequel s'élaboraient les matériaux qui sont encore nécessaires à son alimentation. Mais on peut tout aussi bien croire qu'il se transporte alors dans un milieu mieux adapté à sa nature, et dans lequel il trouve sans difficulté la nourriture épurée qui lui convient.

Ce qu'il nous est permis d'affirmer, d'après l'étude des phénomènes de l'organisation et de la désorganisation, c'est que la mort est une fonction de la puissance vitale et que par conséquent elle n'est nullement incompatible avec la vie. Quand l'organisme extérieur tout entier tombe en décomposition, nous pouvons dire qu'il est rejeté par la puissance vitale, à laquelle il ne peut plus servir, de même que les molécules devenues inutiles ou nuisibles sont expulsées dans le cours de la vie ordinaire. La mort ne serait donc en définitive que l'excrétion de la matière terrestre par l'organisme spirituel, et nous n'avons aucune raison de la considérer comme l'anéantissement de la personnalité humaine.

LES DEUX FACES DE L'EXISTENCE

La vie et la mort : voilà les deux faces de l'existence, les deux conditions nécessaires et inséparables auxquelles est soumis l'être individuel. Je dis que ces deux

conditions sont inséparables, quoiqu'elles paraissent contradictoires et que l'une soit généralement considérée comme la négation de l'autre. Elles ne s'excluent pas, elles ne se nient pas; au contraire, elles s'affirment mutuellement, comme les deux électricités opposées ou comme les deux natures sexuelles s'affirment et se complètent l'une l'autre. La vie est la persistance de l'individualité à travers toutes les phases de la matière et sous les formes successives de l'organisme. La mort est le passage même d'une phase à une autre, le dépouillement que l'être doit subir d'une forme pour en revêtir une nouvelle. Comme nous avons reconnu que la vie n'est point accidentelle et bornée, mais qu'elle est nécessaire et s'étend au-delà de toute limite, il importe aussi de constater que la mort n'est pas un événement isolé, une catastrophe, mais qu'elle se fait sentir dans toutes les périodes de l'existence. La vie embrasse l'infinie grandeur de l'éternité; la mort atteint l'infinie petitesse des instants qui s'écoulent et forment la durée du temps. Sans la mort, je ne puis concevoir la vie que comme un principe abstrait et stérile. Sans la vie persistante, la mort serait l'anéantissement, c'est-à-dire une chose inconcevable et inimaginable. Pour rendre ce parallèle plus intelligible, examinons quelques-unes des manifestations de la vie et de la mort.

Tout acte qui tend à constituer, à perfectionner, à perpétuer mon organisme, émane de la puissance vitale. Tout ce qui décompose ou désagrége une partie quelconque de mon organisme, est l'œuvre de la mort. Je me meus, je cherche, je saisis certains corps extérieurs, je me les approprie, je me les assimile : c'est la vie. Par le mouvement, par les efforts que je fais, je perds une portion de ma force; en m'assi-

milant la substance des corps étrangers, je leur cède une partie de la mienne, qui est entraînée à l'extérieur : tout cela, c'est la mort. Je respire l'air atmosphérique et les parfums, les arômes dont il est chargé : c'est la vie. Le gaz inutile s'échappe de mes poumons et emporte les vapeurs qui s'exhalent de mon sang : c'est la mort. Si j'assiste par la pensée au fonctionnement de mes organes, j'y découvre un prodigieux travail de sécrétion, qui a pour objet de raffiner, de transformer, de volatiliser des millions de molécules dans toutes les régions du corps : c'est la vie. Mais ce même travail aboutit aussi à l'excrétion, à l'expulsion d'une égale multitude de particules par des canaux et des pores innombrables : c'est la mort. Le premier moment de ma vie dans la phase de l'humanité terrestre a aussi été le premier moment de ma mort, et mon dernier soupir, ou l'acte suprême de cette vie, ne sera que la péripétie finale de la mort ou l'achèvement d'une transformation.

Si des phénomènes physiques je passe aux phénomènes intellectuels et moraux, je trouve également qu'ils portent les deux empreintes bien distinctes de la vie et de la mort. Quand ma volonté s'élance à la poursuite d'un bien quelconque, elle obéit à l'impulsion vitale de l'ambition. Si elle retombe épuisée et s'affaisse en quelque sorte sur elle-même, c'est qu'elle cède à la léthargie de la mort. Quand je suis l'attrait du plaisir, depuis la plus frivole des sensations jusqu'aux plus sublimes voluptés de l'enthousiasme, c'est un ressort de la vie, c'est l'amour qui me fait sentir son pouvoir. Si c'est de la haine, de l'horreur ou du dégoût que j'éprouve, l'objet qui m'inspire un tel sentiment me représente une force désorganisatrice ou un agent de la mort. Quand j'exerce mon intelligence à la recherche de la vérité, je satisfais

le noble instinct de la curiosité et je fais le plus bel usage de la vie. Mais dès que ma pensée se laisse obscurcir par les vapeurs de la sensualité, je comprends que la mort étend son empire sur mon être.

. La vie, c'est ma propre force. Ce que j'appelle la mort, c'est encore une force, c'est encore une vie; mais ce n'est pas la mienne, c'est celle de la planète, avec l'organisme de laquelle le mien se trouve combiné. Ces deux vies sont d'abord si étroitement unies que l'individualité nouvellement parvenue à la forme humaine ne les distingue pas l'une de l'autre. Mais la vie terrestre n'est pour nous qu'une vie provisoire, une vie que nous prête notre mère pour aider et favoriser notre propre développement. Après une assez longue expérience, nous constatons que cette vie d'emprunt nous échappe par degrés, que cette enveloppe extérieure se décompose et rentre dans la circulation générale de l'organisme planétaire. Alors nous commençons à comprendre qu'il y a en nous une vie distincte, qui doit peu à peu devenir indépendante de la première, et que dans ce corps périssable il y a un esprit, un être immortel. A mesure que cette conviction se forme en nous, nos penchants primitifs, nos penchants animaux et sensuels, cèdent progressivement la place à des tendances plus élevées et plus rationnelles, qui ont pour but le perfectionnement de notre être véritable, et non plus seulement l'entretien d'un organisme éphémère. En définitive, la plus haute science de l'homme et sa plus pure moralité ne consistent qu'à découvrir et à tracer une juste ligne de démarcation entre ces penchants et ces tendances, entre la mort et la vie, entre la forme transitoire et l'essence impérissable.

LE SOMMEIL.

Outre les raisonnements basés sur les faits que nous constatons dans l'étude générale de l'organisme, il en est d'autres qui s'appuient sur certains phénomènes particuliers et qui contribuent à nous fortifier dans la croyance à la vie indépendante de l'organisme spirituel. Au premier rang de ces phénomènes sont ceux que nous offrent le sommeil et la léthargie.

Le sommeil est l'image de la mort. Il est donc naturel d'y chercher des indications sur le véritable sens de l'événement qui paraît à l'observateur superficiel être la cessation de l'existence. Quand la fatigue nous accable, après une journée de travail, il nous semble que toutes nos facultés sont émoussées et que notre intelligence est près de s'éteindre. Cependant il suffit de quelques heures de sommeil pour nous rendre toute notre énergie, toute notre lucidité intellectuelle. Cela ne prouve-t-il pas que l'organisme spirituel lui-même était intact? La fatigue est-elle autre chose pour lui que la difficulté de recevoir les impressions du dehors et de se manifester par le corps terrestre, difficulté produite par un commencement de désorganisation de ce corps? Cette explication est confirmée par des faits incontestables. Malgré la fatigue que nous ressentions, et qui est la cause ordinaire du sommeil, il nous arrive souvent de faire des songes d'une grande clarté et qui attestent le fonctionnement normal de l'intelligence. Avant de succomber au sommeil, nous pouvions à peine enchaîner deux idées. Dès que nous sommes endormis, l'esprit semble se déga-

ger du corps infirme qui le gênait, et redevient capable de diriger ses opérations avec régularité. Il est vrai que les choses ne se passent pas ainsi en toutes circonstances et que l'incohérence de nos rêves témoigne le plus souvent du trouble de l'organisme extérieur. Mais il suffit de quelques exemples de lucidité dans les songes, succédant aux perceptions obtuses de l'état de veille, pour nous prouver que l'organisme spirituel a son existence distincte et peut fonctionner indépendamment du corps que la fatigue plonge dans l'engourdissement.

Cette lucidité est évidente dans les somnambules, qui accomplissent souvent avec succès, pendant le sommeil, des travaux intellectuels aussi compliqués que dans les circonstances les plus favorables de l'état de veille. On sait même qu'ils déploient en dormant une adresse physique bien supérieure à celle dont ils font preuve dans l'état normal et que, par conséquent, ils peuvent diriger le corps extérieur comme un instrument, sans avoir besoin des perceptions obtenues par les organes de ce corps. On peut certainement en conclure que la puissance clairvoyante et dirigeante ne réside pas dans ce corps lui-même et qu'elle appartient à un organisme qui en est indépendant. Les somnambules ne se souviennent pas habituellement de ce qu'ils ont fait pendant le sommeil. Que signifie ce défaut de souvenance? Il prouve assez clairement que les somnambules ont pour la mémoire, comme pour les autres fonctions, deux organes distincts, l'organe intérieur ou le plus parfait, et l'organe extérieur ou le plus grossier, et que, lorsqu'ils se servent de l'un, l'autre cesse temporairement de fonctionner, ou du moins fonctionne d'une manière incomplète.

Les conclusions que nous tirons du somnambulisme

s'appliquent-elles aux seuls somnambules? Nous ne pouvons croire qu'il y ait une ligne de démarcation tracée entre les personnes dont nous parlons et le reste de l'humanité, ou qu'elles soient d'une nature radicalement différente de celle des autres hommes. La faculté somnambulique peut très bien s'expliquer par une disposition malade des individus chez qui elle se manifeste; c'est-à-dire que chez eux, en raison même de l'infirmité du corps extérieur ou de sa désorganisation partielle, l'organisme spirituel s'en détache mieux pendant le sommeil qu'il ne peut le faire chez les personnes en bonne santé. Le sommeil est toujours une image de la mort; il s'en rapproche plus ou moins, suivant la condition dans laquelle se trouve le corps. Le somnambulisme est simplement le résultat d'une condition plus favorable à l'indépendance de l'organisme spirituel et dans laquelle le sommeil ressemble plus à la mort que dans les circonstances ordinaires.

La léthargie est aussi une image de la mort, et une image tellement ressemblante quelquefois qu'il est presque impossible de l'en distinguer. Les personnes plongées dans la léthargie cessent-elles de remplir les fonctions intellectuelles? On peut le prétendre, parce que ces personnes ne conservent généralement aucun souvenir de ce qui s'est passé dans leur esprit pendant le sommeil léthargique. Mais dans certains cas de catalepsie, le malade a la perception distincte de tout ce qui se passe autour de lui. Il présente toute les apparences de la mort, et cependant il vit intérieurement, il pense, il réfléchit, il se rend parfaitement compte de sa situation. N'est-il pas permis d'affirmer que, dans cette circonstance, l'organisme spirituel remplit ses fonctions indépendamment du corps extérieur?

La catalepsie, la léthargie et le somnambulisme peuvent être produits artificiellement par le procédé connu sous le nom de mesmérisme ou de magnétisme animal, et offrent dans ce cas des phénomènes plus remarquables encore que ceux dont je viens de parler. En plongeant une personne dans la léthargie mesmérique, le magnétisme semble d'abord avoir anéanti toutes les facultés de son esprit. Il produit une insensibilité presque absolue, et même, dans quelques cas, une rigidité cataleptique, soit partielle, soit générale. Jusque là les phénomènes mesmériques jettent peu de lumière sur la question qui nous occupe, et l'on pourrait croire que le magnétisme n'a fait qu'engourdir le sujet et suspendre en lui une partie des fonctions vitales. Mais ordinairement il pousse plus loin son influence et provoque le somnambulisme, dans lequel il est presque impossible de ne pas reconnaître l'action indépendante de l'organisme spirituel. On a beaucoup abusé de cette faculté somnambulique, et le charlatanisme en a souvent contrefait les manifestations avec plus ou moins de succès. Si ces déceptions, malheureusement trop fréquentes, nous engagent à nous tenir sur nos gardes, il serait absurde d'en conclure que tous les phénomènes du somnambulisme lucide doivent être rejetés comme des fables. Le doute seul est légitime pour ceux qui n'ont pas expérimenté par eux-mêmes, ou qui n'ont pas recueilli un nombre suffisant de témoignages pour se convaincre par l'expérience des autres. La négation absolue ne prouve que la mauvaise foi du parti pris ou l'étroitesse de l'esprit systématique. Celui qui a acquis une certitude complète sur la vérité des phénomènes somnambuliques ne peut, il est vrai, imposer sa conviction aux autres; cependant il est de son devoir de l'affirmer et d'en tirer

les conséquences qui peuvent contribuer à perfectionner la science de l'être humain.

La lucidité somnambulique est un fait; c'est-à-dire qu'une personne placée en état de somnambulisme peut percevoir clairement des choses qu'il lui serait impossible de distinguer par le moyen de ses cinq sens dans l'état ordinaire de veille. Ainsi elle peut dire exactement ce qui se passe dans un lieu éloigné; elle peut décrire avec précision la maladie d'une personne absente et même inconnue. Comment expliquer cette clairvoyance? On a essayé de le faire par l'hypothèse d'un sixième sens, dont nous n'avons aucune idée dans l'état normal. Ainsi les aveugles-nés ne peuvent comprendre ce qu'est le sens de la vue, au moyen duquel nous constatons l'existence d'objets situés à une grande distance de nous, et que ne pourrait atteindre aucun des quatre autres sens. Mais puisque l'influence magnétique plonge le corps dans la torpeur et en suspend partiellement les fonctions, comment pourrait-elle avoir pour effet d'enrichir ce corps d'un sixième sens? Ce sixième sens, comme les cinq autres, ne fonctionnerait probablement qu'au moyen du système nerveux; mais celui-ci semble paralysé par le magnétisme. L'explication proposée, basée d'ailleurs sur une hypothèse purement gratuite, n'est donc guère admissible. Une autre explication, beaucoup plus simple et plus naturelle, est celle à laquelle nous avons eu recours pour les phénomènes du sommeil ordinaire et du somnambulisme naturel. En admettant l'existence d'un organisme spirituel, distinct de l'organisme terrestre, en reconnaissant que cet organisme, beaucoup plus subtil que l'autre, peut fonctionner d'une manière indépendante et même se séparer provisoirement du corps dans certaines circonstances, on n'aurait aucune peine à se rendre compte des phé-

nomènes du somnambulisme magnétique. Il faut donc voir dans ces phénomènes une nouvelle et puissante induction en faveur de l'existence indépendante de l'organisme spirituel.

De tout ce qui précède on peut conclure qu'il n'y a dans la mort que l'apparence de la destruction de notre être. Rien ne prouve que la décomposition de notre corps terrestre soit pour nous la fin de l'existence individuelle. L'induction tirée du sommeil, de la léthargie et du somnambulisme nous engage à croire que la mort n'atteint pas notre être proprement dit. L'affaissement graduel de la vieillesse peut fort bien être comparé à la fatigue qui nous accable après une longue journée de travail et qui n'annonce en aucune manière la prochaine cessation de la vie. Cette fatigue montre simplement que la communication de la puissance rationnelle avec le monde extérieur par le moyen du corps est devenue plus difficile, quoique la puissance reste intacte. Nous ne sommes pas en droit de conclure autre chose du fait de la vieillesse. Tout ce que nous savons, c'est que dans cet âge la puissance rationnelle perçoit moins bien ce qui se passe au dehors et transmet moins facilement ses idées et ses volontés au monde extérieur; mais rien ne nous autorise à croire que cette puissance ne reste pas intacte et maîtresse d'elle-même, qu'elle ne conserve pas son individualité et ne continue pas à se développer après la désorganisation définitive du corps terrestre.

L'EXISTENCE EXTRA-MONDAINE.

Puisque les considérations tirées de la nature de notre être et de l'analogie nous démontrent que l'organisme

spirituel a une existence indépendante du corps terrestre, on peut en conclure que l'existence doit continuer pour nous au delà de ce qui paraît être la catastrophe finale. Cherchons donc les indications qui peuvent jeter quelque lumière sur cette vie future. Ici, comme dans tout ce qui précède, nous ne devons raisonner qu'en nous appuyant sur les données de l'expérience; mais il ne faut pas arbitrairement rétrécir cette expérience et la renfermer dans des limites tracées par un esprit de système exclusif. Les faits sont des faits, quelle qu'en soit la signification, et la science officielle ou soi-disant orthodoxe a trop souvent été convaincue de partialité et d'erreur, pour que nous nous soumettions aveuglément à ses arrêts de proscription contre tel ou tel ordre d'idées.

Tous les peuples ont eu l'idée de l'immortalité. Cette croyance presque universelle peut être, aux yeux de quelques hommes, une preuve de l'existence future; mais enfin si cette preuve ne répond pas aux exigences de certains esprits plus difficiles à satisfaire, c'est qu'elle n'est pas suffisante, c'est qu'elle n'est pas une preuve dans le sens rigoureux de cette expression. Chez presque tous les peuples, on a cru aux communications avec des êtres que avaient vécu dans notre monde et que l'abîme de la mort en sépare désormais. Cette croyance doit éveiller notre attention, et il serait très peu philosophique de la rejeter absolument, dans tous les cas, comme une superstition. Mais, d'un autre côté, le fait des communications ou d'une communication doit être prouvé d'une manière incontestable pour être admis par un esprit scientifique. On peut discuter perpétuellement sur l'authenticité ou la vraie signification de tel ou tel fait historique, sans parvenir à s'entendre. Cepen-

dant des récits recueillis avec discernement peuvent s'accumuler de manière à former une induction très puissante. C'est ce qu'on a vu dans notre temps, c'est-à-dire à une époque où l'esprit de critique et d'analyse semblait rendre impossible l'éclosion ou du moins la propagation de toute nouvelle croyance religieuse. Des faits d'abord réputés fabuleux se sont multipliés de telle sorte que les hommes les plus sérieux ont dû s'en occuper, et il est arrivé que des esprits graves, entourés de toutes les précautions que peut suggérer la science, ont constaté la réalité de certains phénomènes, complètement inexplicables par les lois de la nature matérielle. Comme ces phénomènes avaient un caractère intellectuel, il a bien fallu les attribuer à des causes intelligentes. Comme ces causes invisibles se donnaient à elles-mêmes le nom d'Esprits et fournissaient quelques preuves de leur identité avec des personnes qui avaient vécu sur cette terre, il était naturel de croire à cette identité. De là est né tout un système de spiritualisme expérimental, suivant lequel la vie future n'est qu'une suite naturelle de la vie terrestre, et suivant lequel encore des relations peuvent aisément s'établir entre ces deux sphères contiguës de l'existence.

Ce système peut être satisfaisant pour ceux qui ont assisté à des expériences concluantes; mais comme jusqu'à présent les expériences de ce genre n'ont pas semblé être à la portée de tout le monde, elles ont été traitées de jongleries par la plupart des personnes qui n'y ont point participé. Tant qu'elles n'auront pas un caractère plus universel, il ne faut pas s'attendre à un autre résultat; et quoiqu'il soit indispensable de les signaler à l'attention des esprits sérieux, on ne peut néanmoins

s'appuyer sur ces expériences comme sur des faits palpables et généralement admis.

Il y a cependant un genre d'investigation auquel nul homme ne reste absolument étranger et dont nous pouvons tirer quelques enseignements importants sur la destinée de notre être. A qui n'est-il pas arrivé de recevoir comme des avertissements mystérieux, dont nous ne trouvons une explication satisfaisante ni dans les lois physiologiques de notre nature, ni dans les prétendues combinaisons du hasard? Notre raison, quelque active et quelque éclairée qu'elle soit, ne peut pourvoir à toutes les éventualités de la vie. Les calculs les plus habiles et les plus sages sont bien souvent déjoués par l'imprévu, et nous nous trouvons quelquefois beaucoup mieux d'obéir à une inspiration soudaine, ou d'agir suivant une indication irrationnelle en apparence, que de suivre un plan tracé selon toutes les règles de la prudence. D'où peut venir cette indication, sinon d'une intelligence supérieure à la nôtre ou du moins placée dans des conditions meilleures? A qui attribuer cette inspiration, si ce n'est à un être protecteur et bienfaisant? On répondra peut-être que c'est là une hypothèse superstitieuse. Mais l'esprit humain ne peut pas voir un effet se produire sans en rechercher la cause. Les hommes les plus éclairés ont cru à l'inspiration ou à l'influence de quelque intelligence invisible. On ne supprimera pas cette croyance; mais on peut l'éclairer et la diriger par le raisonnement. Ce qui est absurde, c'est de remonter jusqu'à la cause première de toutes choses pour expliquer un phénomène passager; ce qui est superstitieux, c'est de faire intervenir d'une manière exceptionnelle dans notre destinée la Raison suprême, la loi immuable de l'univers. Cette loi, telle que nous la comprenons, exerce son

action sur nous et sur tous les êtres d'une manière générale et uniforme. Il ne peut rien y avoir de variable ni d'arbitraire dans son mode d'influence providentielle. Mais il n'est pas déraisonnable de supposer des êtres personnels, intelligents, volontaires comme nous, et qui, bien qu'insaisissables à nos sens grossiers, veillent sur nous, s'intéressent à nous et viennent quelquefois à notre aide, soit par leurs inspirations, soit par leurs aversissements secrets, soit en modifiant les circonstances qui nous entourent. Ces êtres peuvent différer de nous par leur nature et leur origine; mais il est plus simple de croire que ce sont les êtres mêmes que nous avons connus, ou ceux qui nous ont précédés sur cette terre. Telle est assurément l'explication la plus plausible de tous les phénomènes généralement attribués à une puissance surnaturelle, et que nous admettons à la condition seulement de leur assigner une cause naturelle.

Il nous est donc permis de parler de la vie future comme d'une chose très probable, sinon tout-à-fait certaine, et d'en parler en dégageant cette idée de tout mysticisme, de toute hypothèse nuageuse.

La planète que nous habitons est évidemment notre mère commune, et ce que nous appelons notre corps extérieur peut fort bien être comparé à une matrice dans laquelle se forme notre organisme spirituel ou le corps impérissable, auquel est attachée notre individualité. Dans cette théorie, la mort est une véritable naissance, par laquelle nous nous séparons définitivement de la terre, comme l'enfant se dégage de la mère quand il vient au jour. Il ne faudrait pas néanmoins prendre l'analogie que je signale pour une similitude complète. L'enfant, considéré au point de vue purement physique, est entièrement subordonné à l'organisme maternel, et

la destruction de cet organisme entraîne celle de l'enfant, tandis que la désorganisation du corps terrestre n'a pour conséquence que le dégagement ou la naissance du corps spirituel. L'enfant est contenu dans le sein de la mère, et ne peut en sortir avant une époque déterminée sans perdre la vie. Le corps spirituel est inhérent au corps terrestre; mais, quoiqu'il s'en serve comme d'un intermédiaire pour tirer sa nourriture du monde extérieur, il ne lui doit pas la vie; c'est au contraire lui qui anime le corps terrestre, et à quelque moment qu'il s'en sépare, il reste en possession de la puissance vitale. Lorsque l'enfant vient au monde, il se trouve dans les mêmes conditions d'existence que la mère. Quand le corps spirituel sort de la matrice terrestre, il entre dans une phase d'existence qu'il est difficile de comparer à celle où se trouve la planète maternelle elle-même. Cette nouvelle phase nous paraît caractérisée par un perfectionnement supérieur, et surtout par une subtilité plus grande de la matière qui compose l'organisme.

CONDITIONS DE LA VIE FUTURE

Un des principaux objets de notre préoccupation dans la vie actuelle, c'est la vie elle-même, c'est le soin que nous sommes obligés de prendre pour la soutenir, pour en écarter les dangers qui la menacent continuellement. Ces soucis et cette crainte disparaissent de la vie future, puisque dans cette vie, telle que nous la comprenons, la désorganisation cesse d'être possible. La mort nous débarrasse de la matière terrestre et ne nous laisse que l'organisme propre à notre individualité. Cet organisme n'est pas immuable, puisque rien ne peut l'être dans

l'univers. La raison qui l'anime continue d'élaborer les molécules dont il se compose, de les épurer en éliminant ce qu'elles contiennent de superflu, de les perfectionner, de les adapter à un usage de plus en plus conforme aux besoins mêmes de cette raison. Mais assimile-t-elle encore la matière extérieure à son organisme ? Il n'y a guère à douter que ce ne soit là pour elle un moyen de progrès. Pendant la vie terrestre, elle a enrichi, développé cet organisme par l'assimilation des matériaux que lui fournissait le corps extérieur ou rudimentaire. Elle est toujours la même puissance attractive et organisatrice. Elle n'a plus, à la vérité, d'intermédiaire pour atteindre et préparer la matière convenable à l'alimentation du corps spirituel ; mais pourquoi l'être spiritualisé n'atteindrait-il pas directement les matériaux dont il a besoin ? Pourquoi ne serait-il pas placé dans un milieu qui lui offrirait ces matériaux tout préparés, comme la nature terrestre nous offre l'air qui remplit nos poumons, l'eau qui étanche notre soif, les fruits qui apaisent notre faim ? Du reste, il peut les chercher, comme nous cherchons nos aliments ici-bas ; il peut travailler à les obtenir, car le travail est certainement la loi de tous les êtres dans toutes les conditions imaginables. Enfin, s'il néglige de se les procurer, qu'en résultera-t-il pour lui ? Sera-t-il en danger de périr, comme nous risquons ici de mourir de faim ? Non, car il n'est pas exposé à l'inanition, et les éléments de son organisme ne peuvent ni se détériorer, ni être remplacés par d'autres, comme ceux de notre corps rudimentaire. Mais il peut et doit incontestablement souffrir d'un besoin non satisfait, d'un retard apporté à l'accomplissement de sa destinée ; et cette souffrance, en stimulant son activité, le rappellera à l'observation des lois de son être.

Que cherchons-nous dans la vie future ? La continuation de l'œuvre commencée dans celle-ci, et par conséquent le développement de l'existence, dont nous avons suivi le progrès depuis la formation des mondes jusqu'à l'éclosion de la science ou de l'univers intérieur dans la pensée de l'homme. L'irrésistible besoin de science, qui nous fait désirer l'extension indéfinie de l'existence individuelle, ne peut être accepté comme une preuve concluante de cette extension ; mais, puisque les données de l'expérience concourent à rendre probable la réalité de la vie future, il est naturel pour nous de chercher comment ce besoin pourra être satisfait au delà de la mort.

Le rideau qui couvre l'infini sera-t-il instantanément tiré devant nos yeux, et tous les mystères de l'être nous seront-ils révélés par le seul fait de notre changement de condition ? Il n'y a aucune raison pour nous arrêter à cette hypothèse extravagante, qui a tant contribué à discréditer la croyance à l'immortalité de l'âme. Nous arrivons dans la nouvelle sphère de l'existence avec les connaissances acquises dans ce monde et avec les mêmes procédés intellectuels que ceux dont nous avons toujours fait usage. Là, comme ici, nous éprouverons des sensations, puisque nous aurons toujours un organisme. Là, comme ici, ces sensations feront naître en nous l'idée d'objets extérieurs, et, comme ici encore, nous arriverons par la réflexion à porter des jugements sur nous-mêmes et sur les êtres distincts de nous. Par l'observation, nous amasserons les matériaux de la connaissance ; par le raisonnement, nous combinerons, nous coordonnerons ces matériaux, ainsi que nous le faisons déjà maintenant, pour construire l'univers intérieur, l'univers de la science.

Cependant la parité n'est pas absolue, puisque les sensations que nous recevrons dans la condition future ne nous arriveront plus par l'intermédiaire du corps terrestre. Nos sensations actuelles sont caractérisées par l'état de dépendance dans lequel nous nous trouvons à l'égard de la matière extérieure. Elles nous soumettent aux penchants animaux, qui ont pour objet la satisfaction des besoins terrestres, et qui d'ordinaire nous induisent en erreur sur l'importance relative de nos idées. Quand nous subissons l'empire presque exclusif de ces penchants, nous subordonnons la plupart de nos pensées aux exigences de la nature animale, et notre conception de l'univers est aussi obscure, aussi rudimentaire que possible. Lors même que nous faisons des efforts pour surmonter ces penchants, nous ne pouvons nous en débarrasser entièrement, puisqu'ils exercent sur nous une influence légitime et indispensable tant que nous restons attachés à la planète maternelle. Après la mort, cette cause d'erreur disparaît. Les sensations que nous recevrons alors nous indiqueront véritablement les objets qui conviennent et ceux qui ne conviennent pas à notre nature définitive. Elles n'auront pas pour effet de nous égarer à la poursuite de jouissances trompeuses. Les idées qu'elles nous feront concevoir seront conformes à la réalité des choses, et les soins qu'elles réclameront pour l'organisme seront subordonnés au travail supérieur et au développement de la raison.

Mais nous ne portons pas seulement dans la vie future les connaissances acquises dans celle-ci; nous y arrivons avec nos erreurs, nos préoccupations et même nos penchants, contractés par l'habitude de céder à certaines sensations. Les erreurs ne se dissiperont probablement

qu'à la longue, à mesure que l'expérience et le raisonnement en feront justice. Les préoccupations et les goûts qui nous caractérisaient dans ce monde pourront se transformer en amers regrets, produits par la perte des objets ou des biens auxquels nous sommes restés longtemps attachés; et ces regrets ne se calmeront que lorsque nous aurons découvert et reconnu dans notre nouvelle existence des biens plus réels et mieux appropriés à notre nature. Il en sera ainsi des penchants animaux, engendrés par l'habitude des sensations. Nous pourrions d'abord souffrir vivement en nous trouvant privés du moyen de les satisfaire. Mais ces penchants s'épuiseront peu à peu, en conséquence même d'une telle privation, et ils feront place aux tendances normales de l'être rationnel.

Nous pouvons donc considérer le progrès comme assuré dans la vie future; cependant nous voyons aussi qu'il dépendra, dans une certaine mesure, de celui que nous aurons accompli dans ce monde. La lutte que nous soutenons ici contre les penchants sensuels constitue une épreuve, dont nous pouvons sortir vainqueurs ou vaincus. La victoire obtenue par des efforts plus ou moins prolongés atteste l'empire acquis par la raison et met en quelque sorte le sceau à l'individualité humaine. C'est par cette victoire que l'homme acquiert la conscience de sa valeur propre et de sa dignité personnelle. Cette valeur et cette dignité ne peuvent jamais se perdre et donnent à chacun de nous, dans l'existence ultérieure, le rang auquel il a droit. Les différences qui en résultent subsisteront perpétuellement, parce que l'épreuve est terminée et ne peut pas se renouveler. Mais de même que la victoire ne saurait être complète, la défaite n'est jamais absolue; c'est-à-dire qu'il n'est pas un être humain,

quelque dégradé qu'il soit, dont la raison ne soit parvenue à prendre un certain empire sur la nature animale, et qui, par conséquent, ne mérite de participer au développement futur de l'humanité.

La raison de l'homme marche à la conquête de l'univers. Cette expression, qui paraît déjà justifiée dans ce monde par les progrès accomplis journellement dans la science et dans l'industrie, serait cependant une exagération ridicule si notre destinée avait pour limite l'étroit horizon de la vie terrestre. Notre planète n'est qu'un atome dans l'infini, et notre vie, la vie de tout le genre humain, n'occupe qu'un instant de l'éternelle durée. Certes, les tours de force que nous faisons sur cet atome et les petits problèmes que nous parvenons à résoudre dans notre carrière d'un moment sont bien peu de chose en comparaison de l'ambition qui nous tourmente. Mais cette ambition n'a rien de chimérique si nous entrons après la mort dans une nouvelle existence, dans une existence sans limites. Là nous cesserons enfin d'être attachés comme des esclaves à la petite glèbe de la matière terrestre. Nous ne travaillerons plus pour soutenir un corps périssable, mais pour étendre l'empire de la raison, en développant toutes les facultés d'un organisme indéfiniment perfectible. Là nous pourrons passer de monde en monde ; notre puissance croîtra en proportion de notre science, et la découverte progressive des lois de la nature nous permettra de participer à l'œuvre perpétuelle de la création. Là, enfin, il sera vrai de dire que nous entrons en jouissance de notre liberté et que nous avançons à la conquête de l'univers.

•

III

L'HISTOIRE.

LA LIBERTÉ

Pour comprendre l'enchaînement des faits historiques, il faut avant tout apprécier à leur juste valeur deux attributs essentiels de l'être humain : la liberté et la sociabilité. Commençons par la liberté.

Sous la complexité apparente des forces de la nature, nous entrevoyons l'unité de la loi; sous l'apparente rigueur de la loi, nous devinons l'universelle sollicitude de l'amour. Par l'amour nous arrivons à l'intelligence de la liberté. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous nous séparons du dogmatisme métaphysique et de la théologie, qui présentent la liberté comme un attribut exclusif et absolu de certains êtres, et qui, pour cette raison même, s'occupent si peu d'en favoriser le progrès dans la société humaine. Comme la loi et comme l'amour, la liberté s'étend à tout; elle est graduelle et

se proportionne aux divers degrés de développement dans les phases successives de l'existence. C'est ainsi que l'induction nous la montre, variable et mouvante comme tout ce qui est vivant, et non point immuable comme une rigide abstraction.

Où commence la liberté? Là où commence le mouvement. Les philosophes ont imaginé une loi dont ils font l'attribut spécial de la matière et qu'ils nomment l'inertie. Cette loi peut être vraie en ce sens qu'elle représente ce que serait la matière séparée de l'esprit; mais comme une telle hypothèse est chimérique, comme la matière est toujours et partout animée, elle ne peut être inerte nulle part, nulle part elle n'est asservie à l'immobilité absolue. Elle se meut dans ses grandes masses et dans ses particules insaisissables.

Dans l'agrégation minérale, la molécule positive et la molécule négative s'attirent et se cherchent; donc elles sont libres. Les planètes qui circulent dans l'éther et gravitent vers le soleil sont libres aussi. Cette liberté des atomes et des sphères, très réelle relativement à l'inertie dont nous pouvons concevoir l'idée, est évidemment circonscrite dans des limites fort étroites, car l'uniformité du mouvement est un signe de servitude. Mais l'affranchissement progressif ne s'arrête pas là. La raison brise les entraves de l'être captif dans le règne minéral, et lui offre dans la vie végétale de nouvelles conditions d'activité. La plante est plus libre que le roc dans les fentes duquel elle enfonce ses racines, plus libre que le globe qui l'emporte dans l'espace. Elle participe au mouvement général de la terre et a de plus ses affinités et ses tendances propres, que son organisme lui permet de satisfaire. Elle ouvre sa fleur aux rayons du soleil, elle aspire par ses feuilles les gaz

de l'atmosphère, elle pompe par ses racines les sucres nourriciers du sol; elle se féconde elle-même ou se marie aux plantes voisines, pour perpétuer son espèce. Mais elle est esclave de la terre qui la retient, esclave des vents qui l'agitent ou la brisent, esclave des frimas qui l'engourdissent et la tuent. La vie animale constitue un nouvel affranchissement de l'existence; c'est un pas de plus dans la conquête de la liberté. L'être doué de sensibilité et capable de locomotion, comparé à la création inférieure, nous semble d'abord entièrement maître de lui-même. Mais nous ne tardons pas à voir combien son indépendance est encore bornée. C'est en lui que nous découvrons pour la première fois l'intelligence d'une manière distincte. Or, quelles sont les fonctions de cette intelligence? Uniquement de diriger l'organisme et de veiller à la satisfaction de tous les besoins du corps. Il est vrai que nous franchissons de nombreux degrés pour nous élever de l'huître et du ver de terre jusqu'au chien et au singe; mais, quelle que soit la distance qui sépare les classes supérieures des ébauches primitives de l'animalité, il faut reconnaître que dans les unes comme dans les autres, l'esprit reste au service de la manière et l'existence tourne dans un cercle vicieux.

Mais non, ce n'est pas un cercle, c'est une spirale que parcourt l'existence pour s'élever jusqu'à l'homme. La Raison créatrice fait une œuvre complète : quand elle s'emprisonne en apparence dans la matière, nous savons qu'elle la prépare à une forme plus noble et que sa toute-puissance éclatera sur le front glorieux de l'humanité. Dans cette œuvre suprême, c'est encore avec lenteur que la pensée universelle se fait jour, et la sagesse qui préside à la réalisation de ses plans est souvent mise en

doute par notre impatience. Qu'est-ce que la liberté dans l'homme? Est-ce quelque chose de parfait et de définitif, comme l'affirment certains systèmes théologiques? Est-ce la faculté absolue de choisir entre le bien et le mal, entre le oui et le non, entre la route de droite et la route de gauche? Ce prétendu pouvoir n'existe nulle part dans l'univers, puisque aucun être ne peut se soustraire à la loi de sa nature. Sous le rapport de la liberté, comme sous tous les autres, l'homme ne se distingue d'abord de l'animal que par une imperceptible nuance. Il a les mêmes besoins physiques à satisfaire, et toute son énergie ne semble pas avoir d'autre objet pendant la première période de son existence. Il commence à avoir conscience de lui-même, et c'est là le principe de son développement futur. Néanmoins, tant que les ressources de la réflexion ne sont employées qu'au profit de l'égoïsme, la liberté grandit sans doute, elle étend par l'industrie sa sphère d'action; mais elle ne revêt pas encore le caractère moral qui seul distingue positivement l'homme des êtres qui l'ont précédé.

Ce que l'intelligence livrée à elle-même ne saurait faire, elle l'accomplit avec l'aide de l'amour. L'âme de l'enfant, à son entrée dans le monde, est accueillie, échauffée, vivifiée par la tendresse maternelle, à laquelle elle doit le premier sentiment supérieur à la convoitise sensuelle, la première notion de gratitude et de devoir. C'est aussi le premier degré de l'affranchissement moral. Du moment où l'être humain peut échapper à l'exigence despotique du moi et se sent capable de faire quelque chose pour un autre, il acquiert une liberté supérieure à celle dont jouissent les plus puissants et les plus indomptables représentants de la création animale. Mais sa délivrance se trouve encore loin d'être consommée.

L'enfant dont la faiblesse est protégée, guidée, caressée par l'amour d'un père et d'une mère, par la sympathie de tous ceux qui l'entourent, reçoit sans doute de ces témoignages affectueux les meilleures leçons de bienveillance et de dévouement : voilà ce qu'y trouve la partie noble de son être ; mais la partie basse et animale y puise aussi un encouragement à la paresse et l'habitude de rapporter tout à soi. Il importe donc à l'homme de sortir de cette tutelle. C'est encore l'amour qui vient le tirer de la servitude ; mais cette fois, c'est l'amour complet, l'amour qui achève de réveiller en lui la nature divine, l'amour qui le transporte hors de lui-même et le délivre enfin de l'égoïsme, l'amour de la femme. Est-ce là un progrès définitif, une conquête assurée ? C'est une révélation dont l'éclat se voile mais ne se perd pas et dont le principe ne peut jamais mourir dans l'âme qu'il a une fois fécondée de sa présence. La femme n'est qu'une imparfaite et fugitive image de l'humanité infinie, et l'homme n'est qu'un faible rayon de la Raison créatrice. L'un et l'autre sont encore plongés dans la matière et ne se dégagent qu'avec peine de la nature animale. C'est pourquoi les rapports qui s'établissent entre eux paraissent si variables, et c'est pourquoi aux plus sublimes élans succèdent parfois l'incertitude et l'abattement. Cependant des déceptions passagères n'arrêtent pas la marche éternelle de l'esprit : ce qu'il a vu, ce qu'il a deviné, ce qu'il a seulement rêvé dans les horizons les plus lointains de sa destinée, il l'atteindra. L'amour de la femme a fait entrevoir à l'homme l'idéal de la liberté morale ; cet amour le conduira par degrés jusqu'à l'amour de l'humanité universelle, qui peut seul le mettre en possession de la liberté universelle.

LA SOCIABILITÉ

Il y a des milliers d'années que les générations humaines se succèdent sur la terre. Il y a probablement des milliers de siècles que certaines races animales habitent cette même planète. Quelle différence observons-nous entre ces premiers occupants et les derniers venus, c'est-à-dire les hommes? Il y a cette différence que les animaux, même les plus puissants, ont été refoulés, dispersés ou réduits en servitude, et que les hommes, en se groupant et en s'associant, sont devenus les maîtres de la terre.

L'homme, considéré isolément et sans les ressources artificielles qu'il acquiert par son industrie, est un des plus faibles et probablement le plus incomplet des êtres qui naissent sur ce globe. Par l'exercice de ses facultés rationnelles, il constate qu'il est une cause et qu'il peut produire des effets ; il étend peu à peu sa puissance en fabriquant des instruments et des armes, qui lui permettent d'atteindre l'objet de son désir et de repousser ses ennemis. Il se garantit des rigueurs de l'atmosphère par des vêtements, par un abri, par le feu. Il triomphe de l'obstacle que lui opposent les fleuves au moyen d'un canot et d'une pagaie. Mais combien de temps lui faudrait-il pour obtenir tous ces résultats s'il était seul? Il n'y parviendrait probablement jamais, même dans les circonstances les plus favorables, s'il ne recevait quelques secours ou quelques enseignements de ses semblables, et bientôt il succomberait misérablement à toutes les forces hostiles qui l'entourent. La raison individuelle ne lui suffit donc pas, et sans les lumières ou le supplément

de force qu'il reçoit de l'association, il lui serait presque impossible de faire deux pas dans la vie. Ainsi nous ne pouvons concevoir l'homme élevé en dehors d'une société quelconque. Il peut en sortir plus tard, il est vrai, quand il a acquis la plus grande partie de son développement physique et mental. Mais il ne s'en éloigne jamais sans péril, et l'instinct de la conservation contribue généralement à le retenir parmi ses semblables.

Cet instinct de la conservation suffit-il pour expliquer le fait universel de l'association ? C'est peu probable, car il y a quelque chose de plus même dans les êtres inférieurs. Pourquoi certains animaux, comme les bisons, les chevaux sauvages et les oiseaux de plusieurs espèces, se réunissent-ils en bandes ? Est-ce pour l'aide matérielle qu'ils peuvent recevoir les uns des autres ? Cela ne paraît pas être la véritable raison ; car ils peuvent tout aussi bien trouver leur nourriture isolément qu'en s'avancant par troupes nombreuses. Quant aux attaques de leurs ennemis, ils ne savent pas combiner leurs efforts pour y résister, et la présence d'un adversaire tant soit peu redoutable suffit en général pour les disperser, quand ils pourraient aisément l'écraser en s'unissant contre lui. Le besoin même de la reproduction ne semble être pour rien dans l'habitude que ces animaux ont de se rassembler, car si ce besoin rapproche les sexes opposés, il tend plutôt à éloigner les uns des autres les individus de même sexe. On peut conclure de ces observations qu'il y a déjà chez les animaux, ou du moins dans certaines espèces, une tendance supérieure à l'égoïsme. Nous voyons aussi que quelques-uns d'entre eux obéissent à un attrait différent de l'instinct purement sensuel quand ils s'attachent à l'homme. Par exemple, les soins matériels que le chien reçoit de son maître ne motivent pas

toujours suffisamment l'amitié qu'il lui témoigne, amitié qui va quelquefois jusqu'au dévouement, et que nous n'obtenons pas d'autres animaux, même par des soins beaucoup plus attentifs.

Ce que nous constatons dans certains animaux, nous le découvrons aussi dans l'homme par le même procédé expérimental. On ne peut rationnellement nier qu'il y ait dans l'être humain une tendance distincte de l'égoïsme ou de l'instinct sensuel, et qui le rapproche de ses semblables. Le patriotisme, la bienveillance, la charité, l'amitié, sont des sentiments réels et dont nous avons d'éclatants exemples. Mais ne pourrait-on pas soutenir que ce sont là des manifestations exceptionnelles, anormales, de notre nature, qu'elles proviennent seulement de quelques individus et qu'elles ne nous autorisent pas à porter un jugement sur l'espèce humaine tout entière ?

Ce qui peut sembler irrégulier ou exceptionnel, ce n'est pas l'existence même de ces sentiments, c'est la manière dont ils se développent. On les trouve partout à un degré quelconque, et malgré la différence d'intensité, ils tiennent évidemment à un fond commun. Il n'est pas un homme qui ne cherche ou n'ait cherché un ami, et qui n'ait espéré en trouver plusieurs. On peut donc affirmer que le besoin de l'amitié est un besoin inhérent à notre nature et que la tendance qu'il représente est universelle. Presque tout le genre humain est divisé en nations. Tout homme éprouve un attachement plus ou moins vif pour celle au sein de laquelle il a été élevé et qu'il appelle sa patrie. Cet attachement n'existe en quelque sorte qu'à l'état latent dans la plupart des hommes, tant qu'il n'est pas éveillé par quelque circonstance particulière ; mais dans les individus même où il

paraissait sommeiller le plus profondément, s'il vient à être stimulé par un exil forcé ou par un danger soudain de la patrie, il s'exalte souvent jusqu'au désespoir ou jusqu'au dévouement le plus héroïque. On doit en conclure que le patriotisme est un sentiment universel, quoiqu'il soit à peine perceptible en beaucoup de cas. Il n'est sans doute pas le résultat des délimitations nationales, qui sont artificielles et variables ; mais il tient à une tendance de notre nature rationnelle. Cette tendance est la sociabilité, dont nous voyons l'aurore, pour ainsi dire, dans quelques races animales, et sans laquelle aucune portion de l'humanité ne formerait jamais un tout vivant et organisé.

On concevrait à la rigueur que des hommes dont l'intelligence serait fort développée et qui auraient acquis l'habitude de commander à leurs passions, pussent établir une société par calcul et maintenir les conventions faites, simplement parce qu'ils y trouvent leur avantage. Les compagnies commerciales ou financières qui se créent de nos jours n'ont guère une autre raison d'être. Mais elles sont loin d'embrasser les combinaisons multiples du corps politique. D'ailleurs, il est évident que ce simple esprit de calcul n'a jamais présidé à la naissance des peuples, ni à l'organisation des Etats. Dans les nations primitives, la raison est très loin de contrôler et de diriger les opérations de l'égoïsme. Si les hommes n'avaient eu dans l'origine que le calcul de l'intérêt pour maîtriser les instincts animaux, on peut affirmer qu'ils n'auraient pas cessé de se traiter en ennemis, et que jamais la société politique ne se serait constituée ; ou plutôt il faut dire que l'existence même de la race humaine n'aurait pas été possible dans de pareilles conditions. Si les hommes se sont rapprochés,

c'est qu'ils y étaient poussés par un instinct moral, capable de balancer et même de dominer en certains cas les penchants animaux; ils y étaient poussés par une des tendances propres à la raison consciente, par celle que je viens d'appeler la sociabilité.

Du moment où la raison individuelle s'aperçoit elle-même et commence à se connaître, elle cherche toujours à étendre et à perfectionner cette connaissance. Dans l'étude même de l'univers, c'est sa propre puissance qu'elle exerce et qu'elle constate. La science n'est autre chose que l'univers intérieur, construit par elle au moyen de la réflexion, et dans lequel elle contemple son œuvre et ses propres lois. C'est là son besoin naturel l'objet de son inépuisable activité. Mais comment satisfaire ce besoin, comment atteindre cet objet, si elle ne se met en rapport avec les êtres extérieurs, surtout avec ceux dans lesquels la raison même se manifeste de la manière la plus éclatante, c'est-à-dire avec les hommes? Le monde extérieur, par les impressions qu'il fait sur notre sensibilité, éveille en nous la raison et provoque l'exercice de son activité; c'est pourquoi l'homme est essentiellement avide de ces impressions; c'est pourquoi il recherche avec le plus d'ardeur celles qui lui viennent de ses semblables et qui correspondent le mieux au besoin que la raison a de connaître sa propre nature et d'assurer son empire sur elle-même.

Nous pouvons donc affirmer que la sociabilité existe dans l'homme comme une tendance rationnelle, indépendamment de l'instinct de la conservation, de tout penchant sensuel et de tout calcul égoïste. Il faut sans doute tenir compte des instincts, des penchants et des calculs de toutes sortes pour expliquer complètement l'organisation des sociétés. Mais enfin le fait capital à

considérer dans cette organisation, celui sans lequel elle est absolument impossible et inexplicable, c'est la sociabilité. C'est donc à la lumière de ce grand fait qu'il faut examiner l'histoire de l'humanité.

ORIGINE DES RACES HUMAINES

On peut bien affirmer qu'aucune nation, aucune société politique ne s'est constituée et ne pourrait s'établir sans la tendance morale à laquelle on a donné le nom de sociabilité; mais il est également certain qu'à l'origine des sociétés cette tendance était aussi peu développée, aussi rudimentaire que possible. Plus nous remontons dans l'histoire de l'humanité, plus nous trouvons que les penchants animaux y jouent un rôle important relativement aux instincts rationnels de notre nature; les guerres sont plus incessantes, plus dévastatrices; les haines et les jalousies de peuple à peuple, plus aveugles et plus implacables. Si nous remontons encore, la lumière de l'histoire s'affaiblit et fait place à des légendes obscures, dans lesquelles on peut encore démêler d'effroyables luttes. Enfin toute lueur disparaît, les origines se perdent dans une nuit profonde; mais par delà cette nuit, l'imagination des poètes et des législateurs s'obstine à voir un point lumineux, un état de paix et de félicité, dont l'humanité est déchue par sa faute ou sous l'influence d'un pouvoir hostile. Sans rechercher ici le sens de cette légende, voyons ce qu'il est permis de conjecturer sur les commencements de notre espèce.

Ces commencements ne sont racontés par aucun témoin, car de longs siècles se sont écoulés avant que les

hommes eussent appris l'art de transmettre leurs pensées par l'écriture. Il n'y a même aucune raison de supposer qu'ils aient su, dès le principe, les exprimer par la parole. Les couches successives de la planète que nous habitons peuvent seules nous offrir quelques témoignages sur l'antiquité de notre espèce, et ces témoignages, recueillis par la science géologique, sont presque entièrement négatifs; c'est-à-dire qu'on n'a trouvé jusqu'ici que fort peu de fossiles humains dans les terrains qui renferment de nombreuses espèces animales. On en conclut, avec une très grande vraisemblance, que l'homme a paru sur la terre plus tard que ces espèces et après les bouleversements dans lesquels ont péri tous ces êtres retrouvés aujourd'hui à l'état fossile. Mais aucune des découvertes faites ou du moins publiées jusqu'à ce jour ne nous éclaire sur la question même de l'origine, ni sur celle de l'unité de la race humaine.

D'abord nous savons avec certitude qu'il y a eu un commencement à notre espèce sur le globe, puisqu'il y a eu une époque où ce globe était inhabitable, non-seulement pour les être humains sous leur forme actuelle, mais pour tous les animaux que nous connaissons. D'où venait le premier homme qui a paru sur notre terre? Toutes les hypothèses ont été faites à cet égard. Nous ~~avons~~ avons qu'à choisir la plus rationnelle. Venait-il d'un autre monde, d'une autre planète? Mais par quelle voie serait-il arrivé? Les espaces célestes ne sont pas navigables, et notre organisme ne peut en aucun cas se prêter à un tel voyage. Si le premier homme ne provenait pas d'un autre globe, il sortait donc de la terre elle-même. Oui, mais par quel procédé? Le limon s'est-il transformé tout à coup en corps organisé, en être pensant? Ceux qui soutiennent cette thèse font bien inter-

venir Jéhovah pour expliquer une transformation si prodigieuse. Mais qu'entendent-ils par Jéhovah ? Est-ce un être d'une puissance bornée ? Dans ce cas, il me répugne d'admettre qu'il ait pu changer les lois de la nature, mettre un principe actif, une raison organisatrice, dans une matière qui en était dénuée. Jéhovah signifie-t-il la puissance infinie ? Mais cette puissance ne doit s'exercer que par des moyens proportionnés à sa grandeur, c'est-à-dire infinis comme elle. Je ne conçois d'autres moyens infinis que les lois immuables. Toute intervention exceptionnelle, tout acte d'un caractère isolé, comme serait la formation d'un homme vivant avec le limon de la terre, me paraît entièrement incompatible avec l'infinité de la puissance. Si cette explication de l'origine de l'homme, consignée dans le livre de la Genèse et prise dans son sens littéral, semble encore satisfaisante à certaines personnes, il est peut-être inutile de les troubler dans leur quiétude ; mais cela ne peut faire que cette même explication suffise aux esprits plus difficiles, et les empêche d'en chercher une meilleure.

Si l'homme n'est pas sorti du limon, s'il n'a pas été enfanté instantanément par la terre, à quelle autre hypothèse peut-on s'arrêter ? Il provient de la terre, mère commune des êtres qui vivent sur son sein, voilà ce qui est incontestable ; mais il en provient par l'intermédiaire de certaines espèces inférieures qui l'ont précédé et dont le nombre est probablement très considérable. Nous savons que notre globe a subi de nombreuses révolutions, et qu'il est devenu progressivement habitable pour des êtres de plus en plus compliqués, de plus en plus parfaits. Eh bien, n'est-il pas naturel de supposer que les espèces se sont graduellement modi-

fiées avec les conditions extérieures dans lesquelles elle se trouvaient placées, et qu'elles se sont peu à peu transformées en espèces supérieures ? Non-seulement cette supposition est naturelle, mais nous sommes invinciblement poussés à la faire, car de toutes celles qui sont imaginables à propos de l'origine des races, c'est la seule qui puisse satisfaire notre raison.

Nous admettons donc que l'espèce humaine vient d'une espèce inférieure, d'une espèce qui ne méritait pas encore le nom d'humanité, et qui, par conséquent, doit être classée parmi les animaux proprement dits. Chercherons-nous à caractériser cette espèce antérieure ? Souvenons-nous que l'homme, considéré isolément, est le plus incomplet des êtres, et que c'est par l'association seulement qu'il peut se maintenir sur cette terre. L'être dont il descend devait sans doute lui être inférieur en intelligence et en sociabilité, puisque ce n'était qu'un animal ; on peut en conclure qu'il lui était supérieur en ressources physiques et qu'il était plus capable de vivre dans l'isolement. C'est probablement dans l'ordre des quadrumanes qu'il faut chercher les ancêtres de l'humanité. Là, en effet, nous trouvons la plus grande analogie avec notre espèce, et une organisation qui, avec une délicatesse moindre, possède quelques moyens de plus de se suffire à elle-même. On doit en outre supposer que ces quadrumanes étaient placés dans la région la plus favorable à leur existence, et qu'une nature féconde, comme l'est encore aujourd'hui celles des régions tropicales, pourvoyait abondamment à leurs besoins.

Est-il nécessaire de pousser plus loin cette recherche et de remonter plus haut dans la généalogie de notre espèce ? Les résultats de plus en plus douteux auxquels nous parviendrions ne jetteraient aucune nouvelle lu-

mière sur la question qui nous occupe. Il serait sans doute fort intéressant de suivre, dans le vaste champ des existences primitives, la ligne tracée par le courant vital qui aboutit à l'humanité; mais il ne suffit pas du raisonnement pour accomplir une pareille tâche; il faudrait s'appuyer sur des observations positives, que l'histoire naturelle et la géologie ne nous fournissent pas encore. En attendant que cette lacune soit comblée, remarquons ici que, selon toute probabilité, il serait inutile de chercher dans les espèces animales actuellement existantes celle dont la nôtre est issue. Cette espèce s'est transformée sous l'influence des révolutions géologiques ou atmosphériques; elle est devenue entièrement humaine, et nous ne pourrions sans doute plus trouver aucun échantillon de sa forme primitive, si ce n'est à l'état fossile.

Franchissons maintenant toutes les transformations qui ont précédé la dernière, et arrivons à l'espèce primordiale, à celle dont proviennent toutes les autres. Sommes-nous moins embarrassés ici qu'au commencement de notre investigation? Ne faut-il pas avoir recours à une formation miraculeuse pour expliquer l'apparition des premiers êtres sur la terre, jusque-là déserte et inhabitable? On peut considérer la création comme un miracle infini, mais ce miracle s'accomplit suivant des lois éternelles; il n'a pas de commencement et il n'aura jamais de terme. Dans les premiers êtres, la vie ne se présente à nous que sous la forme rudimentaire, sous la forme qui se rapproche le plus de ce qui nous paraît être la matière inerte de la planète. Ces premiers êtres sont le produit de ce que certains naturalistes ont appelé la génération spontanée, et qui n'est autre que la génération due au soleil et à la terre. Celle-ci contient les germes de toutes les espèces primitives, et ces ger-

mes, fécondés par la chaleur solaire, donnent naissance aux individualités élémentaires dans lesquelles nous reconnaissons à peine l'indice de la puissance organisatrice. Il n'y a rien qui choque la raison dans cette explication de notre origine. Si l'on nous dit que l'homme est sorti tout organisé de la terre, notre intelligence se révolte; mais nous admettons sans peine que la matière humide, mise en fermentation par la chaleur, ait produit une mousse ou un vibrion. Ce n'est pas que le mystère de la vie ne se trouve tout entier dans ces humbles productions. La Raison qui fait circuler les mondes et qui se rend témoignage à elle-même dans l'esprit de Descartes ou de Newton, anime aussi le germe obscur, l'insecte imperceptible, qui se trouvent au plus bas échelon de l'existence. Mais il ne nous répugne pas d'attribuer ces êtres à la maternité directe de la planète, attendu que par leur constitution rudimentaire ils nous semblent placés au point même qui rattache la nature animale ou végétale à la vie cosmique.

En revenant à l'espèce humaine, nous nous demandons si toutes les races dont elle se compose aujourd'hui remontent à une origine commune. A cela on peut répondre que les différences de régions et de climats suffiraient pour expliquer la diversité que l'on remarque dans la famille humaine. Si nous admettons la transition du quadrumane à l'homme, il faut reconnaître, à plus forte raison, la possibilité du passage du nègre au blanc ou du blanc au nègre. D'un autre côté, il n'existe aucune raison historique, ethnologique ou physiologique qui puisse nous contraindre à proclamer l'unité originelle de l'humanité terrestre. Les explications qui précèdent sur la généalogie de l'espèce humaine en général peuvent aussi bien s'appliquer à l'origine de la

race nègre sur le continent africain, à celle de la race blanche en Asie, ou de la race cuivrée en Amérique. L'une d'elles est-elle antérieure aux autres? Cela est assez probable mais importe assez peu. L'une d'elles est-elle supérieure aux autres? C'est possible, de même que l'adulte est supérieur à l'enfant, ou que l'homme placé dans des circonstances favorables l'emporte sur celui dont le développement est contrarié par le milieu dans lequel il se trouve. Tels penchants, telles tendances, telles aptitudes, peuvent être plus fortement caractérisés dans une race que dans une autre, dans un individu que dans un autre. Mais les signes distinctifs de l'humanité sont les mêmes dans tous, quoique nous puissions les distinguer plus clairement dans quelques-uns. Nous marchons vers un but identique, et les plus avancés ne doivent profiter de leur avantage que pour faciliter le progrès de ceux qui sont moins favorisés.

ORIGINE DES ARTS ET DES SOCIÉTÉS

Sans rechercher combien de siècles se sont écoulés depuis que notre espèce a franchi le degré qui sépare la nature animale de l'humanité, nous pouvons affirmer qu'elle était d'abord faible et misérable, mais douce et innocente, dépourvue d'industrie et incapable de féconder la terre par son travail. Elle habitait alors une contrée chaude, riche et fertile, qui lui fournissait des fruits savoureux pour sa nourriture. Elle y trouvait de quoi satisfaire ses besoins matériels, mais, inhabile à se défendre contre les ennemis innombrables qui la menaçaient sans cesse, elle était réduite à vivre sur les arbres, premier refuge et première habitation des hommes. Des

siècles et des siècles se passèrent avant que nos ancêtres fussent capables de construire des abris grossiers, de faire les outils les plus élémentaires ou des armes pour lutter contre les animaux féroces. La faculté de façonner la matière se développe dans l'homme à mesure que s'éveille en lui la conscience, qui caractérise la personnalité humaine. Cette conscience lui révèle vaguement sa participation à la nature de la Raison créatrice, et par conséquent le pouvoir d'agrandir son être ou sa sphère d'activité au moyen des instruments par lesquels il maîtrise la matière.

C'est à partir du moment où l'homme travaille qu'il a une histoire. Jusque-là, son existence s'est écoulée d'une manière terne et monotone, comme celle des animaux, sans aucun souvenir précis, sans aucune prévision distincte. La première grotte où il a caché sa femme et son enfant, et à l'entrée de laquelle il a roulé un rocher pour les garantir des bêtes, a fait époque dans sa vie. La première hutte de branches et de feuillage a marqué une ère nouvelle, et celui qui l'a construite a promptement trouvé des imitateurs. L'homme qui a pu fixer un caillou tranchant au bout d'un bâton, pour couper le bois et repousser les attaques d'un ennemi, a mérité l'admiration et la reconnaissance de ses semblables. Celui qui, surmontant la terreur inspirée par la foudre et par l'incendie qu'elle allume, s'est emparé du feu, l'a circonscrit, maîtrisé, alimenté, entretenu, a fait la plus magnifique conquête qu'il soit donné à l'homme d'accomplir sur la terre, une conquête qui établit définitivement sa supériorité sur les animaux, et lui permet d'aspirer à l'empire du globe. Enfin, celui qui a trouvé le moyen de produire le feu par le frottement, a dérobé à la nature son plus important secret, et inauguré l'art

sans lequel nulle industrie n'aurait pu se développer dans le monde. Cet art, qui est à la portée de tous, et qui nous paraît si humble aujourd'hui, cet art dont l'obs-
cure origine ne nous est signalée que par la légende de Prométhée, est cependant supérieur aux plus brillantes inventions du génie moderne. Il l'emporte sur tous les autres en applications utiles et fécondes, mais c'est aussi celui qui abonde le plus en conséquences funestes et terribles. Ainsi, pour toutes ses découvertes, l'homme doit payer un prix proportionné à l'importance du progrès obtenu.

Les inventions qui ont exposé notre espèce aux plus grands périls et l'ont fait passer par les plus redoutables épreuves sont celles des moyens de destruction. Dans le commencement, l'homme ne pouvait échapper aux animaux féroces qu'en se réfugiant sur les arbres ou en se cachant dans les cavernes. Sa première arme fut la massue, qui ne lui permettait pas de lutter contre ses plus formidables ennemis. Avec la hache de pierre, il ne pouvait encore repousser les attaques des grands carnassiers. L'arc, au moyen duquel il pouvait atteindre au loin ses adversaires, lui donna enfin la supériorité sur les animaux, et prouva que l'adresse et l'intelligence devaient l'emporter sur la force physique. Mais, en apprenant à tuer, l'homme se familiarisa peu à peu avec le carnage. Il surmonta l'horreur que lui inspiraient les cadavres et devint un animal carnassier, comme ceux que la nature avait armés de griffes pour saisir leur proie, et de dents aiguës pour l'étrangler et la déchirer. Poussé par le besoin, quand les fruits lui manquaient, il tenta d'imiter les bêtes féroces et de se repaître de ses victimes; mais il ne put jamais vaincre entièrement le dégoût du sang et de la chair; c'est pourquoi il eut

recours au feu, qui lui était déjà connu, pour déguiser l'abomination de ces repas contre nature.

L'usage de la viande est une des innovations les plus fâcheuses qui se soient introduites dans l'existence de l'espèce humaine. On ne peut le comparer aux inventions qui agrandissent la sphère de notre activité, et qui, malgré quelques conséquences regrettables, augmentent le bien-être de l'homme. Il est vrai que les habitudes carnivores lui ont donné de nouvelles ressources alimentaires; mais, en le détournant de sa voie naturelle, en pervertissant ses instincts de résistance et de courage, qu'elles ont changés en cruauté, elles lui ont préparé d'incalculables misères. Après avoir contracté ces habitudes, les hommes ont mis leur principal orgueil dans la possession des armes meurtrières; ils sont devenus chasseurs et ont négligé ou dédaigné la plupart des travaux qui ne se rapportaient pas à leur occupation favorite. Les chasseurs ont formé des bandes, qui se sont disputé les proies et le terrain sur lequel elles les poursuivaient. La chasse amena donc la guerre et tout son cortège d'atrocités. Ceux qui prenaient plaisir à tuer les animaux, se glorifièrent bientôt de massacrer leurs semblables en leur infligeant d'épouvantables tortures. La haine et la vengeance furent déchaînées sur la terre; l'homme dépassa toutes les bêtes en fureur, et finit par donner un spectacle plus horrible que tous ceux auxquels il avait assisté, en immolant les êtres de sa propre race pour en dévorer la chair. C'est ainsi qu'une déviation de son instinct légitime le conduisit par degrés jusqu'à la dépravation la plus monstrueuse, jusqu'à l'anthropophagie.

Tous les hommes ne tombèrent pas dans cet abîme de férocité. Mais la région qui avait été le premier asile de

l'humanité finit sans doute par être entièrement au pouvoir des bandes anthropophages. Elles en chassèrent les tribus plus douces qui avaient conservé l'horreur du cannibalisme, et qui émigrèrent vers une contrée moins favorisée par la nature. Les progrès que ces tribus avaient faits dans les arts élémentaires leur permettaient alors de résider dans cette région, où les premiers êtres humains, dénués de toute industrie, n'auraient pu ni pourvoir à leur subsistance, ni se garantir de la température rigoureuse de l'hiver. Sous l'influence d'un climat variable, elles se développèrent avec une énergie nouvelle, apprivoisèrent quelques animaux utiles et parvinrent aux notions élémentaires de l'agriculture. Elles perfectionnèrent surtout l'art de la parole, dont l'origine remontait à une époque déjà éloignée.

Le premier langage des hommes ne différait de celui des animaux que par des inflexions un peu plus variées, des signes un peu plus intelligents. Les inflexions vocales se multiplièrent, se compliquèrent graduellement et devinrent des articulations distinctes, qui ne servirent pendant longtemps qu'à exprimer les passions, les besoins, à désigner les objets matériels. Ce n'était pas encore une langue humaine, capable d'interpréter les actes de la raison. Il a fallu que l'homme remportât une victoire sur la nature pour se distinguer des objets extérieurs et s'attester à lui-même son individualité. C'est lorsqu'il a voulu exprimer cette attestation qu'il a inventé la véritable parole, le verbe. Il n'y a pas eu de plus grande, de plus noble découverte dans toute l'histoire de l'humanité. Celui qui a créé le verbe, celui qui le premier a pu affirmer une vérité, a constitué le langage rationnel, qui distingue à jamais l'homme de l'animal. En élevant la voix pour proclamer son triomphe, pour

annoncer qu'il entrait en communion avec la Raison créatrice, qu'il sortait de la nuit profonde des sens pour entrer dans l'empire de la lumière et de la pensée, il a produit le plus sublime de tous les poèmes, il a inauguré la science, il a posé la base de toute législation. Ce grand inventeur est pourtant resté inconnu de la postérité. La parole était encore trop imparfaite pour transmettre de génération en génération la mémoire des événements, et pour perpétuer la reconnaissance ou l'admiration due à un bienfaiteur de la race humaine. L'écriture, au moyen de laquelle les hommes sont parvenus à donner une forme visible et permanente à leurs pensées, n'a été inventée qu'un grand nombre de siècles plus tard.

Comme la découverte du feu a été la plus utile et en même temps la plus formidable de toutes dans l'ordre physique, la création de la parole est celle qui a eu, dans l'ordre intellectuel, les plus glorieux résultats et aussi les plus déplorables conséquences. Dès que l'homme a été en possession du langage, dès qu'il s'est distingué de la matière et s'est rendu compte de sa valeur individuelle, dès qu'il s'est levé pour entrer dans le domaine de la science, il a compris qu'il ne lui était plus permis de s'abaisser au niveau de la nature animale, ni de s'arrêter dans la carrière ouverte devant ses regards. Il a soupçonné vaguement que la puissance à laquelle il obéit et qu'il sent au fond de son être est la même puissance qui se manifeste par tous les autres êtres de la nature. Il a éprouvé pour la première fois le sentiment de vénération, de terreur profonde et d'enthousiasme produit par le mystère de l'infini. Il a voulu communiquer cette émotion sacrée à ses semblables, et les faire participer à la révélation qui venait de l'illuminer. Jusqu'alors l'instinct seul avait rassemblé les êtres humains,

et ces rassemblements n'étaient guère que des troupes. Celui qui a dissipé la torpeur sensuelle et fait briller un rayon de vérité dans la nuit de l'intelligence, a transformé le troupeau en société. L'idée, représentée par la parole, est devenue le lien, le principe vital de ce monde nouveau. Les hommes se sont groupés autour du révélateur, qui était aussi un vainqueur de la nature, pour recevoir ses enseignements, ses conseils, pour être guidés par lui, pour obéir à son impulsion. Ils ont éprouvé pour lui un sentiment inconnu jusqu'alors, un amour mêlé de respect et d'admiration, que nul être ne leur avait encore inspiré. Quand il a laissé sa dépouille mortelle sur la terre, ils ont deviné que cet esprit dont ils avaient reçu la pensée et la lumière ne cessait point d'exister et devait s'élever vers la source de la force et de l'intelligence. Dès lors le sentiment religieux était éclos dans l'humanité et ne pouvait plus périr.

Mais l'usage de la parole, qui assurait à jamais la supériorité de l'homme et sa marche progressive, n'a pas tardé à être dénaturé et perverti. Les hommes avançaient d'un pas inégal sur la voie du développement spirituel. Tous n'ont pas compris, tous n'ont pas accepté d'abord l'art divin qui devait les arracher aux ténèbres de la sensualité. Parmi ceux qui restaient en arrière, quelques-uns ont repoussé volontairement la lumière qui les troublait dans leurs jouissances grossières. Le temps est venu cependant où ils ont subi la nécessité de la parole; mais ils ne s'y sont soumis qu'à regret, et les plus hardis d'entre eux imaginèrent de s'en servir pour la combattre et la détruire autant que possible. Ils inventèrent la négation, pour l'opposer à l'affirmation. Dès lors l'erreur prit place à côté de la vérité, le vice à côté de la vertu, et la lutte du bien et du mal fut inaugurée dans le

monde. Jusqu'alors, il n'y avait eu qu'une lutte de force, de ruse, d'intelligence, mais d'intelligence au service des instincts animaux. Tous les êtres suivaient aveuglément la loi de leur nature. C'est seulement après avoir acquis la conscience de son individualité par sa victoire sur la matière, c'est quand il a su se parler à lui-même et s'attester cette victoire, que l'homme a compris l'existence de la loi morale, de la véritable loi de son être, c'est-à-dire de la puissance que possède cet être de se modifier, de se diriger, de se gouverner, d'agrandir la sphère de son activité en remportant de nouvelles victoires sur le monde extérieur, et principalement sur ses propres instincts. Cette victoire progressive est devenue le bien; toute résistance aux conquêtes de l'esprit est devenue le mal; et c'est ainsi que le monde humain a paru et paraît encore soumis à deux lois hostiles et contradictoires.

Cette contradiction secondaire est justifiée par la loi suprême de la Raison. Il est nécessaire que les instincts animaux résistent à la puissance morale et défendent l'organisme dont ils sont les gardiens et les pourvoyeurs. Il est nécessaire que la puissance morale rencontre une résistance pour se connaître elle-même et devenir capable de se développer. Il est nécessaire que la vérité se heurte à la négation pour briller de tout son éclat et montrer tous les trésors qu'elle renferme. C'est la négation qui a contraint l'esprit affirmateur à déployer toutes ses forces et toutes ses ressources, à chercher tous les moyens de découvrir et de répandre la lumière, à sonder tous les mystères de l'existence. C'est par la lutte contre les obstacles extérieurs que l'homme parvient à établir sa domination sur la matière; c'est par la lutte intellectuelle, par la discussion, qu'il étend de jour en jour

l'empire de la science. Malgré les abus et les dangers du langage, il faut reconnaître que sans cette grande invention nos plus nobles facultés seraient comme si elles n'étaient pas, et resteraient plongées dans un engourdissement perpétuel. Nous lui devons la vie morale, la vie sociale, le triomphe de l'humanité.

LA MARCHE DU GENRE HUMAIN

En parcourant la carte du globe, nous voyons d'immenses contrées habitées par des peuples qui nous paraissent immuables dans leurs croyances, dans leurs institutions ou dans leur barbarie, soit que nous ne connaissions pas assez leur histoire pour en apprécier les phases, soit que ces phases aient réellement trop d'insignifiance pour mériter notre attention. Mais il est aussi une vaste région dans laquelle ont brillé ou brillent encore de puissants Etats, dont l'existence offre des phénomènes bien prononcés de développement et de décroissance, analogues à ceux qui caractérisent la vie individuelle. Au premier aspect, ces royaumes, ces républiques, ces empires qui se succèdent ou rivalisent de puissance sur la scène du monde, semblent n'avoir entre eux d'autres rapports que ceux de l'hostilité ou de l'antagonisme. En y regardant de plus près, néanmoins, nous discernons entre tous les peuples qui ont formé ces Etats divers, une certaine similitude, qui en fait presque une seule famille. L'Orient est le berceau de cette famille, qui, en s'avancant vers le monde occidental, a déployé, sous des noms multiples et dans des circonstances très variées, une fécondité qui ne s'épuise pas, une énergie qui n'a encore reculé devant aucun obstacle.

Elle n'est pas seulement remarquable par les œuvres accomplies sur le théâtre particulier de sa naissance et de son développement; elle exerce son influence sur toute la planète; elle ébranle les autres races dans leurs habitudes, dans leur immobilité apparente, s'efforce de les entraîner dans son mouvement et de constituer l'unité du genre humain. Si l'histoire a un sens, si elle indique une marche, un progrès plus ou moins régulier vers un certain but, c'est dans cette famille qu'il faut le chercher.

A défaut de la tradition, qui ne nous fournit pas des lumières suffisantes sur l'origine des peuples de l'Europe, la linguistique a donné à l'esprit moderne le moyen de remonter au commencement de notre race et de notre civilisation, de même que la géologie lui a permis de tracer les annales du monde primitif. Toutes les langues de l'Europe, à l'exception du turc et de deux ou trois autres idiomes, propres à des peuples peu nombreux, dérivent du sanscrit, langue des Aryas, qui semblent avoir été les habitants primitifs du haut plateau situé au centre du continent asiatico-européen. Le sanscrit et ses dérivés sont aussi devenus l'idiome de l'Inde et de l'ancienne Perse. De cette filiation des langues, on peut conclure que l'Inde, la Perse, une grande partie de l'Asie occidentale et toute l'Europe ont été peuplées par des descendants des Aryas. Ces premiers occupants du plateau central en étaient-ils aborigènes? Il est permis d'en douter, parce que le climat de cette région n'est pas assez doux et la nature n'y est pas assez féconde pour que l'homme ait pu y vivre nu, sans industrie et presque sans association, comme il a dû l'être à l'origine. Il semble plus probable que l'Inde, avec sa chaude température et ses riches productions, a été le

berceau de notre race, qui a pu en être chassée plus tard par une race ennemie, et a gagné le plateau de la Bactriane. Quoi qu'il en soit, c'est sur ce plateau central que paraît avoir été le foyer primitif de la civilisation et des arts qui se sont ensuite répandus, avec les diverses colonies aryennes, dans le monde occidental.

Les antiques migrations des Aryas ne sont racontées dans aucun livre, et sans doute elles sont antérieures à l'invention de l'écriture; mais elles sont probablement postérieures aux découvertes fondamentales de l'industrie, puisque les noms de certains arts ou des objets qui en attestent l'existence sont identiques ou au moins semblables dans le sanscrit et dans quelques-unes des principales langues de l'Europe. Elles ont eu lieu à différentes époques et dans différentes directions. La plus ancienne de toutes est vraisemblablement celle qui s'est faite vers le sud-est, c'est-à-dire vers l'Inde, d'où l'on suppose que les Aryas étaient venus originairement. On peut croire que les migrations suivantes sont celles qui se sont dirigées vers le sud et le sud-ouest, et qui ont peuplé l'Afghanistan et la Perse. Ensuite sont venues les migrations vers l'Occident, qui sont au nombre de trois ou de quatre. A la première est dû le groupe celtique, qui a occupé l'extrémité occidentale de l'Europe. La seconde a formé les nations gréco-latines, dans le sud de la même région. La troisième, qui est probablement d'une époque peu différente, a peuplé l'Europe centrale et septentrionale, où elle a constitué le groupe teutonique. Enfin la quatrième s'est arrêtée dans la partie orientale de l'Europe, où elle a formé les peuples slaves.

L'énumération ethnologique que nous venons de faire en retraçant les mouvements de la famille aryenne, comprend toute la race blanche, à l'exception des

peuples sémitiques, qui occupent la partie sud-ouest de l'Asie. Ces peuples proviennent-ils de la souche aryenne ? C'est ce qu'il est permis de croire, mais ce que la science philologique ne semble pas pouvoir démontrer. L'hypothèse la plus naturelle est incontestablement celle d'après laquelle tous les hommes de couleur blanche se rattachent à une origine commune. Si la parenté des langues sémitiques et des langues indo-européennes est à peine saisissable, rien n'empêche de penser que les Sémites se sont séparés du tronc aryen à une époque très reculée, antérieure même à l'usage des articulations systématiques ou du langage oral. La découverte de ce langage, la plus importante que les hommes aient jamais faite, suppose déjà un développement intellectuel assez considérable, et une peuplade a fort bien pu émigrer vers le sud-ouest avant de posséder une langue régulière. Voilà ce qui est probable. Cependant le problème relatif à l'origine de la famille sémitique ne peut être regardé comme résolu, et cette lacune paraît d'autant plus regrettable qu'elle a laissé un certain doute sur la légitimité de l'influence exercée dans le monde par cette famille illustre.

Ce qui caractérise en général les grandes migrations humaines, c'est la tendance à suivre le soleil dans sa course. C'est toujours dans ce sens, c'est toujours dans la direction de l'Occident que se sont produits les mouvements les plus importants de l'humanité, les seuls qui aient été féconds en grands résultats au point de vue du progrès. La première migration aryenne, celle qui s'est faite vers le sud-est et s'est terminée dans l'Inde, a aussi trouvé là son point d'arrêt moral et intellectuel. Elle a eu pour conséquence de donner aux idées primitives de notre race leur plus complète et leur plus ma-

gnifique expression; mais ces idées sont restées à peu près ce qu'elles étaient il y a deux, trois, peut-être quatre mille ans, et l'Inde est devenue la terre des symboles immuables. Mais, dans l'Asie occidentale et en Europe, la même race a conçu des idées nouvelles et montré les diverses faces de son génie. Elle a trouvé une nature plus rude et l'a vaincue. Elle a créé des Etats qui semblaient investis chacun d'une certaine mission et qui disparaissaient graduellement après avoir rempli leur tâche; puis il venait d'autres hommes de la même race, qui fondaient un empire nouveau et dont l'entreprise pouvait être considérée comme la continuation de l'œuvre interrompue. Chacune de ces manifestations est marquée par un pas vers l'Occident. Telle paraît être l'indispensable condition du progrès dans l'histoire de notre humanité. La race sémitique elle-même n'échappe pas à cette loi, comme nous le prouve l'histoire du christianisme et de l'islamisme, qui sont les deux plus mémorables démonstrations du génie de cette race.

L'induction tirée du passé est pleinement confirmée par le spectacle du monde moderne. Au moment où la civilisation partie de l'Orient atteignait son plus haut développement à l'extrémité occidentale de l'Europe, la race infatigable qui avait marqué sa longue route par tant d'œuvres glorieuses, cherchait encore vers l'ouest un nouveau théâtre à son activité, et le trouvait au delà de l'océan. Aujourd'hui nous assistons à une de ces vastes migrations qui changent de loin en loin la face du monde et annoncent un nouveau développement humanitaire. Celle-ci ne se fait pas par hordes immenses, comme celles de l'antiquité; elle a un caractère plus individuel et plus tranquille; mais, quoique plus lente, elle est plus importante et plus complète qu'aucune de celles qui l'ont pré-

chée, parce qu'elle transporte d'Europe en Amérique une multitude d'idées, de langues, de systèmes, d'arts et de sciences, qui tendent à se combiner et à former une synthèse supérieure à toutes les civilisations du passé. Il arrive même que deux grandes races, la race nègre et la race mongolique, jusqu'ici vouées en apparence à l'immobilité, participent à cette œuvre de rénovation. La race cuivrée américaine a aussi fourni son contingent à la masse confuse encore dans laquelle on discerne à peine l'embryon du monde futur. Il est donc permis d'espérer que ce monde ne sera plus seulement un échantillon de la puissance et du génie d'une famille ou d'une race, mais qu'il représentera le genre humain tout entier.

LES RELIGIONS PRIMITIVES

L'homme réfléchit et observe en lui-même les images et les idées qui s'y produisent à l'aspect du monde extérieur; il arrive tôt ou tard à une conception générale de l'univers. La raison, qui s'éveille en lui, se rend témoignage à elle-même, se reconnaît dans les autres hommes et devine qu'elle existe en toute chose. Elle vient de l'infiniment petit; elle se développe dans les individualités innombrables, et aspire à l'infiniment grand, ainsi que l'atteste l'expérience du genre humain. Elle a conscience de sa communion avec l'infiniment grand; elle entrevoit sa propre universalité. Elle s'efforce d'affirmer cette universalité ou du moins la communion de l'être individuel avec l'infini, et cet effort plus ou moins heureux, cette affirmation plus ou moins distincte, constitue la religion, la synthèse intellectuelle et morale d'un homme ou d'un peuple.

Nous n'avons à rechercher ici que la pensée religieuse des peuples qui ont joué un certain rôle dans la civilisation de la race blanche, la pensée qui a laissé quelques traces dans l'histoire, ou de certains monuments d'elle-même.

Si la parole a d'abord servi à exprimer les besoins matériels, elle est devenue presque aussitôt le véhicule des notions religieuses qui déjà fermentaient dans les esprits. Ce n'est pas encore un système qu'il s'agit de formuler, ce sont des aspirations, des craintes, des espérances qui s'exhalent de l'âme humaine. Cette première expression du besoin d'agrandissement ou de progrès qui nous tourmente, a dû rester longtemps vague et confuse. Elle a pris la forme de l'hymne dans le génie d'un poète, d'un révélateur; elle s'est transmise par la parole, de génération en génération, et s'est enfin fixée dans les signes de l'écriture. Où trouvons-nous cette expression primitive? Dans le livre sacré de l'Inde, dans les Védas, le plus ancien monument littéraire et religieux de notre race.

A qui s'adresse ce premier hymne du genre humain? A Agni, le feu, à Indra, dieu de la lumière, c'est-à-dire à la puissance suprême dans sa manifestation la plus sublime et la plus féconde. Ce culte de l'enfance, considéré en lui-même et indépendamment de tous ses accessoires, ne pouvait être plus légitime et plus rationnel. Sous le rapport historique, les hymnes védiques prouvent que le peuple dont ils émanent habitait un pays dont le climat est plus rigoureux que celui de l'Inde, sans doute le plateau central du continent; que c'était un peuple de pasteurs; que ce peuple, actif et guerrier, avait eu de nombreuses luttes à soutenir. Une partie considérable de ce peuple est descendue dans l'Inde, et

c'est là probablement que sa poésie sacrée s'est immobilisée dans l'écriture. C'est là aussi qu'en présence d'une nature plus imposante, plus riche, plus prodigue, la religion de ce peuple s'est modifiée, sans perdre toutefois le caractère d'une synthèse primitive.

Ceux qui avaient franchi la haute barrière des montagnes et combattu avec courage les hordes sauvages et les animaux féroces, ceux qui s'étaient ouvert une route par le feu à travers les forêts impénétrables, et avaient soumis la terre à leur puissance, s'arrêtèrent interdits devant la majesté de l'océan, et s'avouèrent vaincus devant cette nouvelle manifestation de l'infini. C'est alors que germa dans leur esprit l'idée d'un être supérieur à Indra lui-même, mais d'un être dans lequel la perfection a pour emblème l'immobilité éternelle. Indra, l'infatigable dominateur de l'air, des nuées et de la foudre, était le dieu du peuple actif, laborieux et conquérant. Le grand être dont tout émane, Brahma, qui a pour attribut suprême le repos, est devenu le dieu du peuple vainqueur, mais accablé à son tour, par une nature énervante, magnifique et terrible.

Cette famille séparée du premier peuple s'est fixée dans l'Inde. Elle s'est fourvoyée dans ce pays qui est le plus beau de la terre, mais qui se trouve hors de la grande route du genre humain. Là est le secret de son système théologique et social. Ce système est le plus immuable de tous ceux qui ont été conçus par notre race. Il n'a pu naître qu'après la période de la migration et de la conquête, dans le repos, dans la méditation à laquelle se sont livrés les guides intellectuels du peuple, les hommes qui ont constitué le premier sacerdoce. Dans ce système, Brahma, l'éternel esprit, sort de son calme suprême pour produire le monde. Le monde, c'est

Brahma lui-même, manifesté sous une multitude infinie de formes. Tous les êtres sont divins, mais toute manifestation individuelle est un malheur, une chute qui doit être expiée. L'esprit tend à rentrer dans le repos, à se plonger et à se perdre dans l'océan de l'être dont il est sorti; mais il n'y parvient qu'à la suite de nombreuses transformations, qui sont pour lui autant d'épreuves douloureuses.

Tel est le panthéisme brahmanique, qui a son principe dans un sentiment d'impuissance, inspiré par la grandeur écrasante de la nature, et qui a pour conséquence l'abdication définitive de la personnalité. Dans l'univers, tel qu'il le construit par sa pensée, le brahme n'a de place ni pour l'infiniment petit ni pour l'infiniment grand. D'un côté, il ne va pas plus loin que l'insecte dont son œil suit les mouvements; de l'autre, il ne s'élève pas au delà de la sphère visible. Enfin, il donne un commencement à la manifestation créatrice et doit aussi, par conséquent, lui assigner un terme. Il faut absolument qu'il impose une limite arbitraire aux aspirations, à l'ambition de l'homme, puisqu'il enferme sa destinée dans un cercle factice. Il ne lui trace pas la ligne normale du devoir; mais il lui montre une perfection fantastique dans les rigueurs d'un ascétisme excessif, seul moyen d'expier promptement la chute originelle, d'échapper aux épreuves de la métempsycose et de rentrer dans le sein de Brahma.

Sous beaucoup de rapports, la religion de l'Inde peut être considérée comme le type des autres synthèses primitives. Elle s'en distingue surtout par son caractère pour ainsi dire exclusivement rétrospectif et par l'absence de vues prophétiques. Comme d'autres religions, elle a une trinité; mais les trois personnages divins,

Brahma, le créateur, Siva, le destructeur, Vichnou, le rénovateur ou le conservateur, ne font que tracer le cercle dans lequel tourne éternellement et inutilement la destinée. On citerait peut-être dans la race blanche l'exemple d'une autre religion presque aussi ancienne et presque aussi tenace que le brahmanisme; mais cette religion, qui se conserve même après avoir été déracinée du sol qui l'a vue naître, nourrit une espérance et attend quelque grand changement, tandis que le brahmanisme n'attend rien et n'espère rien. C'est la plus ancienne, la plus grave, la plus irrémédiable déviation de la raison humaine.

Une migration subséquente de pasteurs aryens s'est faite dans la direction du sud-ouest et a peuplé la région connue plus tard sous le nom d'Iran ou de Perse. Il est probable que ces pasteurs avaient déjà une notion de l'agriculture. Ce qui est certain, c'est qu'ils s'adonnèrent, dans leur nouvelle patrie, à cette industrie fondamentale, et que la Perse devint, par leur travail, un des pays les plus riches et les plus féconds de l'Asie. Cette existence laborieuse exerça une influence décisive sur leur religion. Chez eux, le culte primitif de la lumière ou du feu ne dégénéra pas en panthéisme, comme dans l'Inde. Zoroastre, leur législateur, c'est-à-dire l'homme en qui se personnifia le génie de ce peuple agricole, conçut Ormuzd, le dieu suprême, comme une individualité distincte, occupée à créer l'univers, à le perfectionner, à le défendre contre les attaques d'Ahriman, le dieu du mal, de même que le cultivateur crée autour de lui un monde nouveau et le garantit avec peine des empiétements du barbare nomade et de ses troupeaux destructeurs. Ormuzd doit enfin triompher du mal; mais sa victoire ne

sera pas une vengeance et ne se déshonorera pas par d'inutiles tortures. Ahriman sera converti au bien, et Mithra, le rédempteur, le purificateur, établira le règne éternel de la justice.

Cette synthèse est formulée dans un livre saint, le Zend-Avesta; elle a pour gardiens et pour interprètes les mages, comme celle de l'Inde a les brahmes pour dépositaires. Ce qui distingue la doctrine persane de la doctrine indienne, c'est qu'Ormuzd travaille, tandis que Brahma dort et rêve. Ormuzd étend l'empire de la lumière et restreint celui des ténèbres, tandis que Brahma déchoit et s'égare en se manifestant dans les êtres. Mithra représente le triomphe du principe moral, tandis que Vichnou ne s'occupe que d'expier des fautes imaginaires. La religion des mages aboutit à la réalisation d'un bien positif et maintient l'individualité de l'âme humaine dans l'existence future, tandis que le brahmanisme efface l'initiative de la raison et endort l'humanité dans la stérile abstraction de l'être éternel. La famille aryenne qui est descendue dans l'Inde a perdu sa vigueur primitive; celle qui s'est avancée vers l'ouest et a peuplé la Perse, a développé son énergie et marqué la première étape du genre humain sur la route du progrès.

La région habitée par la famille sémitique, c'est-à-dire la partie sud-ouest de l'Asie, présente un développement religieux particulier. Si cette famille, comme cela est probable, n'est qu'une branche du grand tronc aryen, elle s'en est séparée à une époque très éloignée, antérieure à la migration qui a peuplé la Perse, et ses systèmes religieux ne peuvent guère être considérés comme une conséquence de la synthèse qui a caractérisé ce dernier pays

ou de celle qui a prévalu dans l'Inde. Cependant il y a une analogie évidente entre le magisme de la Chaldée et celui de la Perse. Dans ces contrées, ainsi que dans la Bactriane, l'adoration du feu et de la lumière est le fondement naturel du culte. Le sabéisme s'étend de Babylone à Tyr et de Tyr au fond de l'Arabie; mais ce qui semble lui avoir manqué dans ces régions, c'est un législateur comme Zoroastre ou un génie épique comme le Valmiki des Indiens, pour en faire un synthèse capable de s'imposer à toutes les intelligences. Faute d'un puissant instituteur, la plupart des peuples sémitiques se sont livrés au plus effroyable désordre religieux. Le dévergondage sensuel représenté par Astarté, la férocité lâche et sanguinaire symbolisée par Moloch, montrent assez dans quelle anarchie morale peut tomber l'enfance humaine, abandonnée à elle-même.

A côté de cette anarchie s'est constituée la plus vigoureuse théocratie de toute l'antiquité, la théocratie égyptienne, basée sur un système religieux qui tient à la fois de l'Afrique et de l'Asie, de l'instinct de la race noire et du génie de la race blanche. L'Afrique a pour caractère distinctif une création animale plus puissante et plus terrible que celle des autres parties du monde. C'est devant cette création qu'a dû trembler et se prosterner d'abord l'homme nu, faible, désarmé, placé par la nature dans ces solitudes brûlantes. Pendant longtemps il s'est cru inférieur à ces êtres qu'il a trouvés maîtres du sol et qu'il n'est jamais parvenu à déposer complètement. De là le fétichisme, qui a été de tout temps le culte des tribus africaines, et qui est descendu en Egypte avec le Nil, cette grande artère de vie et de civilisation. Arrivé là, il a rencontré un rayon de la

lumière orientale, qui l'a ennobli, perfectionné, élevé à la dignité de système religieux. Comme les mages de la Perse et les brahmes de l'Inde, les prêtres égyptiens sont parvenus à une conception générale de l'univers. Osiris, le père suprême, féconde Isis, la nature, et de leur union naît Orus, le monde. Cette doctrine, d'un sens très philosophique, s'allie à celle de la transmigration des âmes, qui se trouve aussi dans le brahmanisme, et à la notion d'un génie du mal, Typhon, analogue à l'Ahriman de la Perse. Ici, c'est le dieu méchant qui l'emporte. Typhon tue Osiris ; Isis, déesse de la vie, reste pour présider aux destinées du monde. Cependant les Égyptiens ne reconnaissent pas la victoire de la mort. Osiris vivait encore pour eux d'une vie mystérieuse après le meurtre auquel il avait succombé. Nul peuple n'a fait plus d'efforts pour assurer, pour démontrer la persistance de la vie, l'immortalité de l'être. Ils sont parvenus, par l'art de l'embaumement, à perpétuer la forme fragile de l'homme ; ils ont couvert sa dépouille des monuments les plus impérissables qui aient jamais été élevés sur notre planète. Ces témoignages extérieurs ne sont que le signe de leur foi profonde dans l'existence individuelle de l'âme. Chez eux, comme chez les Perses, cette foi doit être considérée comme la récompense naturelle du travail, le fruit de la victoire qu'ils remportaient par l'agriculture sur le monde physique ; elle était en quelque sorte la conscience de leur valeur personnelle.

Mais ce triomphe sur la nature était loin d'être complet. Il était subordonné à la puissance d'un fleuve bien-faisant et terrible, qui fécondait chaque année l'Égypte ou la laissait plongée dans la stérilité. Les mouvements périodiques de ce fleuve, sa hausse et sa baisse, dont la cause restait inconnue, devaient inspirer une crainte re-

ligieuse au peuple dont la vie dépendait de ces phénomènes, et le profond respect de ce peuple était naturellement acquis aux hommes qu'il supposait initiés à tous les mystères, et qui l'aidaient par leur science, soit à profiter des dons du Nil, soit à réparer en partie le malheur d'une inondation trop faible ou trop forte. Aussi les prêtres égyptiens ont-ils exercé l'empire le plus absolu qu'un sacerdoce ait jamais acquis sur l'esprit d'une nation.

Entre le sabéisme dépravé de l'Assyrie et le fétichisme perfectionné de l'Égypte est né le système monothéiste qui a été, dans l'antiquité, la plus haute expression du génie sémitique. Le petit peuple hébreu a eu l'avantage qui a manqué aux autres peuples de la même famille: il a eu un instituteur. Moïse est l'individualité la plus fortement trempée du monde oriental. On a pu contester l'existence de ce personnage, sur lequel nous n'avons d'autre témoignage que le livre même qui lui est attribué. Mais il est certain que le peuple hébreu a dû être façonné par un homme d'une énergie semblable à celle du héros de l'Exode. Autant vaut donc admettre la réalité du Moïse biblique.

Ce Moïse consacre une longue vie à méditer, à entreprendre, à accomplir la délivrance de son peuple, captif d'une nation puissante. Quoiqu'il lui soit permis de faire cause commune avec les tyrans, il renonce aux douceurs de l'opulence et se retire dans une solitude affreuse, pour se préparer à son entreprise. Héritier de l'idée orientale du dieu de la lumière, il l'a soigneusement préservée de l'alliage du fétichisme égyptien. Dans les méditations du désert, il la purifie encore et s'élève à la conception de Jéhovah, personnalité suprême, distincte de l'uni-

vers, distincte de la lumière même, qu'elle crée par sa parole. Dans le courage qu'il a eu de se séparer du monde et de s'en rendre indépendant, il a trouvé la force de gouverner ses semblables. L'isolement est aussi pour le dieu de Moïse la condition de la puissance créatrice.

C'est du fond de sa morne et muette éternité que ce dieu commande aux êtres de sortir du néant. Le théâtre sur lequel il faut conduire le peuple hébreu pour lui faire comprendre Jéhovah, c'est le désert aride et désolé. L'image dont il faut frapper son esprit pour lui imposer le respect de la loi, c'est le terrible et fulgurant Sinaï.

Moïse a compris l'unité divine. Mais son dieu est proportionné à l'idée étroite et imparfaite que le législateur hébreu avait de l'univers et de l'humanité. Il crée le monde dans un certain temps et concentre son attention sur un certain espace. Il est donc limité dans sa puissance, dans ses moyens d'action. Il l'est aussi dans sa sagesse. Il a mal pris ses mesures, se repent de ce qu'il a fait et détruit en partie son ouvrage. Il impose à l'homme des lois arbitraires et le punit arbitrairement de sa prévarication. Il est jaloux, haineux, vindicatif, et cependant on doit reconnaître qu'il y a quelque chose de salubre et de providentiel dans la terreur qu'il inspire, puisque cette terreur a maintenu l'isolement du peuple juif au milieu de ses dangereux voisins, et a préservé le noble système monothéiste de l'impure contagion des autres dogmes sémitiques. Enfin cette terreur est tempérée par l'espérance, par l'assurance prophétique d'un triomphe définitif. Mais cette idée même de triomphe a quelque chose de partial et d'exclusif. Ce n'est pas de l'humanité entière qu'il s'agit, c'est seulement d'un peuple choisi et privilégié. Ce n'est pas l'âme immortelle qui est glori-

fiée dans une existence future; c'est toujours ce petit peuple qu'il faut combler de bienfaits et de récompenses dans le monde matériel.

Telles sont, du Gange au Nil, de l'Himalaya au Sinaï, les synthèses religieuses qui ont signalé les premiers développements de notre race. Les migrations aryennes qui ont peuplé l'Europe y ont apporté les notions primordiales de l'Orient; mais sur ce théâtre occidental se sont formés de nouveaux systèmes, en harmonie avec la nature des lieux et avec les circonstances qui ont accompagné l'histoire de chaque peuple. Le plus important de ces systèmes, celui qui a exercé l'influence la plus décisive sur la civilisation, c'est la religion de la Grèce. Au premier aspect, cette religion semble participer du caractère anarchique qui distingue le sud-ouest de l'Asie en dehors du mosaïsme. Elle n'offre pas une puissance clairement définie, une théocratie fortement organisée, comme l'Égypte, la Judée, la Perse ou l'Inde. Mais, à travers ce désordre apparent, il est aisé de distinguer une tendance progressive. Il faut remarquer d'abord que la Grèce, par son climat salubre et tempéré, est éminemment favorable au développement de l'énergie humaine et de toutes les facultés propres à constituer la supériorité d'un peuple. En second lieu, ce pays, composé d'îles et de terres continentales profondément découpées par la mer, était originairement, c'est-à-dire avant le perfectionnement de la navigation, aussi peu propre que possible à la formation d'un empire ou d'un État unitaire. Mais, pour cette raison même, il convenait parfaitement à l'exercice de la liberté individuelle. Partout ailleurs, au moins en Orient, c'est de la puissance de la nature que l'homme semble le plus occupé, soit pour se courber

sous cette puissance, soit pour la combattre, soit pour s'y soustraire. Par conséquent, c'est surtout dans la nature ou par l'intermédiaire de la nature qu'il découvre la Raison suprême de l'univers. En Grèce, c'est lui-même que l'homme voit par-dessus toutes choses; c'est à sa propre valeur, à sa propre force, à sa propre beauté qu'il rend enfin justice. C'est donc dans l'homme qu'il trouve la manifestation la plus digne et la plus parfaite de la Raison infinie. De là il résulte que la Grèce, plus que tout autre pays, a donné une forme humaine, un caractère humain, aux divinités qu'elle adore, et que sa religion est essentiellement anthropomorphique. Cette religion s'est évidemment formée de légendes éparses, que le génie d'Homère a su fondre en un tout harmonieux ou du moins très animé et très poétique. Ici, c'est Minerve qui est l'objet d'un culte spécial; là, c'est Apollon; plus loin, Cérès; ailleurs, Vénus, Diane, Neptune, Hercule ou quelque autre encore. Et tous ces dieux forment dans l'Olympe une société aussi agitée, aussi turbulente que la confédération des cités helléniques. A chaque pas, dans l'histoire de cet Olympe, on rencontre une révolte qui atteste la lutte de la raison et de la volonté humaine contre l'aveugle fatalité. D'abord c'est Jupiter, représentant de la puissance intelligente, qui s'insurge contre Saturne ou le Temps, le farouche et infatigable destructeur. Il le détrône et fait prévaloir dans le monde son autorité bienfaisante. Mais il y a encore au-dessus de lui le Destin, dont il s'efforce vainement de faire fléchir les lois immuables. Contre Jupiter, devenu tyran par cela seul qu'il gouverne, se soulèvent les autres dieux, mais sans parvenir à le renverser. Les Titans, enfants de la Terre, se révoltent à leur tour, entreprennent d'escalader l'Olympe et d'en chasser Jupiter et toute sa cour.

Ils sont vaincus, mais Prométhée, un autre Titan, dérobe aux dieux le feu du ciel et en fait présent à la terre. Jupiter le punit en l'enchaînant sur le Caucase, où un vautour lui dévore éternellement le foie. Cette légende, qui représente le bienfaiteur de l'humanité en proie à la vengeance du souverain de l'univers, n'atteste-t-elle pas la suprême rébellion de la conscience contre un pouvoir arbitraire? N'est-elle pas la condamnation de tout le système théologique dont elle fait partie?

Considéré en lui-même, ce système paraît beaucoup moins sérieux que ceux de l'Orient, et cependant il leur est supérieur en ce sens qu'il témoigne d'une plus grande activité de la raison. Les doctrines de l'Inde, de la Perse, de la Judée et de l'Égypte ont la prétention d'enchaîner éternellement l'intelligence et de lui imposer la vérité sous une forme définitive. Le polythéisme grec n'est évidemment qu'une tentative de l'esprit humain, qui essaye ses forces et se réserve le droit de recommencer ses recherches dans une nouvelle direction. Sous l'empire des théocraties orientales, la raison s'abîme dans la contemplation du grand tout, ou s'incline devant une puissance qu'elle renonce à expliquer ou à comprendre. En Grèce, elle n'abdique jamais sa souveraineté, et c'est le génie, la sagesse ou la force de l'humanité même qu'elle exalte et glorifie sous les noms de ses dieux ou de ses héros. Les trois antiques religions de l'Asie ont conservé jusqu'à ce jour de fidèles et aveugles adhérents, mais sans jamais exercer aucune action sensible sur les peuples placés en dehors de leur sphère théocratique. La religion grecque a promptement perdu tous ses adeptes; mais ses ingénieux emblèmes et ses brillantes allégories sont devenus en quelque sorte le patrimoine de la civilisation, la mine féconde dans laquelle la poésie, l'art et

la philosophie même découvrent perpétuellement de nouvelles richesses.

LES INSTITUTIONS DE L'ANTIQUITÉ

S'il est évident que le climat et toutes les circonstances extérieures contribuent à déterminer la forme particulière des croyances religieuses, il faut également reconnaître que les croyances d'un peuple exercent une influence décisive sur son organisation sociale et politique. Remarquons d'abord que toutes les religions primitives ont un caractère commun : le culte de la puissance. Ce culte a toujours été et doit toujours être celui de l'enfance humaine, dans les individus comme dans les peuples, attendu que la raison de l'homme se conçoit et s'apprécie d'abord elle-même comme une force, comme une manifestation de la puissance, et que, par conséquent, c'est à la Raison suprême considérée comme principe de puissance que doit s'adresser son premier hommage.

Les civilisateurs primitifs sont aussi les premiers législateurs. L'homme qui résume les idées vagues et flottantes de ceux qui l'entourent, et sait leur donner une forme, l'homme qui présente à ses semblables le symbole d'une puissance supérieure et le leur fait accepter comme l'image de leur propre pensée, cet homme est aussi celui qui impose une règle à leurs volontés, augmente leur force en la concentrant, et qui, de tous ceux qui l'écoutent, forme un peuple, c'est-à-dire un tout social, caractérisé par une croyance particulière et une commune tendance. La loi d'un peuple est proportionnée à son symbole religieux. Plus le symbole est étroit, plus

la loi est tyrannique. Plus un peuple a une haute idée de la puissance qu'il adore, plus il a une haute idée de lui-même et moins il se soumet à des règles arbitraires.

La législation de l'Inde est calquée sur son panthéisme imparfait. Les lois de Manou consacrent une véritable pétrification sociale, conséquence rigoureuse du dogme suivant lequel l'éternel esprit a subi une déchéance volontaire en s'abaissant à la matière et en se manifestant par les êtres individuels. Sous l'empire d'un tel système, il n'y a pas d'amélioration, pas de progrès possible. Tout est sacré, parce que Brahma est dans tout; et cependant tout est mal, parce que tout est matériel. Les inégalités provenant de la conquête ont été sanctionnées par la religion, qui en a fait l'immuable institution des castes. Les privilèges des brahmes sont aussi opiniâtrément maintenus, aussi dévotement respectés aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a quarante siècles. Mais ces mêmes brahmes, fidèles à la logique de leur doctrine, ne cherchent la perfection que dans le renoncement à la matière et dans les macérations qu'ils s'infligent. Il est vrai que cette logique leur prescrit une rigueur encore plus impitoyable à l'égard des parias, qui pourraient tenter de sortir de leur abjection. Ils rachètent cette cruelle tyrannie par une tendre sollicitude pour les êtres inférieurs, dont ils n'ont pas à redouter la révolte, pour les plus misérables insectes, pour les plantes mêmes, qui sont aussi des représentants de l'existence divine. A leurs yeux, l'agriculture est la plus profane ou la plus vile des occupations, parce qu'elle change l'ordre sacré de la nature, et qu'elle expose ceux qui l'exercent à détruire une multitude d'êtres dans le règne animal comme dans le règne végétal. Malgré l'austérité brahmanique, la polygamie est la conséquence inévitable d'un dogme qui

représente le monde comme le mariage de l'être suprême avec les formes multiples de la matière.

Le peuple indien, dirigé par une aristocratie de rêveurs et d'ermites, n'a jamais constitué son unité politique. Divisé entre une foule de tyrans, il n'a pris aucune initiative dans les affaires du monde, et s'est laissé asservir par tous les étrangers qui ont trouvé leur intérêt à l'exploiter. Cette destinée était écrite d'avance dans son code religieux et social.

Ce que l'Inde n'a pas pu être, la Perse l'est devenue de bonne heure : elle a été une grande individualité nationale, la première de l'antiquité, au moins dans l'ordre chronologique. La croyance en un dieu militant et progressif s'est traduite en politique par une royauté guerrière et conquérante. Le roi, entouré de satrapes, comme Ormuzd était environné d'amschaspands ou d'anges lumineux, jouit d'une puissance proportionnée à la spontanéité morale qu'exerce chaque enfant de la patrie. C'est au nom de la croyance religieuse que la Perse tend à dominer le monde et qu'elle combat le principe du mal partout où elle croit le voir, dans l'Assyrie, dans l'Inde, dans l'Egypte, dans l'Asie Mineure et jusqu'en Europe, où elle s'efforce à plusieurs reprises de subjuguier la Grèce. Vaincue à Marathon et à Salamine, elle est enfin contrainte à reconnaître la supériorité du génie de l'Occident.

Grâce à son dogme, qui participe de l'adoration de la nature inférieure et du culte de la lumière, c'est-à-dire de la religion de l'Inde et de celle de la Perse, l'Egypte combine le régime rigoureux des castes, qui a toujours distingué le premier pays, avec la puissante centralisa-

tion monarchique qui caractérise le second. Elle éprouve un moment, avec Sésostris, le besoin de déborder sur le monde; mais elle rentre bientôt dans sa vie industrielle et dans son isolement, où viennent la troubler les invasions des Perses et des Grecs, qu'elle est incapable de repousser, mais qui ne peuvent cependant changer sa forte constitution.

Chez les Juifs, la préoccupation religieuse est tellement intense qu'elle neutralise presque, au moins pendant longtemps, l'idée politique. Ce peuple a une caste sacerdotale, en dehors de laquelle règne une égalité presque parfaite. " En ce temps-là il n'y avait point de roi en Israël, et chacun faisait ce qui lui paraissait juste." Cette déclaration, par laquelle se termine le livre des *Juges*, indique probablement la constitution la plus libre dont un peuple ait jamais joui dans l'antiquité. Jéhovah est un dieu jaloux, qui ne souffre la rivalité d'aucune puissance, ni dans le ciel, ni sur la terre. Les juges, envoyés par lui, n'ont d'autorité qu'autant qu'ils obéissent à son inspiration. Sans examiner ici la valeur ou la réalité de cette inspiration, il faut remarquer qu'elle ne se manifeste, dans la tradition du peuple juif, que lorsqu'il est question de sauver ce peuple de l'oppression et de préserver la pureté de son dogme monothéiste. Notons aussi que cette inspiration n'est pas le privilège d'une caste et qu'elle n'est pas même celui du sexe dominateur, puisqu'une femme, une prophétesse, figure au nombre des juges. On ne peut donc contester le caractère démocratique et égalitaire des institutions primitives de la Judée. Ce caractère est aussi très reconnaissable dans la loi qui abolit les dettes tous les sept ans, et dans celle du jubilé, qui, deux fois

par siècle, rétablit chaque famille dans son héritage primitif et rend les esclaves à la liberté. L'établissement de la royauté est une véritable déchéance pour le peuple juif, qui, jusqu'alors, n'avait pas reconnu d'autre maître que Jéhovah. Ce qui lui reste de vie démocratique est représenté par les prophètes, qui puisent dans le sentiment de la justice et dans l'espérance d'un avenir meilleur la force de combattre la tyrannie royale aussi bien que les abus de la théocratie.

Comme le polythéisme grec est, de toutes les religions de l'antiquité, celle qui indique la plus grande activité de la raison humaine, les institutions grecques et romaines, qui se sont établies sous l'influence de ce polythéisme, sont aussi celles qui attestent, dans cette première période historique, le plus haut développement de la puissance de l'homme. La Grèce offre le spectacle de plusieurs petits États monarchiques ligüés dans une circonstance importante, comme la guerre de Troie, mais complètement indépendants les uns des autres, et dont la plupart finissent par se transformer en républiques. C'est dans cette mémorable tentative d'autonomie populaire qu'il faut voir le véritable esprit politique de la Grèce. Il est vrai que ces petites démocraties n'ont fondé rien de durable; mais elles ont donné un utile exemple, qui devait plus tard porter ses fruits dans le monde. D'ailleurs, elles ont démontré leur vigueur et leur importance en organisant la résistance héroïque contre laquelle s'est brisée l'énorme puissance de la monarchie persane, et en garantissant ainsi l'Europe de la tyrannie de l'Orient. Enfin elles ont manifesté leur génie par la plus brillante éclosion artistique et littéraire qui ait jamais signalé la vie d'aucune nation. L'ère républicaine est

celle du progrès dans l'histoire du peuple grec. L'ère monarchique, inaugurée par le triomphe d'Alexandre, est celle de la décadence. Alors même qu'il est déchu de sa splendeur, ce peuple, grâce aux armes de son vainqueur, introduit dans tout l'Orient sa puissante influence.

Comme la Grèce, Rome part de la monarchie pour arriver à la république. Mais la grande république italienne diffère en plusieurs points importants des démocraties grecques. Celles-ci n'ont fait en quelque sorte qu'ébaucher la puissance politique; Rome l'a portée au plus haut point de perfectionnement qu'ait connu l'antiquité. Les premières ont poursuivi un idéal multiple; elles ont adoré Dieu dans toutes ses manifestations humaines. La famille latine n'a eu qu'un but : l'organisation de la cité. Elle n'a connu qu'une manifestation de la Raison infinie : la loi. C'est dans cette concentration de l'idée religieuse et autoritaire qu'elle a trouvé sa force incomparable. Tandis que la Grèce s'épanouissait dans la poésie, dans les arts, dans les sciences, l'industrie et le commerce, le peuple des bords du Tibre ne songeait qu'à l'art de se gouverner lui-même et de gouverner les autres peuples. Avait-il conçu dès le principe le projet de conquérir le monde ? Non, assurément ; mais, par son énergie naturelle, par un heureux mélange d'expansive activité et de tendance méditative, il s'est trouvé constitué de manière à devenir la tête du monde antique. S'il a vaincu et subjugué tant de nations, ce n'est probablement pas qu'il fût plus belliqueux ou qu'il eût plus de courage qu'elles ; c'est qu'il avait plus de suite et d'ordre dans les idées, qu'il savait organiser ses conquêtes, qu'il était législateur par instinct, enfin que le culte de la patrie était sa religion suprême. Il reconnais-

sait tous les dieux de la Grèce, mais sa déesse véritable, c'était Rome. Il ouvrait son panthéon aux divinités de toute la terre, mais c'était pour assurer la domination universelle de la cité souveraine. Le vrai sacerdoce romain était l'assemblée patricienne investie du pouvoir presque exclusif de faire et de conserver les lois. Quand la corruption s'introduisit dans le Sénat, la république aristocratique fut remplacée par l'empire, sous lequel Rome dégénéra rapidement, comme la Grèce sous Alexandre et ses successeurs.

Il y a une institution commune à tous les peuples de l'antiquité, tellement commune qu'on n'en tient aucun compte dans l'appréciation des différents organismes politiques : c'est l'esclavage. Si l'antiquité n'a pas l'air de s'apercevoir que tout son ordre social repose sur la servitude la plus dure et la plus absolue, il importe au moins que l'esprit moderne signale cette monstrueuse anomalie. L'immense majorité des hommes est exclue de la société civile ou officielle. Elle travaille, elle souffre, elle meurt, sans que le monde privilégié qui s'appuie sur elle, qui vit de ses sueurs et de ses tortures, s'inquiète de sa destinée. Cette multitude est l'humanité même ; et cependant elle ne semble ni s'étonner ni se plaindre de son horrible sort. Comment expliquer l'endurcissement des maîtres et l'inerte résignation des victimes, si ce n'est par la croyance religieuse de l'antiquité ? Les peuples anciens se sont arrêtés à la conception d'un monde fini, d'un dieu borné dans sa puissance et dans sa sagesse. Le gouvernement de ce dieu peut être plus ou moins doux, plus ou moins rigoureux, mais il est nécessairement arbitraire. Qu'il s'appelle Brahma, Ormuzd, Jéhovah, Osiris ou Jupiter, il n'est pas l'éternelle et infinie

Raison des êtres et des choses; il n'est qu'un maître, et les hommes ne sont que ses sujets ou ses esclaves. Parmi ces esclaves, il y a des favoris, qui se disputent la prééminence et dont quelques-uns se prétendent les délégués de l'autorité suprême. Quant à la foule, elle se croit faite pour servir les privilégiés, et accepte sa dégradation comme l'ordre établi par le maître ou les maîtres de l'univers. Le dieu des Juifs, par son unité absolue, est celui qui se rapproche le plus de la puissance infinie; aussi est-il le seul au nom duquel le législateur se soit occupé de restreindre les horreurs de l'esclavage. D'un autre côté, l'Italie est le pays dans lequel la raison humaine a le plus travaillé à s'élever, et où, par conséquent, l'homme a le mieux compris sa dignité individuelle. Aussi est-ce là qu'a eu lieu l'insurrection de Spartacus, la seule insurrection servile digne d'être mentionnée dans l'histoire de l'antiquité. Ces deux exceptions imperceptibles ne servent qu'à mieux nous faire comprendre l'universalité de l'esclavage dans cette première période des annales de notre race.

CRITIQUE DES RELIGIONS PRIMITIVES

Si les systèmes religieux qui servent de point de départ à l'organisation sociale et politique des peuples divers correspondent au besoin primitif de l'humanité, ils ne suffisent évidemment pas à tous les besoins de la raison. Cette puissance toujours active, toujours à l'œuvre, fait constamment de nouvelles conquêtes, et amasse les matériaux de l'univers intérieur, désigné sous le nom de science. Faible, inexpérimentée dans la multitude, elle avait accueilli avec joie les enseignements des pre-

miers instituteurs des peuples, comme un message d'en haut, comme une révélation définitive et absolue. Satisfaite de cette révélation, convaincue qu'elle pourrait y subordonner tous les faits dont elle acquérait successivement la connaissance, elle ne s'occupait pas de chercher à ceux-ci une nouvelle explication, et se contentait de les classer tant bien que mal dans le système dont elle avait subi la domination. Objet d'une foi naïve et d'un enthousiasme sincère, ce système s'était incarné dans l'organisme politique, et bientôt il avait été protégé par les intérêts de la classe privilégiée, aussi bien que par l'orgueil du sacerdoce. Mais, en se matérialisant, il avait perdu peu à peu son caractère moral et spontané. A l'enseignement bénévole succédait le despotisme; la foi se transformait en superstition opiniâtre et en servitude. Cependant la raison continuait son travail, accumulait ses observations, éprouvait quelques difficultés à introduire ses nouvelles connaissances dans l'étroite sphère de la vieille synthèse, exprimait certains doutes et finissait par réclamer tous ses droits et toute son indépendance, en rejetant l'antique religion comme une fable. Cette révolte, dont on peut trouver des traces dans l'histoire de tous les peuples, a eu ses deux foyers principaux dans l'Inde et dans la Grèce.

L'Inde a produit plusieurs systèmes philosophiques, dont les uns sont présentés par leurs auteurs comme conformes à l'enseignement brahmanique, quoique le fait seul de l'activité de la raison soit déjà une atteinte à la pure orthodoxie, et dont les autres se séparent plus ou moins ouvertement de la religion établie. Mais celui qui a le plus contribué à ébranler cette religion, celui qui l'a attaquée de front et en a audacieusement nié le principe, c'est le bouddhisme. Sakya-Mouni ou Boud-

dha, l'auteur de ce système, était lui-même un élève des brahmes et connaissait très-bien la théologie dont il se déclara l'adversaire. C'est surtout dans le spectacle des misères produites ou plutôt sanctionnées par cette théologie qu'il puisa le courage de la combattre. A la notion de Brahma, si féconde en tristes résultats, il substitua celle du néant absolu. Ce qu'il s'efforça de prouver, c'est que l'univers, à quelque point de vue qu'on le considère, est vide de réalité, et que l'être et le non-être sont identiques. Tandis que les brahmes aspirent au repos dans le sein de Brahma, Sakya-Mouni s'efforce de démontrer qu'il n'y a de repos véritable qu'au sein du néant, et il trouve un avant-goût de cette jouissance dans le calme que donne la science profonde de la nature. Mais la valeur de cette philosophie est beaucoup moins dans ses affirmations dogmatiques, évidemment fallacieuses, que dans l'effet pratique et moral de sa critique. Sous ce dernier rapport, on doit convenir que le bouddhisme marque un progrès notable dans l'histoire humaine, puisqu'il a conduit ses nombreux sectateurs à l'abolition du régime des castes. Du reste, il n'a guère pu se maintenir dans l'Inde, qui semble être pour toujours inféodée au brahmanisme. Il s'est réfugié dans le Thibet, où il est devenu une religion, et d'où il a rayonné sur la plus grande partie de l'Asie.

En Grèce, la ligne exacte de démarcation entre la primitive synthèse et la révolte rationaliste est beaucoup plus difficile à reconnaître, parce que la théocratie n'y a jamais été si fortement constituée et que dans tous les temps la raison y a joui de plus d'indépendance que chez les autres peuples de l'antiquité. Cependant, il suffit du procès de Socrate pour prouver que cette indé-

pendance n'était pas absolue. Mais le martyr même de ce grand homme, loin d'arrêter l'essor de la philosophie, en signale l'avènement formel et le triomphe définitif. C'est vraiment le polythéisme qui s'est donné le coup mortel en voulant frapper le génie qui s'élevait à la conception de l'unité de Dieu. A partir de ce moment, la philosophie grecque joue un rôle décisif non-seulement dans les destinées du pays qui lui a servi de berceau, mais aussi dans celles de tout le monde gréco-romain. En quoi consiste ce rôle? La sagesse de Socrate, les ingénieuses théories de Platon, la science encyclopédique d'Aristote, ont-elles contribué à fonder un ordre social ou politique quelconque? A peine ces philosophes ont-ils éclairé la sphère intellectuelle de la vive lumière de leur génie, que la démocratie grecque se montre incapable de résister aux usurpations monarchiques, et que le machiavélisme macédonien fait prévaloir sa brutale réalité sur les nobles utopies des penseurs. Les idées de Platon, transportées à Alexandrie et modifiées par le mysticisme oriental, ont bien assez de vitalité pour soutenir une grande école et font bien sentir leur action dissolvante à la théocratie égyptienne; mais elles ne peuvent ni se transformer en synthèse religieuse, ni arrêter la marche du christianisme naissant. A Rome, le système de Platon, celui de Zénon et le matérialisme d'Epicure se disputent la prééminence. Le premier n'inspire qu'un grand homme douteux, Cicéron, incapable de sauver la République. Le stoïcisme suscite bien un Caton, un Brutus, un Tacite, mais il ne dit rien à l'âme du peuple. La doctrine épicurienne est celle qui l'emporte dans l'esprit de César, et qui, par conséquent, décide du sort de la civilisation antique. Et cette doctrine n'est plus le matérialisme doux et scientifique du

philosophe grec; elle n'en est qu'un immonde corollaire, à l'usage de tous les hommes en qui la sensualité a émoussé le sens moral. Elle s'assied avec les empereurs sur le trône du monde occidental, et préside à la décomposition du plus vigoureux organisme politique qui ait jamais existé.

Faut-il conclure de ce qui précède que la philosophie grecque n'a été qu'un agent de destruction et qu'elle a interrompu le progrès de notre race? Non, elle a été une revendication très légitime et très heureuse des droits de la raison. Que serait-il arrivé sans cette revendication, sans ce travail indispensable? L'esprit humain se serait débattu perpétuellement dans les puérilités du polythéisme. On peut supposer que la Grèce aurait conservé son énergie primitive et résisté à l'usurpation macédonienne aussi bien qu'à l'invasion persane. Faudrait-il donc se féliciter du maintien de ces petites démocraties esclavagistes, bigotes et intolérantes? Si nous les admirons, c'est surtout parce qu'elles ont favorisé le développement intellectuel qui a fini par triompher de leur intolérance même et de leur bigotisme. Auraient-elles repoussé la conquête romaine? Non, parce que Rome avait plus d'énergie encore et surtout plus de fanatisme que la Grèce. La république italienne aurait donc fini par tout englober. Est-ce cette république qu'il faut regretter? Mais si elle a accompli de grandes choses, elle en a fait aussi beaucoup d'abominables. Elle ne pouvait se maintenir que par la guerre, par la violence, et sa tendance dominante était une insatiable rapacité. Enfin elle reposait sur l'esclavage comme sur une institution fondamentale. Elle eût donc fini par devenir un véritable fléau pour le monde, et nous devons nous réjouir de sa destruction, même par

un empire encore plus défectueux qu'elle, puisque cet empire devait bientôt disparaître lui-même.

Enfin l'utilité du travail philosophique qui a illustré la Grèce peut consister surtout dans le fait d'avoir préparé l'esprit humain à l'avènement d'une nouvelle synthèse religieuse, supérieure à toutes celles de la première période. Si les systèmes primitifs étaient restés dans toute leur vigueur, c'est en vain qu'une révélation supérieure aurait essayé de les supplanter. Elle eût été infailliblement repoussée comme une tentative impie et révolutionnaire. Au contraire, quand ces anciens systèmes théologiques eurent été presque entièrement discrédités par la philosophie, l'humanité put aisément s'élever à une affirmation plus vaste, à une conception plus pure de l'univers et d'elle-même.

LES RELIGIONS DU SECOND AGE

Dans l'Asie orientale, l'empire du brahmanisme était circonscrit et menacé par la rébellion philosophique dont Sakya-Mouni était le chef. Dans le monde occidental, la philosophie grecque avait introduit ou du moins occasionné le désordre et l'anarchie au sein de l'organisme religieux et politique. L'esprit humain pouvait-il, devait-il s'en tenir à cet état de désorganisation ? Cela est d'autant moins admissible que la philosophie était, surtout alors, le partage d'un très petit nombre d'hommes. Que des disciples vraiment éclairés et sincères de Socrate, de Zénon ou même d'Epicure eussent pu former une société libre et bien ordonnée, on le croirait volontiers. Mais les peuples ne se composent pas de ces savants raisonneurs. Ils sont formés de croyants naïfs,

qui suivent leurs guides avec confiance et avec amour, tant qu'ils voient en eux des interprètes ou des apôtres de leur commune croyance, mais qui s'en défient naturellement quand ils découvrent chez eux le doute et l'incrédulité. Le mal n'est pas dans la philosophie ; il est dans le désaccord qui éclate entre la vieille synthèse, la vieille affirmation populaire, et la négation à laquelle sont arrivées les classes dirigeantes ; il est surtout dans l'incertitude, dans l'anxiété qui s'empare peu à peu des peuples dont les convictions s'ébranlent et dont l'esprit ne peut atteindre aux consolations de la science. Tous les hommes, peuple ou philosophes, tendent à sortir de ce malaise intellectuel ; tous éprouvent le besoin d'une affirmation aussi large, aussi complète que possible, sur la constitution de l'univers ou sur les rapports de l'homme avec tous les autres êtres.

L'affirmation synthétique du premier âge avait été caractérisée par l'idée de puissance, qui préoccupait spécialement la faiblesse de l'enfance humaine. Quel est le besoin distinctif du second âge, c'est-à-dire de la jeunesse ? Que demande l'humanité après les satisfactions égoïstes de l'enfance, après les orgies brutales qui ont signalé le développement de sa puissance ? Elle s'élève au sentiment de la beauté morale, qu'elle avait méconnue jusqu'alors ; elle implore l'amour de l'Etre infini, auquel elle n'avait d'abord demandé que la force. Tel est évidemment le caractère de la synthèse religieuse qui envahit le monde à la fin de l'ère antique.

Cette ère s'est terminée plus tôt dans la Haute Asie que dans l'Asie occidentale et en Europe, parce que c'est là qu'avait commencé la vie de notre race. La seconde ère religieuse a donc dû aussi s'ouvrir là plus tôt qu'en Occident. Ce qui nous est connu de la philosophie

bouddhique semble prouver que ce système s'est bientôt transformé en religion, et cette religion est devenue supérieure à toutes les autres par le nombre de ses sectateurs. Mais, comme elle s'est en grande partie propagée vers l'Orient, parmi les peuples de la race jaune, elle est restée étrangère au mouvement progressif qui a caractérisé le développement de la famille aryenne. Elle n'a donc pour nous qu'un intérêt secondaire. Il est bon toutefois de constater l'analogie qui existe entre cette religion et celle qui a caractérisé le second âge du monde occidental. Le bouddhisme théologique, qu'il faut distinguer des abstractions de Sakya-Mouni, est fondé sur le dogme essentiel de l'unité de Dieu. Il représente Dieu s'incarnant dans l'humanité, et cette doctrine a pour corollaire naturel et légitime la fraternité ou l'égalité des hommes, et pour conséquence exagérée l'abnégation monastique, le cénobitisme. Nous reconnaissons là les caractères généraux d'une autre religion qui nous touche de plus près. Du reste, la théocratie bouddhique se distingue par l'assurance avec laquelle elle brave, au sein de l'Orient, le contrôle de la raison, et reproduit perpétuellement, aux yeux d'une multitude volontairement aveugle, le miracle fondamental de l'incarnation.

Longtemps après que les enseignements de Bouddha avaient en grande partie renouvelé la face du monde asiatique, la doctrine de Jésus de Nazareth partit de la Judée pour conquérir l'Occident. Qu'était Jésus dans sa propre pensée ? Un envoyé de Dieu, un simple réformateur de la religion mosaïque. Qu'est-il devenu dans l'esprit de ses sectateurs ? Il est devenu l'Homme-Dieu, c'est-à-dire le symbole vivant de l'union de Dieu avec l'humanité. Comment s'est opérée cette transformation ?

Les prédications de Jésus portaient sur le pur amour de Dieu et de l'homme ; elles venaient d'une âme sincère, enthousiaste, sublime; elles furent scellées par le martyre, ce qui leur donnait un caractère sacré. Cependant elles n'auraient exercé qu'une influence insignifiante au delà du cercle étroit qui enfermait la nation juive, si elles n'avaient répondu d'une manière précise au besoin d'amour qui se manifestait alors dans l'humanité grandie, et au besoin d'une affirmation nouvelle, produit par la critique philosophique des anciens dogmes. Il n'y avait pas d'amour possible pour l'humanité si elle n'entrevoyait un idéal supérieur à tous les fantômes qu'elle avait poursuivis jusqu'alors, si elle ne s'élevait à la doctrine de l'unité de Dieu. Les Juifs seuls étaient en possession de cette doctrine. C'est donc à eux qu'il appartenait d'élever la voix; mission que rendait difficile leur isolement au sein de la civilisation antique. Mais l'homme qui, après avoir été le plus fougueux adversaire de la réforme nazaréenne, en était devenu le plus ardent apôtre, était grec par le génie et par la langue. C'est cet homme, c'est Paul, qui porta la parole de Jésus au monde gréco-romain. C'est lui qui annonça à ce monde saturé de sensualité la grande nouvelle de l'affranchissement et de la rédemption de l'âme humaine par le crucifié du Calvaire. Comment les hommes n'auraient-ils pas donné le titre de Sauveur à celui par qui s'accomplissait cette rédemption? Comment n'auraient-ils pas vu en lui la représentation la plus parfaite de l'éternel principe de l'amour?

L'affirmation ou la synthèse chrétienne se trouve suffisamment expliquée par la disposition générale de l'esprit humain à la fin de l'ère antique. Quel est le sens exact de cette affirmation? Porte-t-elle simplement sur la divi-

nité de Jésus ? Non, évidemment, et si la raison humaine l'a accueillie avec tant d'empressement, c'est qu'elle découvrait dans la divinité du Nazaréen l'apothéose même de l'humanité. L'homme est l'héritier et le représentant de Dieu sur la terre : voilà la signification profonde du dogme chrétien. La fraternité universelle, la charité et, à plus forte raison, la justice égale pour tous, en voilà les conséquences morales et pratiques. C'est ce qu'entrevoyait la raison et c'est ce qui lui a fait embrasser avec amour la doctrine nouvelle. Mais elle était encore incapable de la défendre théoriquement contre les falsifications de la théocratie.

Le sacerdoce est d'abord exercé par ceux qui se dévouent et se sacrifient, à l'exemple du maître. Mais peu à peu les hommes qui en sont investis par une transmission devenue officielle prennent goût au pouvoir qu'ils tiennent de leurs fonctions, et bientôt ils s'occupent plus d'affermir et d'étendre leur autorité que de propager et d'épurer la foi dont ils sont les interprètes. C'est entre les mains de ce sacerdoce, déjà partiellement perverti, que le christianisme devient la doctrine de la divinité exclusive de Jésus et de la damnation originelle de la race humaine. Dieu consent bien à sauver les hommes; mais c'est une grâce qu'il leur accorde arbitrairement et qui doit être obtenue par l'intermédiaire du prêtre. On croit aussi l'obtenir par l'ascétisme, par les macérations, par les tortures physiques. Les déserts se peuplent de pénitents et d'anachorètes. Mais ces excès de sainteté excentrique contribuent fort peu à la réforme générale des mœurs et à l'établissement de la fraternité universelle.

Ce qui assure principalement l'empire de la théocratie, c'est le voile impénétrable qu'elle a soin d'abaisser sur

des dogmes auxquels il est très possible de donner une explication rationnelle. C'est ainsi que de l'union de la divinité et de l'humanité, union que chacun de nous peut constater en lui-même, elle a fait le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire une violation des lois de la nature et le privilège exclusif d'un être. Du dévouement héroïque de Jésus et du noble exemple qu'il a donné comme réformateur, elle a fait le mystère de la rédemption, c'est-à-dire l'expiation impossible des fautes de tous par les mérites d'un seul. Nous trouvons en nous-mêmes et dans tous les êtres la combinaison de la puissance, de l'amour et de l'intelligence. De cette constitution naturelle de l'existence, la théocratie a fait le mystère de la trinité, c'est-à-dire le dogme contradictoire d'un seul être en trois personnes.

D'ailleurs il faut reconnaître qu'en raison même de la lutte qu'il eut à soutenir contre le polythéisme et la philosophie le christianisme éprouva le besoin d'une vigoureuse organisation. Dans les persécutions qu'il eut à subir pendant trois siècles, il contracta des habitudes militantes et un esprit de discipline qui devinrent en quelque sorte partie intégrante de la religion. Les conciles définirent rigoureusement tous les points de doctrine. L'épiscopat veilla d'un œil jaloux au maintien de ce qu'il croyait être la pureté de la foi. Enfin la centralisation papale fut l'expression suprême de l'unité et de l'autorité dans l'organisation théocratique. La forteresse dans laquelle on défendait contre toutes les attaques du dehors le dogme officiellement proclamé par le sacerdoce s'appela l'Eglise. Le catholicisme, retranché dans cette forteresse, devint comme une institution distincte au sein du christianisme, avec lequel néanmoins il sembla se confondre pendant plusieurs siècles, dans

l'Europe occidentale, parce qu'ayant la force de son côté, il pouvait imposer silence à tous ceux qui osaient avancer quelque proposition contraire à l'orthodoxie. Ce pouvoir, il en usa avec une rigueur et une intolérance qui se justifiaient peut-être par la tradition mosaïque, mais qui étaient en contradiction évidente avec l'esprit de l'Évangile. Il prétendait immobiliser le monde, que le christianisme avait pour mission de purifier et de préparer à un progrès ultérieur.

Au fond de l'Arabie, que ses déserts avaient garantie de la conquête romaine et isolée du grand mouvement humanitaire, sept siècles après l'ouverture de l'ère chrétienne, eut lieu un troisième et tardif essai de rénovation religieuse. Le succès rapide de l'islamisme prouve assez que l'intelligente famille sémitique si longtemps reléguée dans un coin de l'Asie était fatiguée des puérilités du sabéisme. Elle aspirait à une plus haute solution du problème universel et accepta presque sans hésiter le dogme de l'unité divine, que lui présentait Mahomet. Transformé par cette révélation soudaine et animé d'un zèle farouche qu'il n'avait jamais connu, le peuple arabe déborda sur le Nord, sur l'Occident, sur l'Orient, pour propager, le glaive à la main, la foi dont il se croyait l'apôtre privilégié. Il l'imposa aisément à une grande partie de l'Afrique et de l'Asie; mais quand il voulut pénétrer sur le seuil de l'Europe, il y trouva la véritable humanité, douée d'une vitalité supérieure, investie d'une plus haute mission, et contre laquelle son énergie finit par se briser. La religion musulmane fut un véritable progrès pour la majorité de la race sémitique, et surtout pour la race nègre, dont une partie s'empressa de l'embrasser; mais elle laissait un abîme infranchissable

entre Dieu et l'homme. Le christianisme a du moins entrepris de combler cet abîme. C'est pourquoi il est resté pendant le second âge la religion de l'humanité progressive.

LES INSTITUTIONS DU SECOND AGE

Si la religion bouddhique, malgré son origine aryenne, intéresse peu le mouvement progressif de notre race, parce qu'elle s'est principalement propagée parmi les peuples de la race jaune, à plus forte raison n'avons-nous guère à nous préoccuper des institutions qui s'y rattachent. Si elle a fait disparaître les castes du terrain théocratique, elle a laissé subsister le despotisme sous sa forme la plus absolue. Comme elle fait très peu de cas de l'existence, puisque l'être et le non-être sont égaux à ses yeux, et qu'elle paraît les envelopper dans un mépris commun, elle ne peut inspirer à ses adhérents le courage de protester contre l'abaissement de notre nature par la servitude. Tout ce qu'elle contenait de vitalité progressive semble s'être épuisé dans la lutte soutenue par l'antique Bouddha lui-même contre la théocratie brahmanique.

L'Europe, façonnée par la Rome impériale, se renouvelle peu à peu sous la double influence des migrations des Barbares et du christianisme triomphant. Dans les dernières phases de l'empire romain, ne croit-on pas voir la décadence, la décrépitude et la mort d'un puissant organisme ? N'est-ce pas là pour l'humanité une véritable perte, une rétrogradation positive ? Non, malgré toutes les apparences, on peut aisément s'assurer que l'humana-

nité, considérée dans son ensemble, n'a pas rétrogradé. Il est vrai que la brillante civilisation gréco-romaine s'est rapidement éclipsée. Mais en quoi consistait réellement l'éclat de cette civilisation ? Si nous nous donnons la peine de l'analyser, nous n'y trouvons que la puissance d'un petit nombre d'hommes, appuyée sur l'asservissement universel, et célébrée, glorifiée par quelques écrivains, par quelques artistes, dont le talent est vraiment la seule chose qui nous  blouisse dans cette période de notre histoire. Mais cette lumière, quelque vive qu'elle soit, ne doit pas nous faire oublier la dégradation de l'immense majorité de notre race. Ces esclaves innombrables, condamnés aux travaux les plus rudes et les plus abrutissants, c'est l'humanité, aussi bien que les Phidias et les Platon, les Virgile et les Horace. Ces Gaulois, ces Bretons, ces Germains, ces Scandinaves farouches, c'est la race blanche, c'est la race progressive, aussi bien que les citadins  legants d'Athènes et de Rome. Si donc nous avons un jugement général à porter sur cette race dans l'antiquité, nous n'avons pas le droit de dire qu'elle f t alors parvenue à un niveau fort élevé. La hauteur n'était qu'une rare exception; l'abaissement était presque universel. Quand les Barbares envahissent l'empire romain, l'énorme disparate qui vient d'être signalée s'efface en partie. Les sommités exceptionnelles disparaissent, il est vrai, mais la grande famille humaine s'élève de quelques degrés, et la moyenne morale et intellectuelle de cette période d'obscurité est supérieure à celle de l'époque brillante à laquelle nous accordons trop aisément notre admiration. L'anarchie apparente qui succède à la monstruosité de l'empire romain nous montre au moins que l'humanité s'occupe de revendiquer ses droits. Le christianisme, tout mal compris qu'il est, a mis dans le monde, avec

l'idée monothéiste, un nouvel élément de progrès. Enfin l'esclavage antique commence à se désorganiser, et la société s'achemine, quoique bien lentement, vers la liberté du travail.

Après quelques siècles d'hésitation, le monde occidental tente de se reconstituer sur la base du pouvoir impérial, mais tempéré cette fois par l'influence morale de la religion nouvelle. Charlemagne, maître d'une grande partie de l'Europe, ne se croit pas en droit de jouir de sa puissance, s'il n'en fait hommage au chef de la chrétienté, à celui qu'il considère comme le représentant de Dieu sur la terre. Mais, pour se faire une juste idée de la manière dont le nouvel empereur comprend le christianisme, on ne doit pas oublier qu'il impose le baptême aux Saxons par la force des armes, et qu'il établit définitivement le pouvoir temporel des papes. Charlemagne est vraiment le génie du moyen âge, en ce sens que c'est lui le premier qui représente l'unité de l'Europe, c'est-à-dire l'union du Nord et du Sud sous la tutelle de l'Eglise, et qu'il substitue enfin d'une manière positive le christianisme catholique ou autoritaire à la libre religion de l'Evangile.

L'organisation politique n'est que la partie secondaire de l'œuvre de Charlemagne; aussi ne se maintient-elle pas intégralement sous ses successeurs. La portion essentielle de cette œuvre, c'est l'organisation théocratique, qui atteint son apogée trois siècles plus tard, avec Grégoire VII. L'Eglise règne. Le pape est le véritable souverain de l'Europe occidentale. C'est une suprématie orageuse et souvent contestée, mais devant laquelle s'incline l'immense majorité des peuples et des potentats. Elle est bienfaisante en ce qu'elle répand un peu de lumière sur l'ignorance des masses, et modère la bruta-

lité des hommes à peine sortis de la barbarie. Elle est vicieuse en ce qu'elle participe le plus souvent de l'ambition vulgaire et des autres passions qu'elle prétend avoir la mission de gouverner et de moraliser. C'est par elle que Rome est demeurée la tête de l'Europe pendant le moyen âge; c'est par elle aussi que l'Occident a gardé sa supériorité sur l'Orient, quoique Constantinople fût alors le refuge des lettres grecques. Dans le Bas-Empire, l'Eglise est restée subordonnée au pouvoir séculier, parce qu'elle ne se sentait pas l'énergie d'affirmer sa souveraineté. Aussi n'a-t-elle pu ranimer ce cadavre en putréfaction et lui communiquer la force de repousser les assauts de l'islamisme. Mais l'Eglise romaine, qui portait dans ses flancs l'humanité future, a eu l'audace d'affirmer son omnipotence, et c'est par cette audace même qu'elle est parvenue à sauver le monde.

La pure croyance évangélique avait produit la communauté chrétienne primitive, telle qu'elle est décrite dans les *Actes des Apôtres*. Cette croyance, modifiée par l'esprit théocratique et transformée en catholicisme autoritaire, a fini par produire la société féodale. L'esclavage rigoureux qui caractérisait l'ère antique disparaît graduellement; mais les travailleurs restent attachés à la glèbe et sont les serfs des maîtres du sol. Cette société nouvelle a pour base la possession de la terre, comme l'ancienne reposait sur la possession même de l'homme. L'esclave était une chose, une bête ou une machine, sans patrie, sans droit et sans âme, qui pouvait se vendre et se transporter partout au gré de l'acquéreur. Le serf est attaché au sol; par conséquent, il a une patrie. Il tire de ce sol même un commencement de droit à la jouissance et à l'exploitation du local qui l'a vu

naître. Enfin on veut bien reconnaître qu'il a une âme et qu'il est l'enfant de Dieu, ni plus ni moins que les puissants de la terre. Il a un protecteur éloigné dans le roi ou l'empereur, dont son seigneur immédiat est le vassal, et qui l'aidera plus tard à briser son servage. Mais sa seule garantie sérieuse est dans la croyance chrétienne, universellement admise, qui lui donne dans le ciel un père tout-puissant. Cependant elle ne le préserve que très imparfaitement de la tyrannie et des outrages de ceux qui s'attribuent la souveraineté de la terre.

Dans cette organisation théocratique et sociale du moyen âge, les tendances progressives de l'humanité se manifestent par la chevalerie, poésie vivante de cette période, et par l'art gothique. Dans sa pureté originelle, la chevalerie est en quelque sorte l'héroïsme à l'état d'institution; c'est le dévouement à la cause de la justice et à la défense des opprimés; c'est la glorification de la femme, qui était toujours restée un être secondaire dans l'antiquité. Mais cette institution est marquée du sceau de l'aristocratie, et par conséquent condamnée à une corruption précoce. Elle disparaît et laisse si peu de traces que nous pourrions douter aujourd'hui de la grandeur de l'époque dont elle fut la principale gloire, si nous n'avions encore sous les yeux les œuvres imposantes de l'architecture catholique et féodale. Dans les monuments gothiques, nous sentons une inspiration aussi originale, aussi puissante que dans les productions de l'art grec, et il nous est impossible de condamner comme absolument barbares et stériles des siècles dans lesquels l'esprit humain a trouvé l'une des plus magnifiques expressions de sa pensée.

La religion de Mahomet a vécu plus vite et a produit ses fruits bien plus rapidement que celle de Jésus. Cela tient à ce qu'elle anime un organisme moins compliqué, moins important que l'humanité européenne. Au lieu de faire, comme Jésus, un appel à la conscience humaine, et d'y éveiller le sentiment de la divinité, Mahomet s'annonce comme le mandataire absolu de Dieu, et par conséquent exige l'obéissance de tous ceux qui l'entendent. Le christianisme ne s'est transformé que lentement en puissance temporelle, et les chefs mêmes de la catholicité n'ont jamais pu oublier entièrement que celui dont ils se disent les vicaires ne régnait pas en ce monde. Mais le mahométisme constitue immédiatement un gouvernement théocratique, dont le chef règne à la fois par l'autorité du sabre et par celle du Coran. Le monothéisme musulman est trop favorable au despotisme pour abolir l'esclavage antique; cependant on doit reconnaître qu'il l'a considérablement adouci. Ses sectateurs n'apprécient pas assez la liberté pour briser les fers des esclaves; mais ils voient au moins dans ceux-ci, quand ils sont de la même croyance, les enfants du père commun des fidèles, et les admettent presque sur le pied de l'égalité au sein de la famille. Dans ce système universel de servilité, la femme doit rester l'esclave de l'homme et ne peut jamais s'élever à la dignité d'épouse monogame.

L'AGE MODERNE

Dans les profondeurs mêmes du moyen âge, la raison n'avait jamais entièrement renoncé à reconquérir son indépendance, à s'affranchir de l'autorité catholique.

Tantôt, dans les débats de l'école, elle tente de développer ses propres ressources, et pousse Abailard à lutter contre les docteurs de l'Eglise; tantôt elle s'efforce de retrouver la pure tradition du christianisme et donne à Jean Huss, à Jérôme de Prague, à Savonarole, la force d'affronter les tortures en revendiquant la liberté de leur conscience. Elle découvre l'art de multiplier à l'infini l'expression de la pensée et se met en garde contre un nouveau cataclysme de la barbarie. Elle explore le globe avec Colomb et Gama, dont le premier trouve un monde nouveau, qui permet à l'humanité de continuer son pèlerinage vers l'Occident, et dont le second la ramène, par le vaste chemin de l'Océan, à l'Inde, son berceau. Avec Copernic, elle sort enfin de l'erreur puérile qui enchaînait la terre au centre de l'univers; elle trace dans l'espace la route de notre planète autour du soleil.

Vers le temps même où la raison faisait ces conquêtes, une invasion formidable entamait l'Europe du côté de l'Orient et la menaçait encore une fois des ténèbres de l'islamisme. Mais les Turcs échouèrent dans leur efforts contre l'Occident, et l'établissement de leur domination sur les ruines du Bas-Empire eut pour effet de contraindre les dépositaires de la littérature grecque à chercher un refuge chez les nations latines. Les trésors de cette littérature, qui restaient inertes sur le sol même de la Grèce, contribuèrent à féconder le génie occidental, et à lui faire produire la riche moisson qui a valu au seizième siècle le titre d'âge de la Renaissance. Mais ce ne fut là qu'un accident heureux, sans lequel notre race aurait déployé, quoique avec un peu moins d'éclat, son énergie depuis longtemps comprimée par la tyrannie sacerdotale. En Italie même, l'art du seizième siècle, dans son plus splendide développement, peut être considéré

comme affranchi du catholicisme, quoiqu'il fassse encore hommage de ses œuvres à cette théocratie. Il brise les langes dont elle l'avait enveloppé, et s'élance librement à la recherche d'un nouvel idéal. Là est le secret de sa grandeur et de ses sublimes inspirations.

C'est en Allemagne que la révolte contre l'Eglise romaine éclate enfin d'une manière irréparable, à la voix de Luther. En vain Rome lance ses anathèmes; en vain le concile de Trente récapitule et décrète solennellement les doctrines de la catholicité; le schisme protestant se consomme, et tout le nord de l'Europe s'émancipe de la domination spirituelle du pape. La raison ne procède néanmoins dans cette révolution qu'avec une grande réserve. Elle repousse l'autorité de l'Eglise, mais elle se retranche derrière l'autorité de la Bible. Elle proclame la sainteté et l'inviolabilité de ce livre, tout en se réservant le droit de l'examiner et de l'interpréter librement. Elle ne s'aperçoit pas encore qu'en agissant ainsi elle établit sa propre souveraineté. C'est un dogme qui ne sera mis en complète évidence que lorsque la théologie biblique aura en quelque sorte été pulvérisée par l'interprétation, et qu'elle aura donné naissance à autant de sectes qu'elle peut soulever de doutes et de suppositions.

Même en se plaçant sur le terrain philosophique, la raison témoigne d'abord la même circonspection que lorsqu'elle se maintient dans la sphère religieuse. Bacon proteste bien contre la tyrannie qu'on a introduite dans l'école au nom d'Aristote; il montre bien que la méthode expérimentale est la seule qui puisse nous conduire à l'acquisition de la science; et cependant il s'incline devant l'autorité du christianisme, qui lui commande de croire sans consulter l'expérience. Galilée démontre que la terre tourne autour du soleil; mais il fait amende ho-

norable devant l'Inquisition, et affirme qu'il n'a pas voulu s'élever contre les enseignements de l'Eglise. Descartes fait table rase de toutes les croyances qu'il tient de l'éducation et déclare qu'il n'admettra désormais dans son esprit que les idées d'une clarté parfaite; mais il fait une prudente réserve en faveur de la religion dominante et de ses dogmes mystiques. Malgré cette concession apparente à une puissance qu'il n'était pas encore permis de braver impunément, Descartes inaugure le véritable doute révolutionnaire, au moyen duquel la raison doit rentrer en possession d'elle-même. Elle a cessé de croire sur la foi d'un enseignement quelconque; elle se réserve de tout examiner, de tout juger; elle ne reconnaît plus d'autre autorité que la sienne propre. Ce doute philosophique, qui ne semblait encore qu'un jeu d'esprit entre les mains de Descartes, et n'inspirait aucune défiance à Bossuet lui-même, devient, un siècle plus tard, une terrible réalité. Voltaire ne se contente plus de faire abstraction du christianisme et d'assembler les matériaux de la science, comme si le dogme religieux était hors de question; il aborde de front ce dogme lui-même et le somme de répondre à l'interrogatoire de la raison. Dès lors la guerre est ouvertement déclarée au christianisme. C'est contre cet ennemi que Diderot et d'Alembert érigent la première citadelle de l'esprit humain, l'Encyclopédie. Nulle grande voix ne s'élève plus pour la défense de la religion qui a jadis renouvelé le monde. Rousseau fait bien entendre quelques accents en sa faveur; mais il juge les doctrines orthodoxes du haut de sa raison, et sa demi-protection est accueillie par la théologie comme le plus sanglant des outrages. Quant à la philosophie, elle ne s'arrête pas aux remontrances du réformateur genevois, et se laisse entraîner par la haine du despotisme

religieux jusqu'aux dernières limites du matérialisme théorique.

L'Eglise trouve enfin un défenseur capable de commander l'attention du monde. C'est Joseph de Maistre. Mais ce n'est pas la religion même que ce vigoureux esprit entreprend de justifier; c'est la théocratie dans son alliance avec la tyrannie politique et dans ses abus les plus odieux, la théocratie irréparablement condamnée par la conscience humaine. Chateaubriand s'efforce de réhabiliter le christianisme en se plaçant au point de vue poétique; mais il ne parvient qu'à exprimer le doute désespéré d'une société qui n'a plus de dieu, et, tout en pleurant sur les institutions du passé, il ne peut dissimuler ses aspirations vers la liberté de l'avenir. Il se présente encore un apologiste du christianisme : c'est Lamennais. Mais ce prêtre rêvait un sacerdoce pur et indépendant. Il devait donc être condamné par l'Eglise romaine. Il a le courage de se révolter contre elle, et le renégat du catholicisme devient le glorieux apôtre de la démocratie.

En Allemagne, la raison se repose un moment des luttes de la réforme protestante dans l'optimisme métaphysique de Leibnitz; elle interroge le panthéisme de Spinoza, dans lequel elle trouve une vague réminiscence de ses rêves d'Orient, et entreprend, avec Kant, de scruter les lois de sa propre nature. Par ce travail, que Fichte, Schelling, Hegel semblent pousser jusqu'à ses dernières limites, elle ne parvient pas à résoudre le problème universel, mais elle élargit de jour en jour l'abîme qui la sépare désormais de la synthèse chrétienne.

Enfin, dans tout le monde occidental, la lutte entre la théocratie et le rationalisme s'apaise au moins par-

tiellement. Non que la première renonce à ses prétentions ou que le second se reconnaisse vaincu. Bien loin de se soumettre, celui-ci a conquis assez de terrain et il est assez sûr de son avenir pour ne plus s'inquiéter de la tyrannie religieuse. Il continue donc ses recherches avec plus de calme et déclare que les intérêts de la science l'occupent seuls désormais. Il a résolu de ne plus se laisser distraire par de vaines discussions, de s'interdire toutes les hypothèses, d'éviter toutes les recherches métaphysiques, et de se renfermer rigoureusement dans l'expérience sensuelle. Dans ce nouveau rôle, il se donne le nom de positivisme. Ici encore, la raison fait preuve de prudence, comme au commencement de sa révolte contre l'autorité de l'Eglise. Alors elle se retranchait dans la forteresse de la Bible, qui devait plus tard s'écrouler autour d'elle et la laisser à découvert. Aujourd'hui elle se confine volontairement dans l'étroite sphère du sensualisme, qui lui semblera bientôt une incommode prison, mais à l'abri de laquelle elle peut se livrer en toute sûreté à l'indispensable travail de l'observation et de l'analyse.

Le bouleversement qui s'opère dans les idées depuis le commencement de l'ère moderne a son contre-coup dans les institutions. Il s'établit deux grands courants révolutionnaires, bien distincts d'abord, mais qui plus tard doivent se confondre sur le terrain de la liberté universelle. Le premier se manifeste chez les peuples de race latine, à la tête desquels marche la France; le second, dans les nations germaniques, auxquelles l'Angleterre ouvre la voie.

Chez la race latine, la sociabilité est plus développée, plus perfectionnée par une longue civilisation. Il en

résulte que l'individualité semble y être mise un peu trop en oubli. Aussi, quand le système théocratique et féodal du moyen âge est ébranlé par les idées modernes, voyons-nous se dessiner plus fortement la centralisation nationale dans laquelle les peuples cherchent un refuge contre les prétentions de l'Eglise et contre l'exploitation des seigneurs. Cette centralisation prend ou plutôt garde d'abord la forme monarchique. La puissance royale parvient rapidement à son apogée en Espagne et en France, tandis qu'en Italie le pouvoir temporel du pape, protégé encore par le prestige de la souveraineté spirituelle, s'oppose à l'unification nationale. La France est le foyer de la plus grande activité intellectuelle. C'est aussi, parmi les pays de race latine, celui où la révolution des idées s'accomplit le plus vite et porte le plus promptement ses fruits. Après avoir condamné les privilèges féodaux et cléricaux, la raison condamne enfin la royauté, qui était aussi une prérogative injustifiable, et donne à la centralisation, qui semble être un besoin de cette race, un caractère plus démocratique, en la confiant à la représentation nationale. Mais, pour faire ces conquêtes sociales et politiques, la France avait à soutenir des luttes gigantesques. Si elle avait su se contenir, si sa raison avait commandé à sa colère, ses conquêtes auraient été définitives et seraient devenues le point de départ de nouveaux progrès. Mais elle a laissé se déchaîner la tempête de sa fureur; elle a perdu son empire sur elle-même, et dès lors elle a été en proie à une réaction despotique, qui a pris des formes variées et contre laquelle elle s'est insurgée à différentes reprises. L'insurrection ne peut rester victorieuse qu'à la condition de s'appuyer sur la raison calme et maîtresse d'elle-même.

Chez les nations germaniques, l'énergie individuelle l'emporte sur le sentiment de la sociabilité. Aussi n'est-ce pas à la centralisation nationale qu'elles ont demandé un abri contre la théocratie romaine et la féodalité. Cet abri, elles l'ont cherché dans la liberté individuelle et dans l'association spontanée. En Allemagne, des sectes nées du libre examen ont remplacé l'Eglise romaine. Quant au système fédératif qui a d'abord caractérisé ce pays, il conserve pendant longtemps l'empreinte de la féodalité et ne se prête que difficilement aux tentatives de la démocratie. L'Angleterre est en progrès sur l'Allemagne, au point de vue politique. Le radicalisme protestant y remporte sur la royauté une victoire semblable à celle que le radicalisme rationaliste a remportée plus tard en France. La liberté atteint dans ce pays un développement remarquable. Mais elle paraît y être fatalement entravée par l'esprit féodal, comme elle l'est en France par la centralisation.

Cependant l'humanité progressive a traversé l'Océan et commence à déployer son activité sur le théâtre du Nouveau Monde. Mais tandis que les colonies espagnoles et françaises se développent avec une lenteur et une difficulté proportionnées à l'éloignement des nations mères, les colonies anglaises puisent une énergie nouvelle dans l'isolement, et se préparent à former un peuple indépendant. Elles se révoltent contre la métropole, conquièrent leur liberté à l'aide de la France, et constituent une république fédérale dans laquelle doit enfin triompher la révolution rationaliste. C'est la tendance individualiste qui ouvre la voie, parce que seule elle pouvait soutenir l'homme dans sa lutte contre la nature et lui donner la force d'étendre son empire sur les solitudes. Cette ten-

dance se manifeste sur le terrain religieux par le puritanisme presbytérien, qui était dans l'origine le plus sûr préservatif contre la tyrannie catholique. Enfin elle se révèle en politique par la revendication incessante de la liberté individuelle. Grâce à l'intervention sympathique de la France dans la guerre des colonies contre l'Angleterre, grâce surtout à l'influence de sa philosophie, la tendance sociale vient s'allier à la première, ouvre au puritanisme étroit l'horizon du rationalisme et combine les populations éparses en les animant d'une volonté commune, exprimée par un gouvernement central.

C'est la première fois dans l'histoire du monde que la raison humaine affirme ouvertement son autonomie et fait avec succès la tentative de se gouverner elle-même. Cette tentative, néanmoins, n'a pas cessé d'avoir un caractère révolutionnaire, puisqu'elle est complètement indépendante de la synthèse chrétienne et qu'elle n'est faite au nom d'aucune autre religion. Elle n'est devenue possible que par suite d'une trêve entre toutes les sectes dans lesquelles s'est divisé le christianisme, trêve d'abord tacite, mais bientôt transformée en convention expresse par la constitution des Etats-Unis. Cette convention, il est vrai, n'est valable que dans le domaine de la politique. Mais la guerre entre les églises diverses s'est tellement ralentie, même sur le terrain spirituel, elle a tant perdu de son acharnement primitif, qu'il est permis de prédire une pacification prochaine et la victoire définitive du rationalisme sur la grande synthèse du second âge de l'humanité.

LA SYNTHÈSE DE L'AVENIR

L'humanité restera-t-elle dans l'état de désorganisa-

tion intellectuelle où elle se trouve aujourd'hui, s'avance-t-elle vers une nouvelle synthèse religieuse capable de rallier l'immense majorité des esprits, ou retourne-t-elle vers la synthèse chrétienne, comme beaucoup de théologiens en nourrissent encore l'espoir ? De ces trois hypothèses, la dernière est évidemment la plus chimérique. Tous les chefs de secte ont cru retrouver le vrai sens et la pureté primitive du christianisme. Ils ont communiqué leur zèle et leur enthousiasme à quelques adeptes, ils ont constitué une église nouvelle, dans laquelle s'est bientôt calmée l'effervescence de la propagande. Toutes ces entreprises se limitent mutuellement et tendent à se neutraliser les unes les autres. La théocratie catholique, attaquée par les réformateurs religieux et par le rationalisme, n'a pas cessé de perdre du terrain depuis la révolte de Luther. Chaque découverte de la science semble lui porter un nouveau coup. Elle oublie le principe essentiel du christianisme, c'est-à-dire la charité, et trahit son inquiétude en soutenant à outrance le dogme de l'autorité. Tous ses efforts ne peuvent diminuer la puissance de la raison, qui devient chaque jour plus apparente. Pour reconquérir son ancien ascendant, il faudrait qu'elle décidât l'esprit humain à rejeter tous les trésors de science et de philosophie amassés par lui depuis quatre siècles.

Mais ces trésors resteront-ils toujours à l'état de matériaux épars ? Ne seront-ils jamais mis en œuvre par une grande pensée ? Quand la raison les aura classés par compartiments ou par sciences séparées, ne lui restera-t-il plus rien à faire ? Elle peut sans doute s'occuper longtemps à cet utile travail d'analyse, de triage et de classification ; mais si elle s'y livrait indéfiniment, si elle se condamnait à ne jamais faire autre chose, elle serait

par cela même déchu de la souveraineté qui doit lui appartenir. Quand elle a commencé ce travail, elle a fait acte de souveraineté, parce qu'elle brisait alors avec l'autorité de la tradition. Elle repoussait la prétendue science que lui imposait l'Eglise, et reconquerrait son indépendance en marchant à une science nouvelle. Tant qu'elle a combattu pour s'ouvrir une route, elle a été soutenue par le sentiment de son droit et de sa toute-puissance. Mais si la lutte cesse ou devient tellement inégale qu'il n'y ait plus aucun doute sur la ruine de l'ancienne synthèse et la défaite de la théocratie, la raison est en péril de s'oublier elle-même et de diviser irréparablement ses forces en poursuivant les objets variés que l'univers offre à son observation. Du moment où sa puissance universelle n'est plus en jeu et qu'elle ne s'inquiète plus de l'affirmer par une expression synthétique, on peut dire qu'elle y renonce virtuellement et qu'elle abdique sa propre souveraineté.

Ce n'est pas là un danger imaginaire, comme on peut aisément s'en assurer par l'expérience. Il y a un pays dans lequel la raison humaine semble avoir renoncé à toute synthèse religieuse, et ne s'attache à poursuivre le perfectionnement que dans les détails infimes de la science, de l'art, de l'industrie. Ce pays est la Chine. Jamais la raison ne s'est efforcée de le soustraire à l'étreinte du despotisme. Si elle y a songé, c'est une entreprise qu'elle a certainement abandonnée depuis longtemps et qui lui paraîtrait aujourd'hui parfaitement insensée. Là elle ne se reconnaît pas pour mission d'agrandir et d'élever l'humanité. Elle croit avoir fait assez si elle guide l'individu dans la voie de la philosophie utilitaire et de la prudence égoïste.

Dira-t-on que l'Europe est beaucoup plus éclairée,

plus savante que la Chine, et qu'elle ne se soumettrait pas à l'odieuse tyrannie qui pèse sur l'extrême Orient? Sans doute la tyrannie ne saurait prendre en Europe le caractère puéril et inepte qu'elle a dans un pays condamné depuis longtemps à une immobilité presque absolue. Mais elle ne peut manquer de s'établir, sous un prétexte plus ou moins plausible, si la raison renonce à recueillir ses forces et oublie sa dignité souveraine pour se mettre au service de l'ambition individuelle ou de la simple curiosité scientifique. Ce n'est plus la tyrannie religieuse, fondée sur une croyance; c'est la tyrannie laïque, basée sur l'intérêt; c'est celle qui, en France, admettait encore un mélange d'influence cléricale sous Louis XIV, et qui, sous Napoléon, a trouvé sa pure expression dans l'absolutisme militaire. La raison s'y soumet-elle définitivement? Non, car elle proteste de loin en loin par une explosion révolutionnaire, c'est-à-dire par un effort qu'elle fait pour se ressaisir elle-même. Mais si ces brusques mouvements empêchent le despotisme de prendre racine, ils ne s'opposent pas à de nouvelles tentatives de sa part, et laissent l'humanité dans l'incertitude sur son avenir. Le despotisme n'est pas un ennemi extérieur. C'est simplement l'égoïsme humain qui prend ses précautions contre la dissolution sociale, quand la raison ne se montre pas à la hauteur de sa tâche, quand elle oublie, dans ses occupations subalternes, que son premier devoir est d'organiser la société et de lui donner l'impulsion souveraine.

Ainsi l'on peut affirmer que le travail analytique auquel l'esprit humain se livre en Europe est déjà funeste à la liberté, et qu'il l'exposerait à périr entièrement si l'on y persistait au-delà de certaines limites.

Le même danger existe-t-il en Amérique? Dans le

grand Etat républicain de ce continent, la révolution accomplie est plus radicale, il est vrai, au moins dans le sens politique. Nulle part la raison n'a proclamé d'une manière plus solennelle le pouvoir qu'elle a de se gouverner elle-même; nulle part elle n'a protesté plus formellement contre l'oppression monarchique et le régime féodal. Mais la claire perception de son droit ne la dispense pas de remplir les conditions auxquelles l'exercice de ce droit doit être soumis. Quoique politiquement mieux organisée que les nations de l'Europe, la République américaine offre néanmoins dans sa constitution économique et sociale des imperfections graves, qui menacent de se changer en vices irrémédiables. Telle était la servitude africaine, qui avait été tolérée d'abord comme une institution transitoire, et que l'égoïsme d'une classe voulait transformer en loi permanente et fondamentale. Si cette classe avait réussi dans ses prétentions, elle aurait arrêté le développement moral du Nouveau Monde et substitué son autorité oligarchique à la démocratie rationnelle et progressive. La guerre soutenue par la nation pour combattre cette entreprise impie indiquait, ainsi que les soulèvements révolutionnaires de l'Europe, un effort gigantesque de la raison pour recouvrer son empire. L'effort fut heureux, et la raison triompha dans cette circonstance. Mais on se ferait une étrange illusion si l'on croyait qu'il ne lui reste plus aucune réforme, aucun progrès à accomplir. Il y a encore, il y aura toujours des privilèges et par conséquent une classe privilégiée, une classe intéressée à enrayer la marche de la démocratie. Toujours cette démocratie sera tentée de s'égarer dans la voie du luxe et à la poursuite des fausses richesses; sans aucun doute elle s'y égarera, sans aucun doute elle finira par céder aux suggestions de l'égoïsme et se

laissera enchaîner par une aristocratie machiavélique, à moins que la raison ne rétablisse sa puissance normale, et ne fasse taire les préoccupations individuelles en proclamant un principe capable de vivifier et de transformer la société.

Il est évident qu'en Amérique comme en Europe l'humanité est exposée au danger de l'immobilité morale et de la corruption qui en serait l'immanquable conséquence. Elle ne peut y échapper qu'en s'élevant à une plus haute conception d'elle-même et de l'univers, en découvrant ou du moins en affirmant une loi qu'elle n'a que vaguement soupçonnée jusqu'à ce jour, la loi véritable de sa nature supérieure. Ce besoin d'une nouvelle synthèse s'est déjà manifesté par quelques tentatives. Les utopies de Saint-Simon et de Fourier sont de véritables systèmes religieux, par lesquels on a entrepris d'organiser la société sur une nouvelle base. Ces systèmes ont trouvé de fervents adeptes, parce qu'ils répondaient à de vives aspirations de l'humanité. Ils n'ont pas conquis le monde et ne peuvent le conquérir, parce qu'ils n'offrent qu'une solution imparfaite du problème universel. Le positivisme lui-même, malgré le caractère analytique de sa méthode et son programme exclusivement matérialiste, a voulu se faire passer pour une religion, sans doute pour empêcher l'esprit humain d'en chercher une autre. En Amérique, le spiritualisme expérimental a hardiment déchiré le voile qui nous sépare du monde futur, et démocratisé la théologie en l'affranchissant du sacerdoce.

Il y a une idée commune à ces essais divers : c'est celle du progrès. Cette idée était presque entièrement étrangère aux religions précédentes, généralement fondées sur le dogme de la chute. Elle n'a commencé à se faire jour qu'au dix-huitième siècle, et a semblé d'abord

aussi paradoxale que la conception de Copernic sur le mouvement de la terre l'avait paru aux hommes des deux siècles précédents. Ce qui n'était qu'une hypothèse audacieuse dans l'esprit de Condorcet est devenu un système plausible, basé sur une large observation et propre à expliquer d'une manière harmonieuse la succession des phénomènes physiques, aussi bien que l'enchaînement des phénomènes moraux.

En résumant les faits exposés dans l'esquisse qui précède, en rapprochant les données cosmogoniques du développement de l'homme individuel et de l'histoire sociale de notre race, on en conclut presque nécessairement que toutes les existences ne sont qu'une manifestation progressive de la Raison universelle. Il faut affirmer cette Raison universelle, sous peine d'être réduit à ne rien affirmer et à ne rien comprendre. Cette Raison elle-même est incompréhensible et insignifiante sans une manifestation matérielle ou extérieure. Enfin cette manifestation n'a aucun sens, elle est comme si elle n'était pas, à moins qu'elle ne soit perçue par une intelligence. Voilà incontestablement ce qu'il y a au fond de tous les systèmes religieux, philosophiques et même scientifiques. Seulement, les religions ont renfermé la Raison dans des limites plus ou moins étroites, et en ont fait, sous le nom de Dieu, une puissance personnelle et arbitraire. Les philosophes, qui ont généralement eu pour objet de désorganiser les religions par le moyen de l'analyse, n'ont guère vu en Dieu qu'une abstraction. Les sciences se sont confinées dans certains ordres de phénomènes et, pour en rendre compte, ont eu recours à l'hypothèse de quelques forces ou de quelques lois particulières ; mais elles ne se sont pas élevées jusqu'à la notion d'une puissance ou d'une loi suprême. C'est là cependant qu'on doit arriver

si on étudie l'ensemble des êtres. L'univers n'est autre chose que la manifestation de cette puissance, ou plutôt il est cette puissance elle-même en tant qu'elle se manifeste, et il s'offre à notre esprit comme une triade dont les trois termes sont : Dieu ou Raison, Nature, Humanité. Nous ne comprenons la Raison que par ses effets, et sans entreprendre de la définir en elle-même, il nous suffit de dire qu'elle est le principe de toutes choses. La Nature est la Raison manifestée. L'Humanité est la Raison recevant sa propre manifestation ou acquérant la conscience d'elle-même.

L'histoire de l'univers nous échappe; mais dans celle de notre monde terrestre, nous constatons très clairement une marche régulière et progressive. La planète, en passant par l'état de fusion ignée, est arrivée à présenter une surface propre au développement des êtres organisés. De nombreuses familles de végétaux et d'animaux y ont paru successivement, dans un ordre qui indique les degrés ascendants de l'intelligence. Au sommet de l'échelle se trouve l'homme, dont tous les autres êtres ne semblent être que les précurseurs, l'homme en qui la Raison, l'universelle Raison se reconnaît enfin et se rend témoignage à elle-même.

L'homme ne fait qu'une courte apparition sur la terre, et l'on peut avoir des doutes sur sa destinée. Mais son individualité ne tient pas nécessairement à son organisme terrestre, puisque cet organisme change de jour en jour et se renouvelle intégralement, tandis que l'individualité conserve, à travers tous ces changements, l'inébranlable conscience du moi. Elle a son organisme propre, essentiellement perfectible, et pour lequel la mort semble être une véritable naissance, le passage à une existence supérieure. Il est naturel de croire que la

Raison, parvenue, après une élaboration prodigieuse et des transformations infinies, à constituer l'individualité humaine et à saisir la conscience d'elle-même, ne renoncera pas à cette conquête au bout de quelques instants, et ne donnera pas un brusque démenti aux combinaisons du développement universel.

Enfin l'histoire de notre race, depuis les hauteurs de l'Asie centrale jusqu'aux vallées de l'Amérique, atteste sans contredit une tendance progressive. Il est vrai que certains peuples, après avoir jeté un vif éclat, retombent dans l'obscurité, et qu'un système de civilisation, après avoir illustré quelque point du globe, peut être éclipsé par la barbarie. Mais l'humanité reste et se retrouve toujours elle-même; elle n'a jamais perdu ce qu'elle avait gagné; à aucune époque elle ne s'est montrée inférieure à ce qu'elle était la veille, et toujours elle a marché vers une manifestation de plus en plus parfaite de la Raison. Tantôt elle s'efforce d'atteindre une manifestation plus distincte et plus consciente, au moyen d'une synthèse religieuse; tantôt elle cherche une manifestation plus étendue, par l'observation scientifique. Suivant que certains hommes donnent la préférence à l'une ou à l'autre de ces recherches, ils peuvent croire que l'humanité s'égare quand elle choisit une route différente de celle dans laquelle ils marchent eux-mêmes. Cependant la vérité est qu'elle n'a jamais cessé d'améliorer sa condition et de développer, dans un sens ou dans l'autre, les ressources variées de son autonomie rationnelle.

Ainsi nous découvrons partout le progrès, dans la formation des mondes, dans le développement de l'individualité, dans l'histoire de la race humaine. Si cette observation n'a pas pour nous le caractère d'une dé-

monstration mathématique, elle a du moins celui d'une induction presque irrésistible. Là où nous ne voyons pas le progrès, nous le devinons. Là où plusieurs suppositions semblent d'abord également admissibles, nous finissons par reconnaître que l'hypothèse du progrès est la plus conforme aux données sérieuses de la science, ainsi qu'aux aspirations de l'âme humaine, et la seule qui s'accorde avec la conception de l'univers infini.

L'enfance humaine s'est surtout préoccupée de la puissance créatrice qui a présidé à la formation de l'univers ; elle s'est courbée sous la loi qu'elle croyait avoir reçue de cette puissance, et sa religion était tout entière dans cette loi. L'univers conçu par elle était enfermé dans d'étroites limites, la puissance qu'elle adorait était bornée, la loi était arbitraire, la religion était puérile, c'est-à-dire qu'elle avait une sagesse proportionnée à l'enfance. L'humanité, parvenue à la jeunesse et commençant à comprendre sa propre valeur, a senti descendre en elle l'amour de la puissance sous laquelle elle tremblait d'abord, et cet amour, substitué à la servitude de la loi, est devenu la religion du second âge. Enfin l'humanité arrive à l'âge viril et découvre en elle-même cette puissance qu'elle avait invoquée, qu'elle avait adorée comme un être extérieur. Elle la reconnaît comme l'essence même de son être et de tous les êtres, et lui donne le nom de Raison. Mais en même temps l'univers se transforme à ses yeux. L'étroite prison dans laquelle elle s'agitait devient un théâtre incommensurable, sans limite dans le temps, sans limite dans l'espace, un abîme peuplé de mondes dans lesquels notre humanité devine des existences sœurs de la sienne, un développement infini de la vie et de l'intelligence. Cet univers, elle veut en connaître le secret. Les sciences ne lui suf-

fisent plus; c'est la science qu'elle demande. Après avoir constaté les lois secondaires qui régissent les phénomènes divers, elle entreprend de s'élever jusqu'à la loi universelle des manifestations de la Raison. C'est le progrès qui est cette loi. On peut dire dès à présent que l'affirmation du progrès sera la synthèse de l'avenir.

IV

LA RÉFORME.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ

Il ne suffit pas d'avoir indiqué dans un avenir plus ou moins éloigné, plus ou moins nébuleux, le but vers lequel la société doit marcher ; il faut faire quelques pas en avant, et nous efforcer d'ouvrir la voie qui peut conduire à ce but.

Faut-il réformer la société pour arriver au perfectionnement de l'individu ? Faut-il améliorer l'individu pour parvenir à la réforme sociale ? Il est clair qu'une société juste, morale et libre a le pouvoir de préserver ses membres de l'injustice, du vice et de la servitude. Il est certain aussi que l'esprit général de l'humanité exerce sur l'individu une influence stimulante et salutaire, tandis que l'homme abandonné à lui-même ne s'élèverait que lentement au-dessus de la brute. Mais si nous nous trouvons en présence d'une société misérable et corrompue,

entreprendrons-nous de la transformer sans rechercher la cause et la racine du mal ? Il est impossible que l'ensemble soit harmonieux et pur quand les éléments dont il se compose sont défectueux. Nous aurons beau combiner, organiser, arranger les parties du corps social, si la force et la vertu leur manquent, l'ordre factice que nous établissons entre elles ne peut se maintenir que par des moyens artificiels et violents. Il succombera au moindre souffle, et toutes les misères que nous avons dissimulées pendant quelque temps reparaîtront plus affreuses et plus poignantes que jamais.

Le premier et le plus funeste effet de la tyrannie politique, c'est d'amollir et d'énervier ses victimes. La plus radicale et la plus nécessaire de toutes les révoltes est celle qui consiste à fortifier et à moraliser l'homme. Tout acte de courage, de probité, de désintéressement, de tempérance, de grandeur d'âme, est une protestation contre le despotisme, de quelque nature qu'il soit. Si nous avons tous le sentiment de notre force et la connaissance de notre destinée, si nous savions nous gouverner selon les lois de notre nature, tout gouvernement arbitraire deviendrait par cela même impossible; la société présenterait l'image de l'être humain dans toute la majesté de son développement et dans toute la régularité de ses fonctions organiques, sensibles et rationnelles. Eh bien, si nul de nous ne peut renouveler la face du monde, il est donné à chacun de commencer l'œuvre de la réforme et d'accomplir dans la sphère privée sa part du travail universel.

L'HYGIÈNE

I

Nous aspirons tous à une société parfaite. Une telle société doit être composée d'êtres parfaits. La première condition de la perfection pour l'homme, c'est la santé, c'est-à-dire l'équilibre de toutes les fonctions vitales. L'hygiène est la science qui nous apprend à maintenir cet équilibre ou à le rétablir quand il est troublé. C'est donc avec le secours de l'hygiène que nous devons faire les premiers pas dans la voie de la réforme individuelle et sociale. Voyons d'abord en quoi consistent les fonctions de l'organisme.

L'individualité humaine, comme nous l'avons reconnu, est, avant tout, une force, une cause, une raison. Cette raison, incarnée dans un atome, une vésicule, un je ne sais quoi, a le pouvoir d'organiser, d'attirer la matière et de se l'approprier, en l'assimilant au chétif embryon qui constituait d'abord tout son domaine. Ce qu'elle fait quand elle s'ignore elle-même, elle continue de le faire quand elle a conscience de son action; elle le fait perpétuellement. Il s'agit toujours pour elle de composer et de perfectionner son organisme au moyen des matériaux que lui offre l'univers et parmi lesquels elle choisit, en vertu de la loi d'amour ou d'attraction qui gouverne les êtres. Nutrition : ce mot résume toute l'histoire des opérations organiques dans le cercle de l'individualité isolée; mais, pour comprendre clairement cette histoire, il faut la diviser en plusieurs parties, qui correspondent à des fonctions distinctes, l'alimentation, la respiration, la circulation, la sécrétion, l'assimilation, auxquelles il faut

ajouter la génération, si nous considérons l'être dans ses rapports avec celui qui lui sert de complément indispensable.

Pour apprécier l'importance de ces fonctions, il faut en découvrir l'objet final. Elles concourent à former l'être intérieur, dans lequel réside notre véritable individualité. La satisfaction des appétits grossiers qui nous font rechercher la matière extérieure pour l'assimiler à notre nature animale, n'est que le commencement de la longue élaboration au moyen de laquelle l'essence de cette matière doit en être extraite pour être appropriée à notre nature spirituelle. Voilà ce que nous ne devons pas perdre de vue dans le gouvernement de notre organisme. Nous ne pouvons trouver la santé parfaite que par une équitable répartition des richesses conquises entre toutes les parties de notre être, suivant les besoins de chacune, et par la subordination de nos instincts corporels à notre destinée morale. C'est pour elle-même que la raison travaille. C'est sa propre manifestation qu'elle cherche, qu'elle aime et qu'elle glorifie dans la matière. De même que l'ordre admirable de l'univers se révèle à nous dans l'évidente combinaison de toutes les forces et de tous les êtres pour arriver au résultat définitif, qui est la production ou le dégagement de l'être humain, ainsi, dans l'homme individuel, la beauté et l'harmonie consistent dans le fonctionnement régulier de tous les organes au service du principe rationnel.

En partant de ces vérités générales, nous n'aurons pas de peine à suivre le droit chemin de l'hygiène, ou à le retrouver si nous nous en écartons. D'abord, en ce qui concerne l'alimentation proprement dite, admettons, comme principal aphorisme, que l'homme est omnivore ; mais déterminons le sens raisonnable de cette expression.

Il est vrai que l'homme, placé au sommet de l'échelle animale, peut tirer sa nourriture de toutes les substances qui servent à alimenter les différentes classes d'êtres inférieurs. Mais cela ne signifie certainement pas qu'il doive suivre l'exemple des bêtes et remplir son estomac de proies semblables à celles qu'elles dévorent. Ici se présente la question de savoir si l'homme fait bien de manger la chair des animaux. A-t-il été créé carnivore par la nature ? a-t-on demandé. On a regardé sa mâchoire, on y a vu des dents que l'on appelle canines, et on a répondu : oui, l'homme a été créé carnivore et doit rester carnivore. — Pour réduire cet argument à sa juste valeur, il suffit de rappeler que le gorille, si rapproché de l'homme par sa conformation, est armé de dents canines beaucoup plus grandes et beaucoup plus fortes que les nôtres, et que néanmoins cet animal est exclusivement frugivore. L'homme a-t-il des griffes comme le lion, le tigre et le loup, pour saisir sa proie ? A-t-il des mâchoires pour l'étrangler ? Non, il n'a ni les griffes ni les mâchoires d'un carnassier ; donc il n'est pas carnassier par nature. Il ne l'est devenu que par suite de la déviation et de la dépravation de ses instincts. Cette dépravation est et reste toujours incomplète. Ce qui le prouve, c'est que toutes les fois qu'on présente à l'homme la chair d'une espèce animale qui n'a pas encore servi à sa nourriture, la nature se révolte en lui et proteste contre cette abomination. On croit lui rendre service en lui offrant des viandes nouvelles, et l'on ne voit pas que ce prétendu progrès a pour effet de perpétuer la perversion du goût, que la raison tend à réformer et à purifier. On comprend à la rigueur que le sauvage accoutumé à la guerre, à la chasse, au meurtre, puisse avoir faim de chair et soif de sang, surtout quand sa fu-

reur et sa vengeance viennent de s'assouvir sur un ennemi. Ce malheureux est presque devenu un animal de proie. Mais ces horribles appétits se sont éteints dans les mœurs pacifiques de la civilisation. Les chairs pantelantes nous répugnent, le sang nous fait horreur, le meurtre nous épouvante. Quel est l'homme et surtout quelle est la femme qui peut tuer de gaieté de cœur un animal innocent pour se repaître de son cadavre ? Il faut que la victime soit égorgée loin de nos yeux, il faut qu'elle soit déguisée par tous les raffinements de l'art culinaire, pour être offerte sur notre table et pour que nous puissions l'approcher de nos lèvres sans que notre estomac se soulève de dégoût. Vous voyez donc bien que nous ne sommes pas carnivores par nature et que le raisonnement tiré des dents canines est le plus pitoyable des sophismes.

L'homme chassé de son domaine primitif, où la nature pourvoyait à ses besoins, et réduit à vivre dans une région plus pauvre, l'homme sans industrie et sans agriculture, a pu d'abord chercher sa proie parmi les bêtes qui lui disputaient la surface du globe. Mais aujourd'hui que son empire est établi sur la terre, que le sol lui fournit des grains, des légumes, des fruits succulents, et qu'il trouve dans le laitage de ses troupeaux la substance animale nécessaire à son alimentation, il n'a plus aucun motif plausible pour conserver l'usage de la viande. Sa nature s'est adoucie et raffinée; le goût du carnage et des occupations brutales fait place de jour en jour aux arts paisibles et aux conceptions philosophiques. A cette heureuse transformation de l'esprit doit correspondre un changement analogue dans le système nutritif. L'organisme destiné à recevoir l'empreinte des idées délicates et des sentiments bienveillants ne peut s'alimenter

aux mêmes sources que celui dans lequel fermentent les grossières pensées et les passions sauvages. Les habitudes carnivores ont été conservées par la tradition, comme une foule de préjugés et de superstitions. Elles pouvaient être regardées comme conformes aux lois de la santé dans l'homme sauvage, mais elles les violent dans l'homme perfectionné. C'est pourquoi l'hygiène réformatrice proteste contre le meurtre et le sang, malgré tous les artifices et tous les déguisements d'un art empoisonneur.

II

La plupart des maladies qui affligent l'espèce humaine sont dues à une nutrition vicieuse. La spiritualité progressive de l'homme exige une alimentation de plus en plus raffinée. Mais notre nature animale n'abandonne pas encore les satisfactions grossières auxquelles elle est habituée; elle les trouve surtout dans l'usage de la viande. Cette substance est repoussée par la partie la plus éclairée de notre être; l'assimilation se fait imparfaitement, et de là résultent une foule de désordres, symptômes des efforts que fait l'organisme pour se débarrasser des matériaux impurs. Pourquoi faut-il un si long temps aux hommes pour reconnaître les funestes effets que nous signalons? Parce que le mal se cache sous les apparences d'une fonction régulière. La digestion de la viande est facile, et cet aliment semble d'abord très propre à restaurer la vigueur corporelle; mais il se prête difficilement à l'élaboration ultérieure: il obstrue les avenues délicates de l'esprit, gêne la circulation du fluide nerveux, et finit par arrêter le mécanisme vital, à moins qu'il ne batte en retraite devant des forces supérieures.

Ce que nous disons de la viande en général est surtout vrai de la chair de porc, dont l'usage est si déplorablement répandu dans certaines populations. Le législateur des Juifs a prohibé cette nourriture malsaine; Mahomet a suivi son exemple; les protestants, qui ont exhumé de la Bible tant de notions puérides, auraient mieux fait de renouveler l'interdiction hygiénique prononcée par Moïse contre le plus immonde des aliments. Il est vrai que dans les régions tempérées de l'Europe et de l'Amérique, l'usage du porc n'a pas des conséquences aussi affreuses que dans les climats chauds de l'Orient: la lèpre et l'éléphantiasis sont presque inconnues parmi nous; mais les autres maladies cutanées, la phthisie et les fièvres intermittentes devraient suffire pour nous faire prendre en horreur le système alimentaire qui engendre de tels fléaux.

L'alimentation est l'acte le plus saint, le plus religieux de notre vie individuelle; c'est la communion par laquelle nous recevons en nous-mêmes l'âme et le corps de l'Etre universel et transformons sa substance en notre propre substance. Ce que le catholique ne voit que dans une parcelle privilégiée de matière, métamorphosée en dieu par les paroles de son prêtre, nos yeux le découvrent partout dans le banquet divin auquel nous sommes conviés par la nature. Le dévot ne s'approche de la table sainte qu'avec attention et recueillement. Mettrons-nous moins de sagesse et de prudence dans la satisfaction du besoin le plus réel et le plus profond de notre existence que le sectaire dans l'accomplissement d'une cérémonie symbolique? Si nous comprenons toute l'importance de la nutrition, si nous nous persuadons de cette vérité, que les aliments n'ont pas seulement pour objet de réparer nos forces matérielles, mais que leur essenc

s'identifie avec la nôtre et pénètre jusque dans le sanctuaire de l'âme, nous rechercherons, nous étudierons avec plus de soin les matériaux qui doivent entrer dans la composition de notre être intelligent et immortel; nous écouterons le langage et les avertissements secrets de la nature, nous céderons à l'attrait dont elle a revêtu les plus pures productions de la terre, et nous ne tenterons pas de surmonter le dégoût qu'elle nous inspire pour l'animal ignoble dont la chair semble faite pour absorber toutes les ordures de la création.

L'excès de nourriture animale conduit l'homme à l'usage des stimulants. Les sens appesantis ont besoin d'un coup d'aiguillon. C'est d'abord aux boissons alcooliques que l'homme a demandé ce secours artificiel. En effet, l'alcool active les fonctions paresseuses et précipite le cours des fluides nourriciers; mais il s'introduit lui-même jusque dans les chambres de la pensée avec une brusquerie qui bouleverse tout le mécanisme intellectuel, et ce n'est qu'après une lutte de plusieurs heures que l'esprit parvient à expulser l'intrus. C'est probablement grâce à cette propriété qu'il a de détraquer le principe pensant et d'en usurper la place que l'alcool a aussi mérité le nom d'esprit. Il est certain que les malheureux à qui il impose sa domination finissent par ne plus avoir d'autre esprit que celui-là, perdent la conscience de leur individualité et sont transformés en bêtes d'une espèce nouvelle, que la nature avait oublié de créer. Ces reproches, dira-t-on, ne s'appliquent qu'à l'abus des boissons spiritueuses, et non à l'usage modéré qu'en font la plupart des hommes. Sans doute tous n'ont pas noyé leur raison dans la perfide liqueur; mais nul ne peut avoir recours au stimulant alcoolique sans sacrifier une certaine portion de sa puissance vitale et sans

aliéner en partie sa liberté. Les organes dont l'énergie naturelle doit suffire pour mener à bonne fin la digestion et l'assimilation, perdent leur aptitude primitive en proportion de l'assistance factice qu'ils reçoivent, et ne consentent plus à fonctionner qu'au moyen d'une ration toujours croissante de stimulant. La raison cède lâchement à cette exigence, perd peu à peu son empire sur l'organisme et devient l'esclave de l'habitude; elle ne gouverne plus, elle abdique son droit et sa souveraineté.

Pendant bien des siècles les stimulants alcooliques ont suffi à la dépravation de l'estomac humain. Mais la civilisation moderne, en fouillant dans tous les coins de la terre, a découvert quelques autres substances également propres à réveiller la sensibilité émoussée et à nous tromper sur nos vrais besoins. Le café, le thé, le tabac ont répandu sur le monde leur pernicieuse influence. Comme tous les charlatans, la fève de Moka et la feuille chinoise se sont annoncées avec la prétention d'accomplir des merveilles au profit de l'humanité souffrante. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la première peut dissiper une pesanteur de tête et que la seconde peut accélérer une digestion laborieuse. C'est-à-dire que ce sont deux modestes médicaments, dont les hommes devraient apprendre à se passer le plus vite possible, en évitant les maux de tête et les indigestions par une hygiène raisonnable. Au lieu de cela, qu'ont-ils fait? Ils ont mis ces deux drogues au rang des substances alimentaires. Ils ont ruiné leurs facultés digestives par l'usage continuel des boissons chaudes; par le café, ils se condamnent à une céphalalgie perpétuelle, que la dose habituelle de poison peut seule tenir à l'état latent; et par le thé, ils se réduisent à l'atonie intestinale ou à la dyspepsie permanente.

De toutes les habitudes par lesquelles l'homme travaille à se dégrader, une des plus répugnantes, des plus opiniâtres et des plus tyranniques est celle du tabac. Que dire contre cette misérable plante qui n'ait été déjà dit, et quel miracle faudra-t-il pour la bannir de la société humaine ? La nature lui avait donné une odeur repoussante, un goût âcre et la propriété de provoquer des nausées. Malgré toutes ces précautions providentielles, le vice a étendu la main et saisi le poison ; il l'a préparé, séché, pulvérisé, assaisonné, et l'a présenté à l'homme en lui disant : " Tiens, tu ne peux ni boire ni manger cette précieuse production, mais tu te pénétreras de son arôme par tous les moyens possibles : fume, mâche, et renifle. " Jamais ordre n'a été suivi plus religieusement. Le monde s'est transformé en tabagie, et tous les peuples semblent rivaliser de zèle dans l'asservissement. L'Allemand montre sa pipe avec orgueil ; le Français adore sa tabatière ; mais c'est peut-être l'Américain qui a l'honneur d'absorber le plus de nicotine sous toutes les formes et par tous les pores. Tant qu'il ne sera pas affranchi de cette immonde servitude, il ne pourra pas, malgré la liberté politique dont il jouit, se vanter de marcher à la tête de la civilisation.

III

C'est à l'abus de la nourriture animale que nous avons attribué l'usage des stimulants. Mais cette cause n'est pas la seule. Tant que nous ne sommes pas dans les conditions naturelles les plus favorables au travail de la nutrition, nous éprouvons un malaise qui nous pousse à la recherche d'une force auxiliaire. Nous avons reconnu le danger d'un tel secours, qui ajoute des besoins factices

à nos besoins véritables, affaiblit l'organisme, déprave le goût et asservit la raison. Apprenons donc à nous en passer, en tirant le meilleur parti possible des forces qui nous sont propres et en nous plaçant dans les circonstances extérieures qui conviennent le mieux au jeu des organes. Respiration, circulation, sécrétion, telles sont les fonctions accessoires qui doivent compléter l'œuvre commencée par l'alimentation, et déterminer l'assimilation définitive. Voyons d'abord ce qui intéresse la respiration.

C'est l'oxygène de l'air qui donne au sang la chaleur et la vie. Il n'est pas de besoin plus impérieux, plus incontestable, plus incessant que celui de nos poumons; il n'en est pas qui semble moins se prêter aux sophismes ou à la négligence; et cependant c'est un de ceux que notre demi-civilisation traite avec le plus de mépris. Elle fait quelques efforts pour assurer la répartition des produits alimentaires entre les hommes, mais l'air est une denrée dont elle n'a jamais pris nul souci; ou plutôt elle le traite comme un fléau dont on ne saurait se garantir avec trop de précautions. C'est certainement contre l'air, ou du moins contre l'air pur, qu'elle s'est fortifiée dans ces amas de pierres, de briques et d'immondices qu'on appelle des villes. Là les pauvres naissent, végètent, travaillent, souffrent et meurent dans des bouges infects; là les riches ont perfectionné l'art de s'étioler dans une atmosphère artificielle. Il faut sans doute que les hommes vivent en société; mais l'amoncellement n'est pas l'association. Partout, dans les grandes cités, l'air et l'espace sont mesurés d'une main avare au peuple travailleur, qui en a le plus besoin, et libéralement dispensés aux oisifs privilégiés, qui ne savent en faire usage ni pour les autres ni pour eux-

mêmes. Tant que les villes seront construites sous l'empire de la spéculation et de l'égoïsme, elles seront des foyers d'infection et de corruption. Tant qu'il y aura des propriétaires, c'est-à-dire des hommes dont l'unique préoccupation est d'empiler des pierres ou des briques sur chaque pied de terrain, tant qu'ils trouveront des locataires à exploiter, peu leur importe qu'on soit étouffé ou asphyxié dans leurs maisons. Ils s'exposent eux-mêmes à ce danger par ignorance et par avarice. Nul ne paraît se douter que l'air respiré par la multitude doit être renouvelé et purifié, qu'au lieu de lui opposer des remparts continus et infranchissables, il faut lui offrir une libre circulation, et que les gaz délétères dont le chargent les exhalaisons humaines ne peuvent être absorbés que par les végétaux. Il n'y a de vie possible pour nous que dans la communion avec la nature. Nous nous sentons attirés vers un arbre, une fleur, un brin d'herbe, en nous imaginant peut-être que ce sont des objets de luxe et de fantaisie; mais non, ces êtres muets sont nos amis et les indispensables auxiliaires de nos poumons; la civilisation qui les écarte de la société humaine n'est qu'un régime barbare et homicide.

Le sang, vivifié par l'oxygène de l'air, va ranimer les diverses parties du corps. Admirable modèle d'un commerce actif et prospère, qui distribue impartialement la richesse dans toutes les régions sociales, le fluide nourricier afflue dans tous les canaux, pénètre jusqu'aux extrémités les plus reculées, et répartit la substance vitale entre tous les organes, suivant les besoins de chacun. Tel est, du moins, le rôle qu'il joue dans le corps en pleine santé. Mais dans l'homme perverti par les mauvaises habitudes, la circulation du sang devient aussi

défectueuse que la circulation commerciale dans la société dépravée par une fausse civilisation. Elle favorise quelques parties aux dépens des autres; elle les gorge d'une nourriture superflue, elle active outre mesure certaines fonctions, tandis que le reste de l'organisme languit dans le marasme et l'impuissance. Comme l'industrie, en se généralisant parmi les hommes, en devenant plus utile et plus productive, peut seule régulariser le commerce et rétablir l'équilibre social, ainsi c'est le travail, c'est le sage exercice de toutes nos facultés et de toutes nos forces qui entretient l'activité normale de la circulation dans les artères et dans les veines. Nul de nos organes ne doit être dispensé de ses fonctions, nul élément de notre puissance ne doit rester inutile : c'est à cette condition seulement que la vie peut se répandre et que la santé peut régner dans toutes les parties de notre être.

Le sang, envoyé du cœur aux poumons, renvoyé des poumons au cœur, et poussé par le cœur dans les vaisseaux artériels, qui se ramifient à l'infini dans les tissus, fournit à chaque organe la matière sur laquelle celui-ci doit travailler. Ici nous assistons au phénomène le plus merveilleux peut-être de notre histoire physiologique : c'est celui de la sécrétion. Cette parcelle alimentaire que le sang dépose sur sa route, avant d'entrer dans les veines, qui le ramènent au cœur, ne tarde pas à se transformer suivant la nature de l'organe auquel elle tombe en partage. Sous sa forme nouvelle, elle reçoit immédiatement une destination spéciale, qui est tantôt de coopérer à certaines fonctions, tantôt d'entraîner au dehors les impuretés et les détrituts de l'organisme, tantôt de s'élever, par une épuration graduelle, jusqu'à l'assimilation finale. Ainsi le foie sécrète la bile, qui a pour

objet d'aider à la digestion; les mamelles sécrètent le lait, qui sert à la nutrition d'un nouvel être; les organes exhalants sécrètent le mucus et la sueur; les reins sécrètent l'urine; le cerveau sécrète le fluide nerveux, qui sert d'agent à la sensibilité et au mouvement, et dont la circulation établit l'unité vitale. Cette élaboration multiple s'accomplit sans la participation de notre volonté; mais nous pouvons la surveiller indirectement et la soumettre à une influence rationnelle. Nous ne pouvons ni commander ni défendre au cerveau de produire le fluide nerveux; mais par l'usage que nous faisons de ce fluide, il dépend de nous d'en accélérer ou d'en modérer la production, et d'exercer un contrôle actif sur toutes les autres sécrétions. Il n'est pas en notre pouvoir de faire le triage des matériaux qui ont été admis dans la circulation, et dont une grande partie doit être éliminée; mais cette élimination, qui se fait principalement par l'exhalation cutanée, peut être facilitée et regularisée par les soins de propreté dont tous les hommes devraient prendre l'habitude, et qui constituent un des plus importants devoirs de l'hygiène. Les ablutions du visage et des mains sont loin de suffire : elles sont plutôt un tribut payé aux convenances qu'une précaution hygiénique. Les pores, qui livrent passage à la transpiration, sont rapidement obstrués par la poussière : c'est pourquoi le corps entier doit être baigné ou du moins lavé journellement, non point avec de l'eau chaude, qui détend et amollit les tissus, mais avec de l'eau froide, qui les fortifie. Après l'air, l'eau est la substance la plus nécessaire à l'homme. L'usage quotidien des ablutions générales ferait certainement disparaître plus de maladies que les disciples d'Esculape ne parviennent à en escamoter à l'aide de leurs médicaments. Enfin, pour

influencer de la manière la plus efficace sur le travail des sécrétions diverses, nous devons en étudier avec constance le système si compliqué, mais si admirablement ordonné. Nous y gagnerons au moins une connaissance plus parfaite de la grande loi de la solidarité, qui règle les rapports des organes dans le mécanisme individuel et qui peut seule conduire les peuples à une réforme radicale.

I V

Nous avons essayé de faire comprendre l'importance des fonctions qui concourent à la nutrition; mais nous sommes loin d'avoir tout dit; nous n'avons même pas tout indiqué. Que faut-il pour que le mystère de l'assimilation s'accomplisse? S'il fallait le deviner, le découvrir par les procédés ordinaires du raisonnement, la science devrait se reconnaître impuissante. Mais la nature parle en nous : elle ouvre nos sens à toutes les richesses de l'univers, elle nous les montre, elle nous entraîne doucement vers les êtres qui contribuent à nous perfectionner. Il ne s'agit pas seulement des aliments réclamés par notre estomac, de l'oxygène indispensable à nos poumons, de l'eau qui active la circulation et la sécrétion; nous sentons le besoin d'être en contact avec la terre, notre nourrice, et de recevoir les émanations de son sein maternel. Les soins peu judicieux dont la civilisation nous entoure, amoindrissent, débilitent et ralentissent l'existence. Les rayons du soleil levant réveillent notre vigueur, qui s'amollit trop souvent dans un repos prolongé et dans l'atmosphère viciée d'une chambre close. Les courants électriques de l'atmosphère sont plus utiles à notre organisation que toutes les pré-

cautions prises contre les intempéries des saisons. Quand nous élevons nos regards vers l'immensité parsemée d'étoiles, ce n'est pas seulement pour le plaisir de contempler un spectacle sublime; nous demandons à ces corps célestes leurs effluves magnétiques, nous leur empruntons une parcelle de la vie qui les anime et qui rayonne de toutes parts à travers l'espace infini. Si nous recherchons la société de nos semblables, ce n'est pas pour la seule satisfaction morale qu'elle nous procure; il s'opère entre eux et nous un échange de fluide nerveux et de force vitale, aussi utile au perfectionnement de l'être physique que le commerce des idées l'est au développement de l'intelligence.

Les phénomènes, les besoins, les usages et les abus dont nous avons fait un rapide examen, se rapportent d'une manière plus ou moins directe à la nutrition, c'est-à-dire à l'élaboration des matériaux qui doivent entrer dans la composition de l'organisme. Pour compléter ces remarques sommaires sur l'hygiène, nous avons quelques mots à dire de la génération, qui est la seconde fonction générale de l'être. Pour rectifier la nutrition et l'affranchir des habitudes vicieuses auxquelles elle est soumise, nous avons montré l'importance suprême de cette fonction et la sainteté du travail au moyen duquel notre volonté y participe. La fonction génératrice, quoique moins fréquemment exercée, est importante et sainte au même titre. Si nous veillons avec un soin scrupuleux à tout ce qui intéresse notre constitution individuelle, nous ne devons pas une attention moins religieuse à l'acte par lequel nous reproduisons ou du moins nous éveillons une nouvelle individualité. Si nous nous pénétrons de la responsabilité qui pèse sur nous dans cette circonstance, nous ne rechercherons pas avec légèreté

un rapprochement dans lequel s'accomplit le plus redoutable et le plus profond mystère de la nature. Ici, comme dans les phénomènes de la nutrition, si la raison s'oublie elle-même, si elle cède aveuglément à l'attrait sensuel, elle abdique sa puissance, subit le joug de l'animalité, et l'auguste fonction destinée à perpétuer l'espèce devient un honteux désordre, qui souille l'existence humaine dans sa source. En ne considérant la génération qu'au point de vue hygiénique, il nous suffit maintenant de dire que cette faculté, détournée de son but naturel et transformée en habitude impérieuse, partage avec la nutrition dépravée le triste privilège d'engendrer la plupart des maladies qui empoisonnent et dévorent la vie des hommes.

Le vice, voilà le maître secret, voilà le geôlier qui nous tient enchaînés, à la disposition de tous les tyrans qui nous exploitent dans le monde social et politique. C'est par le vice que doit commencer toute réforme; c'est contre lui que nous devons d'abord nous insurger. Pour parvenir à la liberté, il faut nous délivrer de l'ignorance et des habitudes qui nous livrent pieds et poings liés à tous les despotismes. Il faut nous connaître nous-mêmes et apprendre à vivre. Quand l'homme entendra l'art difficile de gouverner son organisme, quand il aura secoué le joug de la science officielle et qu'il sera son propre médecin, il ne tardera pas à comprendre ce qui lui reste à faire pour s'affranchir de ses autres tyrans, et pour être à lui-même son prêtre, son juge, son législateur et son roi.

L'ÉDUCATION

I

Nous avons d'abord demandé à l'hygiène les secrets de l'art de vivre. Dès que nous savons nous gouverner dans la vie, notre devoir est de diriger les premiers pas des êtres dont la nature nous a confié la garde. Telle est l'obligation fondamentale de toute société. Cherchons à nous en acquitter le mieux possible.

L'éducation est l'art de développer le germe de perfection qui se trouve dans tout être humain. Il serait bon d'examiner les lois qui président à la formation même de cet être. Mais nous le ferons plus loin, en traitant de l'importante question du mariage. Acceptons aujourd'hui l'être dans les conditions bonnes ou mauvaises où il est placé par l'acte générateur, et voyons quel parti on peut en tirer par des soins judicieux.

La femme, en s'élevant à la dignité de mère, doit comprendre la responsabilité qui pèse sur elle. Elle cesse d'être la jeune fille folâtre, à qui de perfides flatteries persuadent trop facilement que le plaisir est toute sa destinée. Elle se trouble, elle s'inquiète de l'avenir. Pour la première fois peut-être, elle conçoit la nécessité du travail, sinon pour elle-même, du moins pour l'être qu'elle sent se former dans les profondeurs de son organisme. Pour celle dont la force et le courage sont développés par des occupations actives, la maternité n'a rien d'effrayant; pour celle qui a été élevée dans la mollesse et l'oisiveté, c'est un événement formidable, c'est le plus terrible châtiment de l'infraction à la grande loi du travail. Nous n'avons pas l'intention de retourner

à l'état sauvage; nous ne voulons pas faire de la femme l'esclave de l'homme; nous avons toujours combattu pour son affranchissement et sa glorification; mais il nous est impossible de voir un progrès rationnel et sérieux dans cette créature débile, fantasque, capricieuse, morbide, à doigts effilés, à taille de guêpe et à croupe boursoufflée, que notre civilisation appelle une dame.

Tout n'est pas à dédaigner dans la barbarie que nous avons laissée derrière nous, ou que nous refoulons à droite et à gauche dans notre marche précipitée. Si nous arrivons à des résultats absurdes, c'est que nous avons fait fausse route. Si la femme est transformée en poupée incapable de concourir à la reproduction de l'espèce, il faut absolument remonter à la source de notre erreur, et interroger la nature sur le moyen de remédier au mal. Eh bien, la nature nous montre la femme primitive plus robuste, plus vaillante, plus apte aux fonctions reproductives que la femme civilisée, et presque affranchie des douleurs qui font payer si cher à l'autre les joies de la maternité. Sans remonter jusqu'à la sauvagerie, nous voyons la campagnarde laborieuse également supérieure aux terreurs et aux faiblesses de la femme amollie par le luxe des villes. Cette supériorité ne provient évidemment ni de la misère ni de l'ignorance qui sont le lot ordinaire de la vie sauvage ou rustique; elle est due au grand air et à l'habitude d'une activité constante. Ces deux avantages nous sont indiqués par l'hygiène et peuvent être reconquis par la raison, sans qu'il soit besoin de rétrograder vers la barbarie. C'est par là que la femme doit commencer l'éducation de son enfant, avant de lui donner le jour; c'est à cette condition seule qu'elle peut obtenir une progéniture saine et bien constituée.

Ce côté physique de l'éducation première touche au

côté moral; il en est aussi inséparable que le corps l'est de l'âme. Qu'on ne nous parle pas des influences spirituelles, religieuses, purifiantes, auxquelles la femme doit être soumise, si l'on ne reconnaît pas d'abord la nécessité d'une hygiène rationnelle. Notre premier acte de sagesse et de vertu doit être de vaincre notre paresse native, pour apprendre à vivre suivant les lois de la nature. Toute religion qui ne commence pas par là n'est que superstition ou hypocrisie. Quel est le plus important devoir de la femme, sinon celui de l'amour maternel, et comment le remplirait-elle si elle ne s'efforçait d'assurer à son enfant les meilleures conditions de l'existence? Qu'elle s'acquitte de cette obligation sacrée, qu'elle demande à la nature ses douces inspirations, au travail son influence moralisante, et bientôt toutes ses facultés spirituelles seront en voie progressive, aussi bien que sa puissance organique; elle sera bonne et juste pour les autres, parce qu'elle a eu pour elle-même la vraie justice et la vraie bonté; elle ne tyranniserà personne, parce qu'elle se sent libre, forte, et qu'elle peut se servir elle-même; enfin elle s'efforcera d'établir autour d'elle l'ordre et l'harmonie qui règnent dans son être et qui font son bonheur. Voilà la femme, voilà la mère, voilà l'institutrice providentielle de l'homme.

Avant de naître, l'enfant est dans une complète dépendance de l'organisme maternel. La naissance est le commencement de son affranchissement, et l'éducation ne doit être pour lui que l'initiation à la liberté, c'est-à-dire à l'exercice de toutes ses facultés. Déjà il cherche sa nourriture; il la demande instinctivement à l'être qui vient de lui donner le jour, et il faut qu'une mère soit bien pervertie par la civilisation pour refuser à son enfant le lait de ses mamelles. On demande ordinaire-

ment aux lois, aux arts, à la littérature d'un pays ce qu'il faut penser de tel ou tel système social; mais il nous semble que certaines coutumes de la vie privée fournissent des données bien plus décisives sur le régime et sur le peuple ou du moins sur la classe qu'il s'agit d'apprécier. Malheur à la caste chez qui la femme ne sait pas, ne veut pas ou ne peut pas allaiter le fruit de ses entrailles! Peu nous importe que cette caste ait produit des hommes d'État, des publicistes, des philosophes, des poètes, des artistes et des savants. Cette politique dont elle se vante n'a jamais pu créer une institution viable, cette philosophie est stérile, cette poésie sonne faux, ces arts sont frelatés, cette science est boiteuse. Peu nous importe que ces femmes passent pour des modèles de grâce et d'élégance, si elles sont impuissantes à propager la vie, et si les hommes qu'elles donnent au monde ne sont que d'imparfaites ébauches. Cette aristocratie ou cette bourgeoisie, comme on voudra l'appeler, s'avoue elle-même vaincue et condamnée, puisqu'elle est trop faible ou trop lâche pour nourrir ses propres enfants et qu'elle les envoie sucer la substance des pauvres. Ce qui lui reste encore de sève et de vigueur, elle le tire de la démocratie laborieuse, qui la nourrit du lait de ses mamelles avant de l'enrichir par le travail de ses bras.

Nos reproches s'adressent aux classes privilégiées de France beaucoup plus qu'à celles d'autres pays, où les femmes riches ou soi-disant telles ne se trouvent pas encore déshonorées de remplir jusqu'au bout les fonctions les plus saintes de la maternité. Mais elles suivent ou plutôt elles exagèrent avec trop d'ardeur les modes françaises pour ne pas arriver bientôt au même point de dégradation. Comment le corps ne s'étiolerait-il pas dans

ce dévergondage de luxe et de futilités? N'en doutons pas, la femme mondaine travaille partout à se débarrasser de tous les soins qui la gênent dans ses plaisirs, et à réduire la maternité à sa plus simple expression; elle travaille à ruiner sa santé, à fausser son intelligence, et accélère autant qu'il est en son pouvoir la dégénération de la race. Heureusement, ce pouvoir ne s'étend pas loin. La caste aristocratique s'élimine d'elle-même par ses vices et par son impuissance à vivre. Elle est l'ulcère qui sert d'exutoire aux humeurs malignes du corps social et qu'un régime plus sain, suivi avec persévérance, pourra seul faire disparaître.

II

Si la femme est la première institutrice de l'enfant, il ne faut pas oublier que l'homme est l'instituteur de la femme, et que par conséquent c'est son influence qui doit dominer l'éducation. L'homme représente le principe rationnel, comme la femme représente le principe sensitif. C'est par son intervention que l'enfant doit être progressivement affranchi des caresses trop douces et de la tutelle trop énervante de sa mère, pour devenir un être libre et fort, capable d'accomplir sa destinée. Ce que la mère donne à l'enfant par tendresse instinctive, celui-ci doit apprendre à le gagner par son travail, et c'est du père qu'il reçoit cette première leçon d'économie sociale.

Mais de même que les vanités mondaines font trop souvent oublier à la femme les devoirs de la maternité, l'orgueil de caste étouffe presque toujours dans l'homme la voix de la raison. Quel est l'objet de l'éducation dite libérale et qu'on devrait appeler plutôt aristocratique ou bourgeoise, de la seule qu'on ait daigné réduire en sys-

tème ? C'est d'apprendre aux enfants qui ont le malheur d'y être soumis à vivre sans faire aucun travail utile, à exploiter leurs semblables, à se croire d'autant plus importants qu'ils sont plus à charge au public, à perpétuer les iniquités et les mensonges du vieil ordre social comme la plus pure justice et la plus incontestable vérité. Nous savons quels efforts ont été faits depuis le commencement du siècle pour introduire plus de connaissances positives et pratiques dans l'instruction. Ces changements partiels sont un symptôme de doute et d'inquiétude; ils montrent que la lumière commence à se faire dans l'esprit de la classe privilégiée; mais il serait absurde de les accepter comme une réforme radicale. Nous ne pouvons discuter sérieusement la question de savoir s'il faut donner la préférence aux langues mortes ou aux langues vivantes dans l'éducation, aux études littéraires ou aux sciences, à l'algèbre ou à la chimie, aux arts d'agrément ou à la gymnastique, tant qu'on n'aura pas fait disparaître le vice fondamental du système et tant que le résultat final de toute cette éducation sera de recruter et de fortifier la dangereuse armée des oisifs, des politiciens, des diplomates, des pédants, des ergoteurs et des demi-savants.

Quand Rousseau déclara qu'il enseignerait un métier manuel à Emile, c'est-à-dire à l'enfant de la classe aristocratique, ce n'est pas seulement l'ancien régime pédagogique qu'il ébranlait, c'est à la racine même du privilège qu'il portait le premier coup de cognée. La Révolution, qui a bouleversé depuis tant d'existences patriciennes, a prouvé que le précepte de Rousseau était bon à suivre, même au point de vue de la prudence individuelle. Mais nous ne le proposons pas ici aux riches comme un moyen de salut dans quelques circonstances exceptionnelles,

comme un subterfuge pour échapper aux rigueurs révolutionnaires. Non, c'est comme le principe même de la révolution sociale à laquelle nous aspirons, comme le principe le plus vital et le plus absolu, que nous proclamons l'obligation du travail manuel pour tous les hommes. Cette révolution s'accomplira infailliblement; mais elle sera violente et convulsive dans toutes ses phases, si ceux qui possèdent et jouissent par droit de naissance ou par droit de conquête, persistent à défendre leur privilège contre l'invasion des déshérités, tandis qu'elle arriverait paisiblement et harmonieusement à son terme, si tous rendaient hommage à la loi du travail et de la justice.

Les hommes qui se vantent de républicanisme professent un superbe mépris pour les honneurs, les respects, les déférences hypocrites dont on entoure l'enfance des princes. Mais qu'importent nos paroles et nos protestations, quand nos actes disent tout le contraire de ce que nos lèvres affirment! Quel est le riche soi-disant républicain, soi-disant démocrate, qui ne transmet pas sa fortune à son fils ou à sa fille, qui ne lui assure pas le moyen de vivre dans l'oisiveté, qui ne l'entoure pas d'un peuple de serviteurs, qui ne l'habitue pas à jouir de tout sans avoir rien gagné par son travail? Si la conduite du particulier à l'égard de ses enfants est conforme à la raison, celle du monarque nous semble parfaitement justifiée. De la fortune de l'un à la liste civile de l'autre, il y a la différence du moins au plus; mais la loi qui protège la première et en garantit la transmission par héritage, aussi bien que la constitution monarchique par laquelle la seconde est autorisée, consacre un privilège, c'est-à-dire la jouissance d'un bien qui n'est ni proportionné au besoin du possesseur, ni gagné par la voie lé-

gitime du travail. L'hérédité civile est une infraction à l'équité comme l'hérédité politique, et la dynastie bourgeoise n'est pas moins odieuse aux prolétaires qu'elle exploite que la dynastie royale à la démocratie qu'elle opprime.

Mais nous n'en sommes pas encore à discuter l'abolition de l'hérédité. Il ne s'agit que de faire subir à l'éducation les changements exigés par le progrès des idées. Quelles que soient les connaissances dont on sature l'esprit de l'enfant, jamais on n'élèvera cet enfant à la dignité d'homme, jamais on n'en fera un membre utile de la grande famille, tant qu'on ne lui aura pas fait comprendre d'une manière pratique à quelles conditions nous obtenons de la nature les moyens de vivre, comment nous les perfectionnons par l'industrie, et pourquoi nous ne pouvons refuser de mettre toutes nos forces individuelles au service de la société, sans devenir pour elle un embarras et un péril. Ce n'est certes point par de la métaphysique et des théories subtiles qu'il faut faire entrer cela dans l'intelligence de l'enfant; c'est par des faits, c'est par sa propre expérience, dirigée de manière à être pour lui le véritable apprentissage de la vie. Dans quelles écoles, dans quels gymnases, dans quelles institutions académiques a-t-on rendu justice à ces conditions premières de l'éducation? Elles se trouvent remplies, il est vrai, pour le prolétaire, avec un redoublement dangereux de sévérité, dans la rude école du travail et de la misère; mais elles sont soigneusement exclues des établissements aristocratiques qui ont pour seul objet d'initier la jeunesse, par une science superficielle, aux luttes de la vanité, et qui déversent chaque année sur le monde un nouvel essaim d'ambitions impertinentes et de crinolines incomparables.

III

Quelle est la base de tous les systèmes officiels d'éducation? La religion. Et qu'est-ce que la religion? La croyance en Dieu, à une loi morale et à la sanction de cette loi par des récompenses et par des châtiments, soit dans cette vie, soit dans une vie future. Nous savons que la religion peut être définie d'une manière plus philosophique. Mais admettons qu'elle soit ce que nous venons de dire, et discutons-en la valeur au point de vue de l'éducation.

On dit à l'enfant qu'il y a un Dieu créateur, c'est-à-dire un être tout-puissant, qui a tiré du néant le ciel et la terre. Cette notion fondamentale est-elle exacte? Oui et non. Les mots ne sont qu'un bruit et un souffle. La même combinaison de syllabes peut exprimer une vérité sublime ou une monstrueuse absurdité, suivant la disposition morale de celui qui l'énonce ou de celui à qui elle s'adresse. Vous qui donnez à l'enfant cette première leçon de métaphysique, qui êtes-vous? Etes-vous un homme libre, juste, fort et utile? Travaillez-vous? Produisez-vous? Vous êtes-vous fait ce que vous êtes, et la société vous doit-elle une partie de ses richesses? Si vous pouvez répondre oui à toutes ces questions, nous vous reconnaissons le droit de parler à l'enfant et de développer en lui l'idée d'un être créateur. Etes-vous un oisif, un privilégié, un mendiant, un parasite de l'ordre social, vous ne pouvez enseigner que l'erreur, et votre religion ne peut être qu'un mensonge. Plus vous entassez les preuves, les livres et les autorités, plus vous mentez. Plus vous fortifiez votre dogme, plus vous démontrez vos doutes et votre ignorance. Plus vous affirmez pé-

remptoirement, plus votre raison se trouble et chancelle. Vous ne pouvez plus croire à ce que vous dites ; mais l'enfant vous ouvre son intelligence vierge et reçoit vos paroles sans défiance. Voyons ce que devient en lui votre enseignement religieux.

Une doctrine abstraite n'entre pas dans l'esprit de l'enfant. Elle n'acquiert de signification pour lui que lorsqu'elle est expliquée par des faits. L'enfant à qui on parle de Dieu juge de cet être par celui dont il reçoit l'instruction. Il multiplie la force humaine par dix, par cent, par mille, pour arriver à la conception de ce qu'il a entendu appeler la toute-puissance ; il mesure la création par les actes qu'il voit s'accomplir ou qu'il accomplit lui-même ; il s'élève à l'idée de la Providence par la sagesse qu'il croit découvrir dans son père ou dans son pédagogue, et par la ligne morale qu'on lui apprend à suivre. Son père, que fait-il ? Aussi peu de choses utiles que possible, en obtenant des autres le plus de services gratuits qu'il peut ; il s'efforce de vivre dans le loisir, dans l'opulence, et de faire jouir sa famille des mêmes avantages, aux dépens de ceux qui l'entourent. Mieux il réussit dans ce plan de conduite, plus il a d'importance, de grandeur et de gloire aux yeux du monde. Voilà ce que l'enfant comprend à merveille, voilà le commentaire vivant, clair et intelligible de sa leçon de catéchisme. Cette magnificence de son père, il n'a qu'à l'élever à la millième puissance, et il aura une idée très orthodoxe de celui qu'on lui recommande d'appeler son père céleste. Il vous dira que celui-ci vit comme les princes de la terre et beaucoup mieux encore, dans une oisiveté seigneuriale ; qu'autrefois il a daigné sortir de son repos pour créer l'univers et en régler le mécanisme par la vertu magique de son commandement, mais qu'il n'est pas

astreint au travail comme un vil ouvrier, et qu'il se contente aujourd'hui de gouverner son empire par des subalternes. L'apprenti théologien vous dira encore que son père céleste, aussi bien que celui d'ici-bas, a sa famille privilégiée, à qui il réserve son héritage et toutes ses faveurs, tandis qu'ils appesantit sa colère sur la populace maudite des damnés, contraints de glorifier par leur supplice l'aristocratie des élus. Tels sont les éléments de l'éducation religieuse, telle est la parole de vie qu'on sème dans la jeunesse, la parole qui y pousse de si profondes racines et qui s'oppose avec tant d'opiniâtreté au développement de la raison.

On a beau enseigner la même doctrine, inculquer les mêmes principes à l'enfant riche qu'à l'enfant pauvre, les faits et l'expérience sont plus éloquents que les mots, et le dieu du privilégié n'est pas le dieu du déshérité; ou, si c'est le même personnage, il se montre à l'un comme un père trop indulgent, et à l'autre comme un maître dur et cruel. C'est en vain que vous prêcherez au malheureux la patience et la résignation, que vous lui promettrez une éternité de délices en dédommagement de quelques jours de souffrance; la logique de la vie parle encore plus clairement à son intelligence que tous vos sermons hypocrites, et votre "Bon Dieu" n'est pour lui qu'un inexorable tyran. Enfant, il y croit et tremble devant celui qu'on lui ordonne d'aimer et d'adorer. Devenu homme, il se résigne au crétinisme et à l'esclavage, il renonce à penser et à vouloir, ou il rejette avec horreur une croyance dont on a fait le symbole et la consécration de toutes ses misères; il se révolte contre le despotisme intellectuel, en attendant qu'il puisse reconquérir sa liberté politique et sociale.

Faut-il donc renoncer à toute notion religieuse et

bannir de l'éducation l'idée de Dieu, de la création, de la spiritualité et de la vie future? Nous l'avons déjà dit, nous n'avons pas à discuter une modification de détail dans un système radicalement faux. Toutefois, s'il fallait donner notre avis, nous dirions : Oui, supprimez au moins ce mensonge et cette hypocrisie. Votre éducation pervertit le cœur et l'intelligence de l'enfant; mais si vous ne touchez pas à la question religieuse, peut-être gardera-t-il au fond de l'âme un principe intact de vérité, qui grandira, protestera contre l'erreur et le rachètera un jour de la dégradation à laquelle vous le condamnez. Cependant nous croyons à la Raison universelle, à l'Humanité infinie et à la création, c'est-à-dire à l'éternelle fécondation de l'Humanité par la Raison. Ce n'est pas là un théorème de géométrie ou d'algèbre, qui, une fois logé dans l'entendement, y demeure immobile. C'est une croyance vivante, qui se fortifie et s'illumine par un travail rationnel, mais qui s'altère, se trouble et s'obscurcit dans l'ivresse du vice ou dans la léthargie de l'oisiveté. Pour initier l'enfant à cette croyance, il faut d'abord l'habituer à la rectitude morale et à une existence laborieuse. Quand il sentira l'empire de sa raison sur ses sens et sur son organisme, quelques paroles suffiront pour faire éclore en lui l'idée de l'Esprit tout-puissant. Quand il fera librement usage de ses forces pour produire ce qui est utile à ses semblables et à lui-même, il devinera le mystère de la création. Quand il exercera toutes ses facultés, la conscience de sa valeur croissante lui dévoilera le secret de sa destinée immortelle. L'expérience de son propre travail lui fera comprendre tout ce que l'Humanité a fait pour lui, et ce qu'il doit faire pour s'acquitter envers elle; il saura qu'elle n'est pas fatalement condamnée à la servitude et

au malheur, qu'elle peut triompher de toutes les oppressions, et que le devoir de ses enfants est de travailler sans relâche à son affranchissement. Telle est la religion, telle est la morale que nous proposons de substituer à la théologie dominante et à la métaphysique officielle.

I V

Une question souvent agitée est celle de savoir si l'éducation collective est préférable à l'éducation individuelle. On a fait valoir une foule de raisons pour ou contre l'affirmative; mais pour faire une réponse convenable à cette question, il faudrait d'abord savoir ce qu'on veut enseigner aux enfants, dans la famille, dans le collège ou dans le pensionnat. S'agit-il de maintenir la routine de l'instruction théologico-classique, avec l'orgueil et les préjugés qui résultent de la distinction des castes, tous les vices du système nous paraissent aggravés dans l'éducation collective. La sollicitude des parents exerce sur l'enfant une influence morale qu'on peut rarement attendre des instituteurs mercenaires. Si le père et la mère ouvrent les yeux sur les abus sociaux, ils peuvent au moins partiellement en garantir les jeunes êtres dont la nature leur a confié la tutelle. Mais les établissements d'instruction publique ne subsistent qu'en raison même du respect qu'on y professe pour les abus et les préjugés dominants.

Dans les pays gouvernés par une autorité despotique, tout enseignement est soumis au contrôle de cette autorité, toute école est nécessairement une école de théologie et de despotisme. L'opinion peut bien lutter sourdement contre le régime de la force, quelques idées de liberté peuvent pénétrer jusqu'au fond des collèges sous

un déguisement grec ou romain, mais l'opposition universitaire n'a aucune valeur sérieuse au point de vue de la réforme sociale; elle ne représente que les privilèges et les prétentions de la bourgeoisie. Elle peut contribuer à une transformation politique; mais l'esprit dont elle émane sera toujours un obstacle au triomphe de la démocratie.

Aux États-Unis, nulle entrave légale ne s'oppose en apparence au développement de l'instruction publique. Là, il n'y a aucune intervention gouvernementale, comme en France, aucune centralisation, aucun monopole; et pourtant l'éducation n'est pas libre. Quel est le tyran qui l'opprime? L'opinion. Tant que vous êtes vous-même un des suppôts de cette puissance, vous vous estimez parfaitement à l'aise. Tant que vous appartenez à une des nuances de l'orthodoxie chrétienne, vous pouvez chercher votre milieu presbytérien, méthodiste, épiscopal ou catholique, confier vos enfants à des adorateurs de la Bible ou du crucifix, et trouver tout naturel qu'on les élève dans les superstitions dont vous n'avez jamais songé à vous débarrasser. Il n'est pas jusqu'aux jésuites qui ne sachent très bien s'accomoder de ce régime. Du moment où l'opinion est souveraine, elle vaut à leurs yeux la peine d'être courtisée. Ils ont successivement gagné et perdu les bonnes grâces de tous les potentats; ils savent quels ménagements ils ont à prendre auprès de la reine capricieuse du Nouveau Monde. Ils sont venus humblement mettre à son service leur longue expérience pédagogique.

Mais si vous ne relevez ni de Luther, ni de Calvin, ni de Henri VIII, ni de Wesley, ni de Loyola, ni d'aucun autre chef approuvé, sanctionné, canonisé par une certaine fraction de l'opinion, si vous rejetez l'autorité de

la Bible aussi bien que celle du pape, si vous ne reconnaissez d'autres lois que celles de la nature et de la raison, vous trouverez difficilement la liberté pour vous-même dans les relations sociales, et pour vos enfants dans les écoles à la mode. A moins de rester dans un isolement absolu, vous êtes entraîné bon gré, mal gré, par les rouages de la machine légale, et à moins de garder vos enfants sous votre surveillance immédiate, il faut les livrer à un système d'éducation qui déprave le cœur et fausse l'entendement. Soyons juste, cependant, et hâtons-nous de reconnaître que l'émancipation politique, la décentralisation administrative et religieuse n'ont pas été pour les Etats-Unis sans résultats avantageux. Là, du moins, toutes les hypothèses philosophiques et sociales peuvent se produire, se discuter et même s'essayer, sans crainte de la police correctionnelle. Cette liberté relative ne date pas de loin ; elle a longtemps lutté contre le fanatisme et la loi de Lynch, avant de prendre définitivement sa place au soleil de la République. Mais enfin, telle qu'elle est, elle atteste un mouvement progressif de l'esprit public, et promet de nouvelles conquêtes.

v

La chêne qui croît sur le flanc de la montagne est battu par les vents, la pluie et la grêle, brûlé par les ardeurs de la canicule, glacé par les frimas, assiégé par toutes les tempêtes. Il résiste et sa puissance grandit dans la lutte. Son tronc noueux se raidit contre la fureur des aquilons ; sa rude écorce brave les intempéries et les rigueurs des saisons ; ses racines fouillent le roc et rampent au loin sous la terre. Il peut livrer son

feuillage au souffle des hivers, quelques-uns de ses rameaux peuvent être tordus et brisés par l'ouragan, mais il ne perd rien de sa vigueur : toujours il reverdit, toujours il étend son ombrage, toujours sa tête, couronnée de feuilles nouvelles, monte vers le ciel et cherche la lumière. Telle est l'humanité. Malgré les orages qui l'ont assaillie et les terribles secousses qui l'ont agitée à tant de reprises, elle s'est enracinée sur le globe, elle grandit, elle étend ses fortes branches, elle élève vers les régions lumineuses sa tête toujours jeune et belle.

La sève qui monte jusqu'au faite de l'arbre est puisée par les racines dans le grand réservoir terrestre; elle s'élabore dans le tronc et dans les branches, avant de s'épanouir en feuilles, en fleurs et en fruits. Ainsi la vie physique, intellectuelle et morale part des régions infimes de la matière et parcourt toutes les phases de la destinée, avant de s'individualiser dans les générations nouvelles. L'homme qui vient au monde n'est pas seulement un peu de substance organisée, douée de sensibilité et de discernement, qui végète pendant quelques jours, sans rapport avec le passé, sans obligation envers l'avenir, pour rentrer dans le chaos de la matière et servir à d'autres combinaisons aussi insignifiantes et aussi stériles. Il doit quelque chose à toutes les forces de la nature; il est le fruit du travail universel des mondes, qui produit l'humanité dont il reçoit la vie. Il représente un peu de la pensée, de la joie, de la douleur, des efforts et des aspirations de toutes les générations qui l'ont précédé. Une partie de la puissance créatrice lui est dévolue : il doit s'en servir pour élaborer, purifier et transmettre à de nouveaux rameaux de l'arbre humanitaire la sève toujours ascendante de l'existence.

Il n'y a pas d'éducation possible au milieu du luxe et des habitudes artificielles des villes. Tout homme doit résumer en lui l'histoire et l'expérience de la race humaine; or, ce n'est pas dans les villes que cette race a commencé sa carrière. La science nous enseigne que l'embryon humain passe par toutes les formes de l'organisme avant d'arriver à sa forme définitive. La nature se charge de cette partie de l'éducation qui est antérieure à la naissance; c'est à nous de poursuivre ce plan du développement graduel. L'enfant doit respirer d'abord l'air des champs; ses premiers regards doivent se promener sur les grands horizons que n'attriste aucune enceinte de murailles rouges au grises; son âme doit s'éveiller aux harmonies du vent dans les arbres, de l'onde sur les grèves, des oiseaux dans le feuillage. C'est de toute cette matière animée qu'il tire sa vie, aussi bien que du sein qui l'allait. Ces influences, ces rayonnements, ces souffles, ce magnétisme de la nature extérieure contribuent autant à développer ses forces, à activer sa circulation, à stimuler sa sensibilité et son intelligence que les soins et les caresses de sa mère. C'est à la campagne seulement que se trouvent remplies toutes les conditions de l'existence. Les grandes villes sont des gouffres où les populations viennent s'entasser, s'étioler et s'éteindre. On vante la précocité des enfants de Paris: pauvres êtres jaunes et hâves, qui dépensent leur vie et leur esprit en débauches hâtives! Que resterait-il à cette superbe capitale si elle cessait de se recruter dans les provinces, que lui resterait-il au bout de cinquante ans, sinon une population de vieillards, de spectres et d'idiots?

L'enfant sera donc élevé à la campagne. Mais il ne suffit pas de lui montrer la nature conquise par le tra-

vail de l'homme; il faut encore le faire participer à la conquête, il faut le faire passer par les luttes qu'a soutenues l'humanité pour arriver au degré de puissance où elle se trouve aujourd'hui. Comment cette initiation se fait-elle dans les systèmes actuels? L'enfant riche est emprisonné dans un collège, où on lui enseigne quelques phrases de deux ou trois langues mortes et l'histoire des crimes, des batailles et des atrocités qui ont souillé la vie des peuples. L'enfant pauvre est condamné à des travaux excessifs, qui l'abrutissent, ou abandonné au vagabondage et à la misère. Les deux procédés, combinés et corrigés l'un par l'autre, pourraient donner un commencement d'éducation rationnelle. Il est bon, sans doute, que l'enfant apprenne par quelles vicissitudes a passé le genre humain; mais cette histoire sera pour lui une lettre morte tant que sa propre expérience ne lui en révélera pas la vraie signification. Il doit donc être astreint à lutter contre les forces extérieures; astreint non par une nécessité factice et arbitraire, mais par la loi de sa destinée. Il ne doit pas y avoir de richesse pour lui, sinon la richesse sociale, la richesse de tous; pas de capital séparé, pas d'hérédité individuelle. L'aisance assurée est pour lui la plus grande des malédictions. La vie toute faite, toute préparée, toute gagnée, le privilège de l'existence sans travail, c'est l'iniquité, c'est le mensonge, c'est l'orgueil, c'est la paresse, c'est le vice. L'enfant apprendra donc à gagner sa vie; il ne sera admis à la jouissance de la richesse sociale qu'en proportion de son travail et de ses besoins. Cela ne veut pas dire qu'il sera voué à une existence toute matérielle et toute mercenaire. Le travail est rendu de plus en plus accessible, de plus en plus attrayant par la civilisation, et surtout par la réforme à laquelle nous

aspirons; il s'ennoblit, il se spiritualise par la science, et quand il est la loi pour tous, il n'est plus une honte ni une servitude pour personne.

Il ne suffit pas à l'enfant de soutenir la lutte contre les forces physiques; il lui faut encore subir l'épreuve des rivalités sociales, exercer son ambition et sa justice à l'égard de ses semblables, sentir et connaître par lui-même les tendances, les sympathies, les répulsions, les tiraillements par lesquels doit passer l'organisme humanitaire avant de parvenir à l'équilibre et à l'harmonie. Dira-t-on qu'il est absurde de faire pénétrer des idées et des sentiments si sérieux dans l'âme de l'enfant? Nous répondrons qu'il est mille fois inepte de prétendre les lui inculquer théoriquement, par l'étude de l'histoire, de la morale et de la religion, comme on le fait dans l'éducation classique, s'il n'est pas capable de les concevoir par le procédé expérimental et naturel. Placez votre élève dans les conditions du travail collectif et du développement social, vous verrez que sa raison s'élèvera promptement à cette science qu'on a eu soin jusqu'à présent de dérober à ses regards dans un chaos de récits superficiels, de noms propres, de dates et de fables ridicules.

Ce que nous réclamons pour l'enfant, comme pour tout être humain, c'est la liberté; non pas la liberté de suivre tel ou tel caprice particulier, qui l'égarerait aux dépens de ses besoins généraux, mais la liberté de tous ses organes, de tous ses instincts, de toutes ses facultés, la liberté de développer complètement le germe de perfection qui est en lui. L'éducation fausse consiste à le façonner pour telle fonction ou tel métier, à lui imposer telle religion ou tel système, à le parquer dans telle caste ou telle secte, à le rendre fatalement superstitieux, mi-

sérable, vicieux et criminel. L'éducation vraie consiste surtout à écarter de lui les obstacles et les entraves, à éveiller ses aptitudes et ses tendances, à leur offrir tous les objets parmi lesquels elles peuvent choisir, à ouvrir devant sa raison le grand livre de la nature, à lui faire découvrir dans ce livre les lois de son être et celles de l'univers. Cette éducation ne l'emprisonne dans aucune catégorie, dans aucune église, ni même dans aucune nationalité; mais elle lui fait comprendre sa force et sa dignité d'homme, l'importance de sa destinée, qui le rattache à l'humanité entière; elle lui fait trouver, par le libre jeu des attractions, le rôle qui lui est réservé dans le grand drame social, la place dans laquelle il peut le mieux travailler à son bonheur et à celui des autres.

LE MARIAGE

I

C'est le mariage qui fait éclore l'être humain; c'est par le mariage que se fonde la société humaine. Il n'est donc pas de sujet plus digne des méditations du réformateur, soit que celui-ci veuille travailler au perfectionnement individuel, soit qu'il dirige ses efforts vers l'amélioration sociale.

L'amour est, comme le progrès, une loi universelle des êtres; le mariage est l'accomplissement de cette loi. La création n'est qu'un mariage éternel, mariage de l'esprit et de la matière, de l'unité infinie avec l'infini multiple; mariage qui se manifeste à tous les degrés de l'existence, préside à l'harmonie des mondes, entraîne les planètes dans leur ronde joyeuse autour des soleils, combine les gaz dans l'atmosphère et les molécules

minérales dans le sein de la terre, couvre le globe d'une robe vivante de verdure, le peuple d'une immense variété d'êtres animés, perpétue chaque espèce par le rapprochement instinctif des sexes, et resplendit enfin dans l'humanité par la majesté de la puissance virile et par l'attrait divin de la beauté. Nul être ne peut se soustraire au mariage. Nul astre ne répand ses rayons dans l'espace que pour illuminer et féconder d'autres globes; nulle terre n'enfante la vie si elle ne reçoit l'influence d'un soleil créateur. Les nuages qui flottent dans l'air se rapprochent pour confondre leurs électricités et répandre sur le sol une ondée bienfaisante. Le brin d'herbe, aussi bien que le lis superbe ou le chêne gigantesque, a sa fleur qui renferme un mystère d'amour et prépare les germes d'une nouvelle génération. L'animal le plus féroce obéit à la loi de la reproduction comme à celle de la conservation égoïste, et recherche avec ardeur l'être sur lequel il doit assouvir ses aveugles transports. L'homme seul a-t-il le pouvoir de se dérober à l'empire de la loi générale ou d'en violer les prescriptions ?

Comme le gouvernement, comme la religion, comme tous les faits relatifs à la destinée progressive de l'individu et de la société, le mariage a été tellement dénaturé par les passions et les préjugés de l'homme, par les prétentions de la théocratie et des législateurs, qu'il est difficile de le reconnaître comme une des conditions essentielles de l'existence. Essayons de le retrouver sous les lois conventionnelles, sous les artifices au moyen desquels on a imaginé de le protéger ou de le sanctifier, et tâchons de lui restituer son caractère véritable. D'abord, puisque l'homme passe par plusieurs phases de développement avant d'arriver à la perfection normale dont son être est susceptible en ce monde, nous devons

reconnaître dans le mariage plusieurs degrés proportionnés à ces phases successives de la destinée humaine. Comme l'hygiène du sauvage n'est pas celle de l'homme civilisé, ainsi l'amour ne saurait être pour son âme farouche et pour ses sens grossiers ce qu'il est pour l'être habitué aux raffinements de la vie sociale. Il déchire sa proie pour se nourrir; il ravit la femelle qui a excité ses désirs impétueux. Jusque-là, tout n'était pour lui que lutte, rapine et violence; cette première union, toute brutale qu'elle est, réveille en lui la nature supérieure. Pour un moment il se sent uni à un autre être, et son égoïsme primitif est ébranlé. La résistance instinctive de cet être plus faible et plus délicat lui donne la première leçon d'attendrissement et lui fait confusément entrevoir une force différente de la force physique, un droit supérieur à la violence : c'est pour lui l'aurore de la vie spirituelle et morale.

Après ce premier essai, l'homme arrive rapidement à une double conclusion, qui lui permet de s'élever d'un degré sur l'échelle du mariage : il peut choisir et se faire agréer. Par le choix, il s'élève au-dessus de l'instinct, au-dessus de la pure animalité. Mais ce choix, comment le fait-il ? En passant de l'isolement sauvage à l'association barbare, il apprend l'art de la guerre collective et du pillage organisé. Les guerriers ennemis sont massacrés et les femmes emmenées captives. Parmi celles-ci les vainqueurs choisissent ou tirent au sort. Cet abus de la victoire nous fait horreur; cependant il indique déjà un adoucissement de mœurs et un progrès marqué sur le rapt primitif. La femme prisonnière n'est plus une proie : son maître peut s'attacher à elle; elle peut conquérir ce cœur féroce, et presque toujours elle exerce sur lui une influence bienfaisante.

Après le pillage, le commerce. La femme devient un objet de trafic comme tout autre butin. Elle est vendue pour son industrie ou pour sa beauté. C'est un hommage rendu à sa valeur; c'est un changement, une chance d'amélioration dans son sort, une liberté relative. L'homme choisit et achète une esclave pour en faire sa compagne et pour qu'elle lui donne une postérité. Il peut en avoir deux, il peut en avoir plusieurs; mais il en préfère une, et la polygamie, qui est le troisième échelon du mariage, montre déjà une tendance monogamique.

Sans arme, sans force, sans colère, la femme a fini par conquérir sa place au soleil de la société civile. Cette pauvre esclave a été reconnue pour une personne et protégée dans ses droits par les lois de ses oppresseurs et de ses ravisseurs. Partout dans la civilisation gréco-romaine, la monogamie est officiellement établie; elle consacre en principe la liberté de la femme et l'égalité morale des deux sexes. Mais la polygamie, favorisée par l'institution de l'esclavage, reste encore dans les mœurs.

C'est la période du mariage légal ou privilégié, institué en faveur de la caste qui est seule admise aux bénéfices de l'ordre politique ou civil. En signalant la supériorité de cette nouvelle forme matrimoniale sur les précédentes, il faut flétrir l'iniquité monstrueuse qui maintient l'immense majorité de la population à l'état de bétail ou de marchandise, et l'abandonne à tous les caprices de l'avarice, de la violence et de la lubricité.

Le christianisme, religion démocratique dans l'origine, essaye enfin de retirer l'humanité asservie des profondeurs de la dépravation. Il porte ses consolations et ses espérances jusqu'au dernier des esclaves et adresse ses menaces au plus terrible des tyrans. Mais il laisse le tyran sur son trône et l'esclave dans les fers. Il avoue

son impuissance à réformer le monde en déclarant que ce monde est maudit et en réservant toutes ses promesses pour l'existence future. Il prétend réhabiliter la femme; mais c'est à elle qu'il attribue la déchéance du genre humain. Il l'exalte dans le paradis jusqu'au rang de reine des anges, mais il la condamne sur la terre à la subordination et à l'impuissance. Il s'empare du mariage parce qu'il ne peut l'anéantir. Il le consacre dans la forme, mais il le flétrit comme une impureté. Tel est le mariage sacramentel, c'est-à-dire la forme la plus parfaite sous laquelle la sainte union des sexes ait été emprisonnée jusqu'à ce jour, et dont il faut la délivrer aussi bien que de toutes les tyrannies précédentes.

II

Un rapide coup d'œil jeté sur l'histoire des relations sexuelles a suffi pour nous démontrer que le mariage tend à l'épuration et à la liberté. Il est également facile de s'assurer que l'initiative de cette double tendance, aussi bien que celle de l'amour, appartient à la femme. L'homme a l'initiative de l'acte; mais c'est dans la femme qu'éclot le sentiment; l'étincelle jaillit de son regard et va réveiller la puissance qui s'ignorait elle-même. Dès le principe, l'homme a subjugué la femme pour en jouir et en utiliser les services; dès le principe aussi, la femme s'est révoltée sourdement et a cherché, par tous les moyens que lui suggérerait l'amour, à revendiquer les droits de sa pudeur, et à conquérir son indépendance. C'est à cela qu'elle travaille depuis des milliers d'années. Esclave dans l'origine, elle a du moins gagné un affranchissement relatif et obtenu de ne plus se donner que sous certaines garanties. Ces garanties sont celles que

lui offrent le mariage légal et le mariage sacramentel, œuvres de la civilisation antique et du christianisme. Tâchons de les apprécier à leur juste valeur.

Le magistrat, au nom de la société qu'il prétend représenter, ou le prêtre, au nom de Dieu dont il se dit le ministre, constate que le mariage est conclu librement de part et d'autre. Voilà un hommage rendu au principe de la liberté; mais on sait que c'est presque toujours une formalité vide de sens. Pour qu'il y ait libre consentement, il faut que les parties contractantes aient une connaissance claire et précise du rapport qui s'établit entre elles, et des obligations qui en résultent. Or, cette connaissance n'existe habituellement ni dans la femme, ni même dans l'homme, au moment où ils entrent en association. Dans la plupart des cas, la femme n'est encore qu'un enfant lorsqu'elle se livre à un homme pour la vie. Elle est exposée à une foule d'influences bonnes ou mauvaises, entre lesquelles elle ne sait pas distinguer. Souvent elle cède à la tyrannie de sa famille comme à une autorité sacrée, dans une affaire où elle ne devrait consulter que ses plus intimes sentiments. Plus souvent encore elle obéit à une aveugle passion et se laisse égarer par les mirages d'une imagination déréglée. Le mariage s'offre à elle comme une vision charmante; elle tombe dans le piège et se soumet à l'engagement fatal dont elle ne sortira plus que par d'affreux déchirements ou par la mort. L'homme, qui se croit beaucoup plus sage et surtout meilleur calculateur, est la dupe d'illusions plus grossières encore que celles auxquelles succombe la femme. Il prépare avec soin son bonheur matériel; il a pris toutes ses précautions pour l'assurer, et il lui semble que rien n'y peut manquer. Rien n'y manque en effet, si ce n'est la satisfaction morale, sans

laquelle tout plaisir dégénère en satiété et en dégoût. Rien ne manque à la compagne qu'il a choisie, ni la beauté, ni l'esprit, ni la fortune, absolument rien, si ce n'est une âme sympathique à la sienne; et faute de cette insignifiante condition, la fantaisie qu'il avait prise pour de l'amour se change graduellement en aversion, et le paradis qu'il avait rêvé, combiné, calculé, arrangé, fortifié d'une enceinte légale, se transforme en enfer.

Si nous citons l'exemple d'un mariage dans la classe privilégiée, c'est que les apparences du bonheur se trouvent là plutôt qu'ailleurs. Mais prenons au hasard, interrogeons le premier couple venu à un degré quelconque de l'échelle sociale; demandons à ces deux êtres liés par la loi s'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, s'ils sont heureux dans cette indissoluble union. Nous n'affirmerons pas que personne n'ait le droit de répondre : Oui ! Nous finirions peut-être par découvrir quelques Philémon et quelques Baucis perdus dans cette immense multitude. Mais quels pénibles, quels sombres, quels lugubres aveux s'échapperaient de presque toutes ces poitrines, s'ils n'étaient retenus par la honte, et si le mystère n'était une sorte de consolation pour les maux sans remède ! Malgré l'art avec lequel certaines plaies sont déguisées, n'avons-nous pas senti, n'avons-nous pas deviné partout des misères secrètes et des tortures qui ne se racontent pas ? Mais peut-être ne distinguons-nous plus ces maux par la raison même que nous les voyons partout, et parce qu'ils sont trop communs pour attirer l'attention ; peut-être ceux qui les éprouvent les regardent-ils comme inhérents à leur destinée et comme une conséquence naturelle de la bénédiction nuptiale.

Si nous demandons compte à la Loi et à la Religion des malheurs qu'elles sanctionnent, que nous répondent-

elles? La Loi nous répond que ces malheurs ne la regardent pas. Elle s'occupe de réglementer le mariage et de réprimer les écarts qui peuvent troubler l'ordre matériel. Elle trace un cercle et dit à ceux qu'elle y renferme : " Faites tout ce que vous voudrez dans cette limite. Pourvu que vous ne sortiez pas de là, je n'ai pas à m'inquiéter de vos actes, et je suis indifférente à votre sort. " La Religion tient un autre langage; elle affecte la plus tendre sollicitude pour les êtres humains; mais elle repousse aussi la responsabilité de leurs misères, qu'elle attribue entièrement à la corruption originelle de notre nature. Cette nature est précisément ce qu'elle ne connaît pas et ce qu'elle s'obstine à condamner, au lieu d'en approfondir les mystères. Elle ne se contente pas de la condamner; elle prétend la relever et la guérir par le régime miraculeux des sacrements. Quand elle a prononcé trois mots sur un homme et une femme, ces deux êtres sont liés pour toujours comme par une opération magique; ils acquièrent le droit de propager la vie; cet homme est tenu de chérir cette femme, quoi qu'il puisse découvrir en elle, et cette femme appartient corps et âme à cet homme, malgré le dégoût qui peut soulever son cœur, malgré la révolte de ses sens ou l'épuisement de ses forces.

Le mariage veut être libre et pur. Nous venons de voir comment ces deux conditions de son perfectionnement sont remplies sous l'empire de la légalité et de la théocratie. Tout en reconnaissant les services que lui ont rendus ces deux puissances en l'arrachant aux limbes de la polygamie, nous devons déclarer qu'elles sont incapables de le faire avancer d'un pas de plus dans la voie du progrès. Elles ne peuvent que le dénaturer et le corrompre dans l'immobilité. Les tentatives faites jus-

qu'à ce jour pour le délivrer de leur autorité tyrannique n'ont pas été heureuses. Cette autorité est encore fermement établie et presque universellement reconnue. L'homme, en faveur de qui elle a été instituée, peut toujours s'en affranchir, pourvu qu'il ménage les apparences et se couvre soigneusement du manteau de l'hypocrisie. Mais la femme, contre qui la loi est faite, ne peut s'échapper sans être signalée comme esclave fugitive, et marquée impitoyablement du sceau de l'infamie. Ce n'est pas par de lâches et nocturnes évasions qu'on détruira le despotisme légal; c'est de front qu'il faut l'attaquer; ce sont les éternelles lois de la nature qu'il faut opposer à ses commandements arbitraires; c'est dans les pures inspirations de l'amour qu'il faut trouver la force de balayer la corruption et les immondices du mariage légal ou sacramentel.

III

Attribuer à l'erreur la production du mal, il semble que ce soit lui faire trop d'honneur. N'est-elle pas inerte, stérile, impuissante? Oui, mais par la raison même qu'elle met obstacle à la réalisation du bien, elle fait le mal, qui n'est lui-même qu'une négation. Rien ne démontre mieux cette vérité que l'exemple fourni par la superstition du mariage conventionnel. Ceux-là même qui n'attachent pas grande importance aux formalités et aux préjugés suivant lesquels se conclut le mariage, refusent le plus souvent d'en reconnaître les inconvénients, et continuent à les subir par aveuglement ou par lâcheté. Mais plaçons-nous au point de vue de la femme, en faveur de qui le législateur est censé avoir produit son œuvre, et qu'il semble avoir eu l'intention de pro-

teger contre la tyrannie masculine. Pour la femme qui n'est pas encore sortie de son ignorance virginale, le mariage est un mystère formidable qu'elle n'oserait pas affronter sans l'autorisation de ses protecteurs naturels, sans la consécration et la sauvegarde de la société aux lois de laquelle elle obéit, ou de la religion qu'on lui enseigne à vénérer. Sous cette double ou triple garantie, elle se hasarde dans la nouvelle destinée qui lui est offerte, elle se livre en toute sécurité. Eh bien, cette garantie est illusoire, cette consécration est une vaine cérémonie, cette protection est une tyrannie déguisée. La femme donne sa pudeur, son corps, sa vie et son âme, sans savoir ce qu'elle fait, et sans que personne le sache pour elle. Le mariage est une loterie dans laquelle elle a peut-être cent ou mille chances contre elle. Toutes les précautions dont on l'entoure, les pompes sacrées dont on amuse ses regards, semblent n'avoir pour objet que de la circonvenir et d'en faire une victime aveugle et confiante. A force de compter sur les autres, elle oublie sa force, sa dignité et les plus nobles ressources de son esprit, pour se retrancher dans les instincts bas et perfides que développe la servitude. A force de se soumettre à des lois arbitraires et à une religion factice, elle s'annule moralement, elle vit dans l'ignorance des lois de sa nature, elle laisse profaner la sainteté de son être et ferme son cœur au véritable amour, qui peut seul la relever et l'affranchir.

Ce que nous disons de la femme est aussi vrai de l'homme dans une certaine mesure. Mais c'est la femme qui est asservie, exploitée, dans l'institution légale du mariage. C'est à elle de revendiquer ses droits, comme elle l'a fait dans les phases antérieures de son histoire. Tant qu'elle ne comprendra pas la dégradation à laquelle

elle est réduite, il est inutile de parler de réforme matrimoniale.

Pour voir où nous allons, pour nous assurer du succès, invoquons immédiatement le principe qui doit déterminer toute la régénération sociale en commençant par la réforme du mariage. Ce principe, c'est celui de l'individualité humaine. Les êtres inférieurs s'accouplent sans choix; la différence des sexes et l'instinct de la reproduction suffisent pour les rapprocher. Le mâle cherche aveuglément la femelle; l'espèce tend à se reproduire, à se perpétuer selon certaines lois que l'animal suit uniformément sans les connaître, sans penser à s'en rendre compte. Ces lois des êtres subalternes existent aussi pour l'homme, qui résume en lui toute la création; mais elles sont subordonnées à une loi supérieure, caractéristique de l'être humain. Dans la satisfaction de ses besoins personnels, et surtout dans ses relations sexuelles, il est évident que l'homme ne travaille pas seulement pour l'espèce et pour la race, mais pour son individualité propre. L'animal remplit fatalement, dans la mesure des circonstances où il se trouve placé, toutes les fonctions indiquées par son organisme. Il mange, il boit, il dort, il se reproduit, il chasse, s'il est carnassier, il paît ou il rumine s'il est herbivore, aussi nécessairement que l'arbre végète et se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits selon les saisons. Pourquoi? Parce qu'il n'est que l'agent d'une force qui se manifeste par toute une espèce d'êtres, et que cette espèce elle-même est seulement une des formes par lesquelles doit passer l'existence universelle pour arriver à l'humanité. Mais l'homme a la faculté de se soustraire à la loi de l'espèce ou à la puissance de l'instinct. Il a si bien cette faculté qu'il peut se mutiler, se torturer, se priver d'aliments ou de jouissan-

ces sexuelles, enfin se suicider, c'est-à-dire briser violemment les liens physiques qui le rattachent à l'espèce. Que signifie ce pouvoir ? Faut-il y voir une aberration, un oubli, une lacune dans l'œuvre de la nature ? Y a-t-il absence de loi pour l'homme ? Est-il abandonné à son propre caprice ? Ou bien, comme les théologiens l'ont imaginé, n'est-il soumis qu'à une loi extérieure, qui a simplement pour objet d'éprouver son obéissance et sa fidélité ? Non, il n'y a ni erreur, ni oubli, ni lacune, ni commandements arbitraires. L'homme a sa loi comme tout le reste de l'univers, la loi qui constitue son individualité indépendante, qui fait de lui l'être libre et définitif dans lequel se combinent toutes les forces de la nature. Ainsi, quand nous disons que l'homme est libre, cela ne signifie pas qu'il soit affranchi de toute loi, ni même qu'il puisse violer la loi de son être ; cela veut dire qu'il est une puissance ayant conscience d'elle-même, qu'il a une destinée distincte de celle de sa race, et qu'il peut l'accomplir par des moyens qui lui sont propres. S'il peut échapper à la loi de l'espèce, c'est pour obéir à la loi de l'individu. S'il se dérobe partiellement à celle-ci, c'est pour retomber sous la loi de l'espèce. Mais il a beau s'abaisser et s'avilir, il a beau mettre en oubli sa dignité rationnelle, il ne peut jamais se confiner dans le domaine de l'animalité et du pur instinct, il ne peut dépouiller entièrement sa nature d'être individuel et libre.

La loi de l'individualité, comme celle de l'espèce, comme celle de toute existence, c'est le progrès d'abord, c'est ensuite l'amour. Mais pour l'être individualisé, l'amour a un caractère nouveau, qui ne se trouve pas dans la création inférieure. Au sein du règne minéral, toute molécule positive attire toute molécule négative.

Dans une espèce animale, il suffit à un mâle quelconque de s'accoupler à une femelle quelconque. Mais, parmi les êtres humains, c'est-à-dire les êtres définitivement individualisés et constitués, un seul individu peut convenir à un seul individu, un seul homme peut être complètement et parfaitement uni à une certaine femme. Dans l'animalité, c'est seulement le sexe qui cherche le sexe, pour former, pour maintenir, pour perpétuer l'espèce. Dans l'humanité, c'est l'être qui cherche l'être, pour se compléter et pour le compléter, pour découvrir dans les étreintes de l'amour tous les mystères et tous les trésors de la vie.

L'être humain se compose de deux moitiés, une moitié positive ou masculine, et une moitié négative ou féminine, qui sont séparées par les circonstances extérieures, mais qui tendent à se rapprocher, et pour lesquelles il ne peut y avoir ni bonheur, ni repos, ni harmonie, tant qu'elles ne parviennent pas à s'unir. Tout homme sent qu'il lui manque une portion de son être, et il conserve le secret espoir de la trouver dans quelque région de l'univers. Toute femme éprouve un besoin analogue et nourrit une semblable espérance. A force de chercher sans trouver ou sans reconnaître ce qui nous est destiné, on a fini par croire ou du moins par dire que cette aspiration de tout être humain n'est qu'un rêve poétique. Cependant, du fond de notre nature s'élève toujours une voix qui proteste contre le doute et nous assure que l'idéal poursuivi par chacun de nous est une réalité parfaitement positive. Mais pourquoi ne trouvons-nous pas cet objet de nos plus intimes desirs? Pourquoi ne s'offre-t-il pas à nous? Quel est le voile qui le dérobe à nos regards? Ce voile, c'est celui qu'abaissent sur notre âme les passions grossières, et qu'épaississent encore les

préjugés sociaux et la superstition. Victimes d'une éducation superficielle et menteuse, qui les laisse sans force contre la tentation, la plupart des jeunes gens cèdent de bonne heure aux appas de la sensualité. Les convenances ou les nécessités de la vie les poussent ensuite dans une alliance telle quelle, que la superstition légale ou sacerdotale s'empresse de sanctionner. Mais elle a beau prononcer ses formules et déclarer cette alliance indissoluble et sacrée, ce n'est pas là le mariage humain, ce n'est pas l'union de deux êtres irrévocablement destinés l'un à l'autre par l'éternelle loi de la nature. L'accomplissement définitif de cette loi ne peut être obtenu qu'au moyen de la pureté morale, vraie sauvegarde de l'amour, et de la science rationnelle, qui dissipe l'ombre des fausses religions.

I V

La perfection, voilà ce que l'homme s'efforce d'atteindre dans toutes les circonstances de la vie. L'artiste se flatte de réaliser l'idéal, c'est-à-dire la beauté parfaite. L'artisan, dans son œuvre plus humble, prétend aussi arriver jusqu'à la limite du possible. Le philosophe combine un système qui doit répondre à tous les besoins de l'intelligence. Le savant cherche la solution la plus claire et la plus complète d'un problème spécial. L'ambitieux veut faire disparaître tous les obstacles qui gênent son progrès. Le voluptueux lui-même s'irrite de l'imperfection de ses plaisirs et voudrait étendre la sensation jusqu'à l'infini. Et nous, à quelle perfection aspirons-nous ? A celle vers laquelle le genre humain gravite péniblement depuis tant de siècles, à la perfection sociale, et surtout à la perfection sans laquelle toutes les autres

sont chimériques, sans laquelle tous les rapports sont faux et discordants, à la perfection du mariage. Cette perfection, nous l'avons définie; nous savons qu'elle consiste dans l'union sacrée, indissoluble, de l'homme et de la femme, sacrée parce qu'elle est instituée par les lois de la nature, indissoluble parce qu'elle répond aux plus profonds désirs des deux êtres qu'elle rassemble. Mais on objecte qu'elle n'est pas réalisable dans les conditions d'ignorance et de sensualité où nous sommes placés. Essayons donc au moins d'en approcher; essayons d'échapper à la malédiction du mariage sensuel et du mariage légal.

D'abord, puisque nous avons reconnu que la loi de l'individualité est supérieure à la loi de l'espèce, et qu'elle est la loi caractéristique de l'humanité, il faut admettre, comme conséquence de ce principe, que les voluptés de l'organisme animal et périssable, par lequel nous sommes rattachés à l'espèce, doivent être subordonnées au développement de l'être spirituel. Ce développement, qui s'opère par la puissance, par le sentiment et par la pensée, tend à l'infini. Tout ce qui l'arrête ou le retarde est un mal. Nulle sensation, nul plaisir susceptible de s'épuiser ne peut être considéré comme l'objet principal de la vie humaine. Le mariage, qui est l'acte le plus important de l'existence ne saurait donc être considéré comme une satisfaction accordée aux sens. Il a pour but de moraliser, de purifier l'homme par l'amour de la femme, et la femme par l'amour de l'homme. La femme est la beauté, l'harmonie vivante, la réalisation extérieure de l'idéal conçu par l'homme. C'est en elle qu'il se contemple lui-même et qu'il trouve le bonheur. L'homme est la puissance créatrice, dont le rayonnement vivifie la femme, pénètre son cœur et fait

éclore ses grâces. L'homme sans la femme serait une monstruosité; sans l'homme la femme serait une nullité. Leur rapprochement par le mariage est l'indispensable condition, non-seulement du maintien et de la propagation de l'espèce, mais surtout du progrès moral et du développement spirituel.

La femme n'est donc pas un objet de fantaisie, de luxe ou de sensualité. Elle est une nécessité absolue pour l'homme, comme celui-ci en est une pour elle. Le rôle auquel elle est appelée dans l'économie universelle est différent de celui que l'homme y remplit; mais il n'a pas une moindre importance. Elle est donc relevée de toute infériorité et affranchie de tout vasselage. Est-ce aux fonctions de la maternité qu'elle est particulièrement destinée, et son principal mérite est-il de servir à la reproduction de l'espèce? S'il en était ainsi, elle ne serait encore qu'un instrument matériel, un être secondaire ou accessoire, et le mariage ne serait pour l'homme qu'un accouplement, comme pour l'animal. Mais nous savons que la valeur de l'homme est dans l'individualité, et que la loi de son être s'élève au-dessus de la loi de l'espèce. C'est donc avant tout pour le bénéfice de l'être que le mariage est institué, et la perpétuation de l'espèce n'est qu'une considération de second ordre. Or la femme est un être humain tout aussi bien que l'homme; elle a donc les mêmes avantages à réclamer, et son organisme doit être au service de son individualité immortelle avant d'être sacrifié aux intérêts matériels de l'espèce.

Loin de nous l'idée de traiter avec mépris les fonctions génératrices. Mais on a cru faire tant d'honneur à la femme en la renfermant dans la spécialité de la reproduction, on a tant répété qu'elle était faite pour mettre au monde des enfants et pour les élever, qu'il

faut enfin protester contre ces insultantes attributions. Il est vrai que les charges de la maternité sont plus lourdes que celles de la paternité; mais il n'en résulte nullement que la femme soit formée et mise au monde à l'unique fin de devenir mère, ni même que ce soit là le plus important de ses devoirs. Elle est faite pour être elle-même et pour devenir la compagne de l'homme, comme l'homme est fait pour être homme et pour devenir le compagnon de la femme. Elle n'est pas plus destinée à être mère et à n'être que cela que l'homme n'est condamné à remplir exclusivement les fonctions et les devoirs de la paternité. Mais enfin la reproduction est une des conséquences du mariage, et nous en reconnaissons toute la gravité. Ces êtres qui vont être appelés à la lumière ne tiennent pas seulement la vie de leurs générateurs, ils en reçoivent aussi leur constitution physique et intellectuelle, d'où dépend en grande partie leur destinée. Il y a là une responsabilité terrible, qui n'a jamais été appréciée à sa juste valeur dans aucun système légal ou religieux, et dont le coupable oubli ne peut être réparé par aucune consécration, par aucun baptême, ni même par la plus sage éducation. Perpétuer l'espèce ! C'est très bien; mais il serait encore mieux de l'améliorer. Ce n'est point par des unions imparfaites et hâtives qu'on y parviendra. Tant que le mariage ne sera pas conforme au vœu de la nature, tant qu'il ne sera pas l'accomplissement de la pure loi d'amour, les fruits qu'il donnera au monde seront défectueux et misérables.

Mais il nous est plus facile de dire en quelques mots ce qui se fera dans l'état de perfection où se trouvera un jour le genre humain, que de récriminer longuement contre les vices de la présente génération. Eclairés par

une éducation rationnelle, fortifiés par de grandes et saines croyances, le jeune homme et la jeune fille ne céderont plus aux suggestions d'une lubricité précoce; ils ne se donneront plus l'un à l'autre qu'après s'être assurés de leur mutuelle et complète sympathie. Ils sauront que, pour transmettre la vie, ils doivent jouir d'une santé parfaite et avoir atteint l'entier développement de leur organisme. Il ne s'agit plus d'augmenter le nombre des êtres et de procréer au hasard des malheureux destinés à être fauchés par la guerre, la peste ou la famine. Dans l'ère nouvelle que nous prévoyons, les fléaux auront en grande partie disparu, et les hommes ne naîtront plus pour mourir misérablement, mais pour fournir une longue et heureuse carrière. La fécondité de chaque mariage devrait donc se borner à deux ou trois enfants, pour maintenir la population de la terre dans des limites qu'elle ne pourrait dépasser sans gêne et sans appauvrissement. Qui se chargera de circonscrire les conséquences matérielles du mariage dans un cercle aussi étroit? La raison, qui aura depuis longtemps repris son ascendant sur la sensualité, et montrera le bonheur aux hommes dans une région plus élevée. Mais quelle garantie avons-nous que tout être trouvera le seul être qui lui est destiné, et qu'ainsi toutes les unions seront légitimes? Nous avons la garantie des facultés spirituelles, qui gagneront en puissance et en lumière à mesure qu'elles s'affranchiront de la tyrannie des sens, et la garantie des lois de la nature, qui conduisent infailliblement les êtres à l'accomplissement de leur destinée. Enfin, quelle sera la consécration du mariage dans la condition normale de l'humanité? La publicité, sous une forme quelconque.

Il nous resterait à examiner la possibilité d'une tran-

sition entre les misères actuelles et l'idéal que nous venons d'indiquer, ou à chercher un remède pour le plus grand de tous les malheurs, un mauvais mariage. La transition, pour la société, consiste évidemment dans la réforme graduelle de toutes les lois arbitraires et de tous les usages vicieux. Quant au malheur individuel que nous venons de nommer, nous n'y voyons pas de remède; nous ne connaissons que des palliatifs, dont les deux plus ordinaires sont le divorce, qui brise par une fiction légale le lien établi par une fiction légale, et la patience, qui finit par arriver à la mort. Le divorce semble d'abord un moyen péremptoire; mais il n'a dans tous les cas qu'une valeur fictive, tandis que l'union à laquelle il prétend mettre un terme a eu malheureusement des résultats très positifs. Cette union, quelque imparfaite qu'elle soit, ne peut guère être dissoute sans de pénibles déchirements, surtout quand elle a été féconde. C'est pourquoi la patience nous paraît presque toujours préférable au divorce. Il est un troisième palliatif, auquel on ne songe guère et qui est pourtant le plus puissant de tous, qui est supérieur au divorce en moralité, et qui, combiné avec la patience, équivaut presque à un remède efficace : c'est la chasteté.

LE TRAVAIL

I

A mesure qu'une nouvelle question se présente à nous et attire notre attention, il nous semble qu'elle est la plus grande, la plus importante, la plus radicale de toutes. Il est du moins certain que chacune des questions relatives à la réforme individuelle et sociale est essentielle,

et que chacune renferme en un certain sens le secret de la destinée humaine. Nulle d'entre elles ne peut être négligée impunément. Leurs solutions combinées forment un système parfait, dont chaque partie est inséparable des autres. C'est une arche dont toutes les pierres se soutiennent mutuellement. Otez-en une seule, tout l'édifice s'écroule.

Les réformateurs contemporains ont concentré leur attention et leur génie sur le problème de l'organisation du travail. Ont-ils découvert une solution ? C'est possible ; mais il n'y paraît guère encore dans la pratique. Toutes les théories semblent avoir été réfutées par l'expérience. Les conservateurs, les privilégiés triomphent et nous montrent l'exploitation de l'homme par l'homme comme le plus haut terme auquel puisse atteindre la perfectibilité sociale. Nous ne croyons pas néanmoins que les recherches et les travaux des penseurs aient été en pure perte. Ils ont remué, labouré, fécondé l'intelligence humaine ; mais la plus grande partie de ce champ reste encore inculte. Défrichons donc ; faisons pénétrer le soc du raisonnement dans ce sol couvert de chardons et de ronces ; semons les idées, et préparons-nous à moissonner quand le temps de la récolte viendra.

A propos de l'hygiène et de l'éducation, nous avons insisté sur la nécessité du travail matériel et du travail intellectuel pour tous les hommes. Mais la démonstration de cette grande loi n'est jamais assez claire, jamais assez péremptoire, assez convaincante pour la paresse humaine. Elle a été rendue plus difficile encore par les bévues de la théologie, et il est presque impossible de faire pénétrer la vérité dans les esprits qui sont encore sous l'impression des légendes et des symboles de la tradition biblique. On nous dit d'abord que Dieu est

sorti de son inaction éternelle, qu'il a travaillé pendant six jours pour créer le monde, qu'il s'est reposé le septième jour, que ce repos dure encore et n'aura probablement jamais de fin. On nous enseigne encore qu'il aurait pu se dispenser de faire ce qu'il a fait et que l'univers est un pur effet de sa munificence ou de sa miséricorde. Que conclure de tout cela, sinon que le travail est un effort exceptionnel de la puissance, que la production est un miracle, que l'oisiveté est l'état naturel de l'être par excellence, que l'homme, fait à l'image de cet être, doit aspirer au même genre de béatitude ? Pour corriger cette fâcheuse tendance de leur système cosmogonique, les théologiens nous racontent que le père de la race humaine a commis un péché, et que tous ses descendants ont été condamnés au travail en conséquence de cette prévarication. Et de quel travail s'agit-il dans cette condamnation ? "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front," fut-il dit à Adam. On ne lui parla pas d'autre chose, si ce n'est de la terre maudite à cause de lui et qui ne devait lui produire que des épines. L'homme n'a donc devant lui que la perspective d'un travail ingrat et rebutant. Quant à l'intelligence, bien loin d'être encouragée dans ses efforts, elle est châtiée du premier mouvement qu'elle a fait pour sortir de son ignorance. C'est elle qui est frappée d'anathème pour avoir touché à l'arbre de la science. On peut découvrir sous de tels récits des allégories très ingénieuses ; mais ce que nous y trouvons de plus clair, c'est la naïve expression de la répugnance que le travail a dû inspirer aux hommes primitifs, puis la tentative maladroite faite pour vaincre cette répugnance. Si on dit aux hommes : Vous devez travailler parce que vous êtes des criminels condamnés au bagne ou aux galères, — ils croiront bien qu'ils sont

au bagne, mais au lieu d'en conclure qu'ils doivent travailler comme des forçats, ils s'estimeront très habiles et très heureux s'ils parviennent à éluder la consigne et à se dérober à l'obligation tyrannique qui leur est imposée. Ceux qui réussissent à vivre dans l'oisiveté se flattent de l'idée qu'une exception a été faite en leur faveur; ils se considèrent comme des privilégiés, des prédestinés, et trouvent tout naturel de se faire servir par la classe maudite des esclaves et des prolétaires. C'est ainsi que sous l'empire de la théologie chrétienne, malgré les protestations plus ou moins sincères de ses défenseurs, le travail manuel a toujours été un opprobre et un sujet d'aversion, tandis que le travail intellectuel n'a pas cessé d'être suspect de révolte et d'impiété.

Non, l'intelligence n'est pas en état de révolte, car c'est elle qui est souveraine. Non, le travail manuel n'est pas une honte, n'est pas le signe de la servitude, car toute servitude doit être abolie. Non, l'homme n'est pas condamné, car il n'a commis aucun crime avant de naître. Non, l'esprit créateur ne se repose pas, car la création est perpétuelle et incessante. Non, le monde n'a pas été fait en six jours, car il est l'œuvre infinie de l'éternelle Raison. Non, le travail n'est pas exceptionnel, transitoire, arbitraire, car il est la manifestation nécessaire d'une loi universelle. Sur un point seulement nous sommes d'accord avec la vieille théologie : c'est que l'homme est au sommet de l'échelle des êtres, c'est qu'il les surpasse tous en importance et en dignité. Mais cette théologie le place sur un théâtre étroit, recouvert par une voûte mesquine qu'elle nomme l'empyrée, et domine par un maître tyrannique qu'elle appelle Dieu. Elle voit la perfection de l'homme dans le passé, au moment où elle l'imagine sortant des mains du créateur, et ne peut ex-

pliquer ses misères actuelles que par la déchéance. Elle ne conçoit pour lui d'autre tâche à remplir que de regagner par la pénitence et la prière le bonheur qu'il a perdu, et de chanter éternellement les louanges de Dieu dans le ciel, s'il obtient la grâce d'y être admis. La science reconnaît dans l'homme un membre de l'innombrable famille des êtres rationnels, qui ne peuplent pas seulement ce petit globe, mais qui animent tous les mondes parsemés dans l'immensité. Elle le voit sortir par degrés, comme une étincelle lumineuse, des limbes de l'existence, non par une faveur spéciale du créateur, mais en vertu des lois qui président au développement de la nature. Elle découvre dans cet être rudimentaire une puissance qui, avant d'avoir conscience d'elle-même, travaille déjà sur la matière qui l'environne, l'attire, l'organise et l'assimile à sa propre substance. Aux yeux de la science, l'homme n'est pas parti de la perfection; par conséquent il n'en est pas déchu. Il n'a pas laissé derrière lui le bonheur, l'idéal et la pureté; mais il marche à la conquête de ces trésors. Il n'a pas subi une épreuve arbitraire et n'a pas été chassé d'un séjour de délices pour sa désobéissance. C'est l'univers entier qui est son domaine, c'est l'univers qu'il doit transformer en paradis, non par un stérile ascétisme, mais par une industrie fécondante; non par de lâches supplications, mais par un travail courageux et persévérant.

II

Le mouvement et le travail sont partout. Il n'y a pas un monde qui ne circule dans l'espace, qui ne subisse des modifications constantes de son centre à sa surface; et qui ne passe continuellement à de nouvelles phases

de l'existence. Il n'y a pas un atome qui n'attire ou ne repousse un autre atome, qui ne cherche une combinaison ou ne s'affranchisse d'une ancienne affinité. Cette élaboration universelle, nous l'avons déjà vu, a pour objet la manifestation de la Raison dans l'individualité humaine. Voyons maintenant ce qu'elle devient dans l'individualité elle-même, et quel but l'homme doit se proposer d'atteindre par le travail.

Avant tout, l'homme travaille à constituer son organisme, c'est-à-dire la portion de matière qui lui est propre et au moyen de laquelle son principe rationnel se manifeste aux autres êtres et à lui-même. Ce travail est d'abord latent et imperceptible. Il s'accomplit dans le sein de la mère, qui alimente et protège l'embryon, sans se rendre compte à elle-même des fonctions qu'elle remplit. Quand l'être est suffisamment formé pour entreprendre l'apprentissage de la vie individuelle, il sort de sa prison, et son travail prend un caractère nouveau. Jusqu'à la naissance, la raison s'ignorait elle-même. Elle exerçait sa puissance sans avoir conscience de son acte, ou du moins sans qu'aucun souvenir lui attestât cette conscience. Maintenant, elle commence à démêler les objets qui l'environnent, à interroger ses sensations et à se distinguer du monde extérieur. Elle continue son œuvre d'organisation intérieure avec une précision infailible, mais sans le secours de la réflexion et de la mémoire; et de plus elle discerne au dehors, elle choisit, elle saisit par le moyen de ses organes les matériaux nécessaires à la satisfaction de ses besoins. De purement aveugle qu'elle était, l'activité devient instinctive. L'intelligence y joue un certain rôle; mais elle obéit fatalement à la sensation; elle est encore subordonnée à la loi de l'animalité, qui a pour objet le développement

d'une certaine classe d'êtres ou d'une des espèces dont se compose la pyramide de l'existence. Si l'homme en restait là, il ne serait guère qu'un animal. Il vivrait peut-être avec sa femelle et ses petits, mais il ne s'élèverait à aucune combinaison industrielle. Il disputerait sa pâture aux loups, aux lions et aux tigres, ou fuirait leur présence formidable. Il ne songerait ni à se fortifier par l'association contre ses ennemis naturels, ni à établir sa suprématie sur le globe.

Mais l'homme arrive à la conscience de son individualité : voilà ce qui le distingue définitivement de l'animal. Il comprend qu'il est un être personnel, et qu'il a le pouvoir de se gouverner lui-même. Il échappe partiellement à la loi de l'instinct ou de l'espèce, pour s'élever à la loi de la raison individuelle, c'est-à-dire à la liberté. La première et imparfaite perception de la constitution des êtres et de sa propre nature fait entrevoir à l'homme le secret de sa puissance industrielle, et lui inspire un vague désir d'étendre son empire sur la matière. Mais, en même temps, elle porte tous ses penchants égoïstes au plus haut degré d'intensité. En effet, cette révélation du moi trouve l'homme en proie aux misères de l'état primitif et dominé par les besoins corporels. Ses tendances supérieures sommeillent encore, tandis que tous ses appétits animaux sont surexcités. Ces appétits, la loi de l'individualité lui commande de les satisfaire par tous les moyens possibles et à n'importe quel prix. C'est pourquoi l'homme s'est montré plus barbare que les bêtes féroces. C'est pourquoi il fait la guerre aux autres hommes, pervertit ses penchants naturels, contracte des goûts carnassiers et les assouvit dans la chair et le sang de ses semblables, tandis que les animaux, gouvernés par la loi de l'instinct,

épargnent au moins leur espèce. L'art de tuer a donc été un des premiers, et c'est dans la fabrication des instruments de mort que l'homme a d'abord déployé son génie. Sombre, farouche, sanguinaire, il errait dans les forêts primitives, sans autre ambition que celle d'atteindre sa proie, ennemi de sa race, ennemi des animaux, ennemi de la nature, qui lui dressait partout des embûches et l'accablait de sa puissance.

Cependant l'esprit ne peut rester en échec devant la matière, et la raison ne peut se reconnaître pour toujours la très humble servante de l'animalité. Tant que l'homme demeure dans l'isolement, il fait de vains efforts pour sortir de cette condition subalterne. L'amour qui l'attache à une compagne, ou la sympathie qui le rapproche d'un de ses semblables, ouvre pour lui l'ère du progrès. La première confédération de deux, trois, quatre êtres humains est pour eux comme une seconde naissance; elle leur révèle une force merveilleuse, une force qui peut croître jusqu'à l'infini et qui leur fait comprendre la possibilité de conquérir le monde extérieur. Ce n'est pas seulement une force matérielle qui s'ajoute à une force matérielle, c'est la pensée qui se reconnaît dans la pensée, c'est l'intelligence qui se retrouve sous des formes diverses et qui s'assure de son unité, de son universalité. La lutte qu'elle soutient désormais contre la nature n'est plus aveugle, furieuse, désespérée. Ce n'est plus la révolte de quelques atomes contre la masse infinie de la matière. C'est la raison qui sait ce qu'elle veut et ce qu'elle demande; elle revendique ses droits, elle affirme la légitimité de sa puissance. Ce n'est pas à modifier, à transformer, à orner ou à bouleverser la surface de la terre que tendent les

efforts de l'homme depuis l'origine des sociétés; c'est à établir l'empire de la raison.

Ainsi nul progrès n'est possible, nulle victoire n'est réalisable sans l'association. L'idée de liberté nous apparaît d'abord comme inséparable de celle d'isolement; mais nous reconnaissons bientôt que, pour jouir de cette liberté, l'homme doit se fortifier contre le despotisme de la nature et développer ses facultés par la communion de pensées et d'actions avec ses semblables. Quelquefois il sent le besoin de se retremper dans la solitude et de soutenir seul l'assaut des forces extérieures; mais s'il veut arriver à de grands résultats et participer aux glorieuses destinées de l'intelligence, il est obligé d'entrer dans le mouvement humanitaire et de remplir sa tâche dans l'œuvre de la civilisation. Une image vaut peut-être mieux qu'une déduction rigoureuse pour éclaircir cette pensée. Un jour, celui qui écrit ces lignes suivait en rêvant le bord du grand fleuve de l'Amérique du Nord. Il vit s'approcher de terre un esquif monté par un seul homme, qui le manœuvrait au moyen de deux roues ingénieusement adaptées aux flancs de la petite embarcation. Cet homme sauta sur la rive. A son costume étrange, à son teint bronzé par le soleil, on voyait qu'il venait d'accomplir un long voyage sur le Père des eaux. J'admirais l'énergie de ce nautonier solitaire et l'air de triomphe peint sur sa physionomie. Je cherchais à deviner l'objet de son entreprise et à reconnaître le modeste chargement de sa barque, quand un nouveau spectacle attira mon attention. C'était un grand bateau à vapeur qui remontait le fleuve. Il glissait à la surface des ondes avec une majesté souveraine, et le vieux Mississippi, si longtemps roi des déserts, semblait s'avouer vaincu par le génie de l'homme. Le navire s'avanc

•

couvert d'une foule joyeuse, qui saluait le terme du voyage. Les accords d'une musique harmonieuse s'élevaient de son pont supérieur et annonçaient son approche à la grande ville qu'il venait enrichir des productions des contrées lointaines. L'homme de l'esquif regardait aussi passer cette splendide apparition. Son orgueil de tout-à-l'heure avait fait place à un sentiment plus humble, et il paraissait dire : " Isolé, je ne puis rien. " Voici l'image de la société toute-puissante ! "

III

Un grand navire, portant en lui-même sa force motrice, triomphant du courant impétueux d'un fleuve, de la fureur des vents ou des vagues de l'océan, chargé de nombreux voyageurs auxquels il offre les aises de la vie et les somptuosités du luxe, distribuant aux populations les richesses des pays éloignés, telle est l'image par laquelle nous avons représenté la puissance du travail social, opposée à la faiblesse des efforts individuels, et les conquêtes de la civilisation sur la nature extérieure, qui triomphe si facilement de l'homme isolé. Cependant, ne nous laissons pas éblouir. Après avoir payé un juste tribut d'admiration à l'œuvre magnifique qui est à la fois le produit le plus éclatant et le symbole le plus complet de la société moderne, examinons-la de près et soumettons-en les principaux détails à une critique rationnelle.

Montons sur ce navire. Ce qui attire d'abord notre attention, c'est l'appareil moteur, c'est le feu, ce sont les chaudières dans lesquelles l'eau se transforme en vapeur, c'est la machine que cette vapeur met en mouvement et qui fait tourner les roues au moyen desquelles

le navire fend les ondes. Nous reconnaissons là sans doute une brillante victoire du génie humain. Grâce à la vapeur, ou plutôt grâce à l'art de mettre en œuvre les propriétés de cette substance, le navire s'élève presque jusqu'à l'autonomie, au gouvernement de lui-même. Il est indépendant du courant de l'eau et des caprices du vent; il peut se diriger selon la volonté qui l'anime, volonté qui est celle des êtres intelligents qu'il porte et qui se résume dans celle d'un seul, chargé de veiller aux intérêts et à la sûreté de tous. Ce navire à vapeur représente une société parvenue à la liberté politique, comme les Etats-Unis. Grâce à la science de sa force, cette société se gouverne par sa propre puissance, dont elle délègue la direction à un homme pour un objet déterminé et dans les limites clairement indiquées. Plus la traversée d'un point à un autre se fait rapidement et plus il y a de science dans cette réunion d'hommes, moins le chef temporaire peut se faire illusion sur le caractère de son autorité, moins il abuse d'un pouvoir qu'il exerce sous la surveillance de tous et qu'il doit déposer à un moment donné. Mais si le navire à vapeur échappe aux inconvénients d'une longue navigation, s'il évite facilement les écueils et s'il entre promptement au port, il porte en lui-même un danger terrible, qui contrebalance en partie de si grands avantages : cette vapeur comprimée, qui donne le mouvement à toute la masse, peut faire explosion, dévaster le bâtiment, déchirer, mutiler, anéantir équipage et voyageurs. De même, dans un état républicain, la force motrice, c'est-à-dire la volonté populaire, en circulant dans le mécanisme des partis, auquel elle doit donner l'impulsion normale, peut briser son enveloppe politique et ruiner les combinaisons qui assuraient la marche progressive de la société.

Ce n'est pas tout. Sans parler des catastrophes possibles, ce navire, qui nous paraissait de loin un chef-d'œuvre d'harmonie, nous offre de près les plus tristes scènes d'injustice et d'exploitation anti-sociale. Dans cet étroit espace nous trouvons trois castes parfaitement distinctes, avec leurs odieuses lignes de démarcation. Il y a d'abord les travailleurs, sans lesquels toute cette superbe construction resterait inerte et inutile. Ils allument et entretiennent le feu, principe de la vie et du mouvement, ils font fonctionner la machine, ils embarquent et débarquent les marchandises, maintiennent l'ordre et la propreté sur le bâtiment. Pour tous ces services ils reçoivent un maigre salaire, qui leur permet de vivre au jour le jour tant que le travail dure; ils restent constamment exposés à une mort affreuse ou à des mutilations plus horribles encore; enfin ils sont traités en ilotes et en parias, condamnés presque fatalement à la dégradation, à la crapule et à la misère. Voilà la première caste. La seconde se compose des passagers de l'entrepont, pauvres et par conséquent méprisés, mais qui achètent, moyennant une légère rétribution, le droit de ne rien faire. En cas d'urgence, cependant, on a recours à eux pour un travail supplémentaire, et en cas d'explosion, ils reçoivent, avec l'équipage, les premières caresses de la vapeur. C'est la petite bourgeoisie. Enfin, à l'étage supérieur réside la troisième caste, la caste aristocratique, qui ne fait rien et pour qui tout se fait. Elle ne fait rien, mais elle paie. C'est grâce à son argent qu'elle peut manger, boire, fumer, parler politique, théologie, littérature, modes, jouer aux cartes, bailler et dormir, pendant que les autres veillent, travaillent et meurent pour la faire arriver à bon port.

Voilà pour les hommes. Maintenant, si nous voulons

passer en revue les marchandises que ce navire ou ce bateau transporte si précieusement d'une région à l'autre, que trouverons-nous ? Quelques denrées utiles, comme du blé, de la farine, du sucre, des ustensiles, et une foule de choses inutiles ou nuisibles, des liqueurs alcooliques, des drogues frelatées, du café, du tabac, des objets destinés à satisfaire la vanité, l'orgueil, la gourmandise et les vices de toute espèce.

Ce rapide examen suffit pour refroidir notre enthousiasme et pour nous démontrer que le chef-d'œuvre de la civilisation porte encore la honteuse empreinte de la barbarie.

Ce qui est vrai du navire est vrai de la société. Maintenons et défendons la liberté politique quand nous la possédons; mais ne soyons pas trop fiers de cette conquête, parce que l'orgueil nous aveuglerait sur nos défauts. On a posé le principe, mais on n'en a encore tiré presque aucune conséquence. On peut abolir le despotisme monarchique, mais on laisse subsister les mille tyrannies du système social. Que dis-je ! on les cultive on les entretient comme le bien le plus précieux. Ne faut-il pas à l'aristocratie républicaine d'Amérique des prolétaires pour faire les travaux manuels qui la déshonoraient, pour la nourrir, l'habiller, la chauffer, la coiffer, la loger ? Ne lui faut-il pas des hordes de pauvres Européens pour creuser ses canaux, construire ses chemins de fer et balayer ses rues ? Ne lui faut-il pas des domestiques pour la nettoyer, la broser, l'épousseter, la laver, la chauffer et l'alimenter ? Ne lui fallait-il pas tout récemment encore des esclaves pour faire son sucre, pour récolter son coton, son riz et son tabac ? Eh bien, tout le travail fait sous l'empire d'une telle organisation, le travail qui a pour objet de perpétuer ces abus, ces vices,

cette exploitation de l'homme, est contraire à la liberté, à la destinée humaine. Nous pouvons bien y voir un progrès sur les misères de l'isolement primitif et sur les œuvres grossières de la barbarie; mais du moment où nous reconnaissons la loi supérieure dont un tel travail est la violation, nous devons faire tous nos efforts pour établir l'empire de cette loi, pour renverser les barrières qu'on lui oppose, et remettre l'activité sociale sur sa voie légitime.

I V

Lecteur, vous est-il arrivé de travailler par crainte, c'est-à-dire sans autre mobile que la frayeur d'un châtiement quelconque? Vous avez sans doute passé par cette pénible épreuve, soit sous la férule pédagogique, soit dans l'apprentissage d'un métier, soit même dans quelque phase de votre vie sociale; et vous devez vous souvenir que l'ouvrage fait en pareille circonstance l'était toujours aussi mal que possible. Il ne s'agissait pour vous que d'éluder une menace et de tromper la surveillance dont vous étiez l'objet. Si vous échappiez à la punition, peu vous importait l'imperfection du produit de vos mains ou de votre intelligence. Pour placer immédiatement le travail dans la pire condition, il faut encore supposer l'isolement du travailleur et sa complète ignorance relativement à l'utilité de son œuvre. Dans l'activité collective, nous trouvons toujours un certain stimulant; dans la perspective d'un but à atteindre, d'un bien à réaliser, nous puisons un encouragement moral, et dès lors nous cessons d'être sous l'empire exclusif de la servile crainte. Mais si vous avez été réduit à travailler sous la verge d'un maître, sans une sympathie, sans un rayon de lu-

mière, vous connaissez la plus profonde misère d'un être rationnel, le degré le plus voisin de la brute, la forme la plus improductive de l'industrie humaine.

Autre question. Avez-vous jamais travaillé par amour ? Avez-vous déployé votre énergie, vos facultés physiques et mentales pour un vieux père ou une vieille mère à qui vous devez tout ce que vous êtes, pour la femme qui vous rend heureux, pour des enfants en qui vous vous sentez renaître, pour des frères et des sœurs qui vous aident à porter le fardeau de la vie ? Si vous avez fait cela, vous avez dû apprendre par expérience que le plus rude labeur peut devenir doux et facile, que tous les obstacles s'abaissent devant une volonté courageuse, et que, sous l'inspiration du cœur, l'intelligence peut toujours reculer les limites du mieux et agrandir le domaine du possible. S'agit-il en tout cela d'un dévouement de chaque jour et d'un sacrifice surhumain ? Non ; tous ces êtres sont nécessaires à votre bonheur ; leur présence vous console, vous élève, vous fortifie ; ce que vous faites pour eux, vous le faites pour vous-même, et l'amour n'est qu'une transformation, une épuration de l'égoïsme. D'ailleurs, c'est l'hypothèse la plus favorable au développement de l'activité que nous voulons exposer ici. Il ne suffit pas de travailler pour ceux que vous aimez ; il vous faut encore leur coopération dans la limite de leurs forces. Ce concert d'action, cette combinaison de leurs efforts avec les vôtres, cette harmonie de volontés et de mouvements ne vous entraînent-elles pas presque sans fatigue vers un but commun, de même qu'une musique puissante anime et soutient les hommes qui marchent sous le drapeau ? Supposons enfin que vous ayez une connaissance claire de l'industrie que vous exercez et du résultat que vous voulez atteindre, que les causes et les

effets, les principes et les conséquences s'enchaînent parfaitement dans votre esprit, que vous sachiez calculer la portée de tous vos actes et mesurer l'utilité de la commune entreprise; n'êtes-vous pas dès lors à l'abri de tous les dégoûts, de toutes les lassitudes, de tous les découragements, et n'avancez-vous pas avec assurance, avec bonheur, à l'accomplissement de l'œuvre sociale ?

Tels sont donc les deux ordres de conditions dans lesquelles l'homme peut être appelé à travailler : d'un côté, la crainte, l'isolement et l'ignorance; de l'autre, l'amour, l'union et la science. Peut-il descendre plus bas que la servitude caractérisée par les trois premières conditions ? Non, à moins d'être définitivement transformé en bête de somme. Peut-il concevoir une destinée supérieure à celle qui lui est offerte dans le second ordre de conditions ? Non, mais cette destinée elle-même est infinie dans son développement. En effet, nul ne peut assigner de terme aux aspirations de l'amour, qui commence dans l'étroite sphère de l'individualité et qui s'étend par degrés jusqu'à l'universalité des êtres. Que l'amour ait son point de départ dans l'attrait de la beauté, dans la tendresse maternelle ou dans la reconnaissance filiale, il se mentirait à lui-même, il ne serait plus l'amour, s'il était exclusif et injuste, s'il ne rayonnait vers tous les points de l'horizon, s'il n'avait pour objet le bonheur et le perfectionnement de toute existence. L'association n'est pas plus restreinte à une mesure fixe que le sentiment de l'amour. Sortie du cercle de la famille, elle organise peu à peu la tribu, le peuple, l'humanité entière, suivant les lois de la solidarité. Si nous sommes emprisonnés dans un cercle inférieur, nous sentons le besoin d'étendre nos relations, de multiplier, de perfectionner les rapports qui nous unissent

à nos semblables. Plus nous recevons du dehors et plus nous exerçons sur les autres d'influences variées, mieux nous comprenons notre importance et mieux nous tirons parti de nos forces. La science, troisième condition du travail, ne saurait être confinée dans la spécialité de quelques détails techniques. Nous n'avons pas l'intelligence d'un art particulier tant que nous ne savons par quels liens il se rattache à tous les autres arts; nous ne connaissons pas le plus humble objet si nous ne voyons quel rôle il joue dans l'économie universelle. Jamais la raison ne s'arrêtera devant un point fixe, devant un mystère, devant un abîme, jamais la puissance humaine ne s'avouera vaincue devant une barrière, devant l'obstacle le plus colossal.

Le premier régime du travail est l'esclavage; le second est la liberté. L'esclavage est un point immobile; la liberté est une carrière qui commence à ce point et s'étend à l'infini. Le point absolument immobile n'existe peut-être nulle part, pas même sur les plantations du Brésil, pas même en Turquie, pas même en Chine. Mais il ne manque pas de gens qui veulent le retrouver et qui finiraient sans doute par nous y ramener, si on les laissait faire. Dans toute société, les prétentions de ce genre sont représentées par l'oisiveté, comme la liberté et le progrès sont représentés par le travail. Si l'oisiveté n'a pu enchaîner le travail à une borne, elle a du moins su lui attacher un boulet au pied et maîtriser la plupart de ses mouvements. Elle n'a pu entièrement supprimer l'amour, l'union et la science, mais elle a confisqué à son profit ces principes de vie et de force; elle les a frelatés, sophistiqués, pour les distribuer ensuite d'une main avare. Elle s'est fortifiée dans l'Eglise et dans l'Etat; elle s'est abritée derrière les lois et les

institutions. Cependant le travail, après avoir construit bien des palais et bien des temples pour l'oisiveté et sa complice la théologie, bien des casernes pour leurs satellites, bien des prisons pour leurs victimes, après avoir fabriqué bien des instruments de guerre, de torture et de servitude, le travail, dis-je, s'est avisé de quelques inventions libératrices ; il a découvert l'imprimerie, la vapeur, l'électricité ; il a multiplié les organes de l'intelligence, lancé les locomotives, fait circuler la pensée comme la foudre entre les nations. Il est vrai que l'oisiveté a fait main basse sur tous ces chefs-d'œuvre, qu'elle les exploite pour son compte, s'en approprie le bénéfice et s'en attribue toute la gloire. Mais c'est le travail qui a fait tant de merveilles, il le sait, il se sent prêt à en produire mille autres, et il commence à se demander s'il traînera éternellement son boulet de forçat.

V

Nous avons laissé le travail et nous le retrouvons avec un boulet au pied. Ce boulet qu'il traîne en signe de servitude, c'est le capital ; non pas le vrai capital, qui est la richesse donnée aux hommes par la nature et développée ou transformée par l'industrie, mais le capital fictif, inventé d'abord sous forme de numéraire pour faciliter les transactions commerciales, et devenu bientôt, entre les mains de l'oisiveté, le plus universel et le plus dangereux de tous les instruments d'oppression. Du moment où un certain métal a été pris pour le représentant de la richesse réelle, et qu'il a été investi par les conventions et par les lois politiques d'une valeur égale à celle des objets les plus nécessaires à la satisfaction

de nos besoins, tous les hommes qui par force, par adresse ou par hasard, se sont trouvés en possession d'une certaine quantité de ce métal ou du crédit légal qui en est l'équivalent, ont passé pour avoir droit à l'oisiveté, à l'inutilité et aux services de leurs semblables moins favorisés de la fortune.

Le numéraire a d'abord représenté une certaine quantité de travail accompli, et par suite le droit du travailleur aux produits dont il a besoin en échange de ceux qu'il livre à la circulation. Il a représenté ensuite la peine que le marchand prend de transporter les produits pour les mettre à la portée du consommateur, et le droit qu'il acquiert en remplissant cette fonction. Plus tard, le numéraire, en s'accumulant dans les mains du travailleur et surtout dans celles du marchand, a représenté la possibilité du repos et le droit douteux de s'y livrer. Plus tard encore, après avoir été transmis par héritage ou par donation, il a pu être considéré comme une prime accordée à la paresse et à l'orgueil; il a servi à l'accaparement de la terre et des matériaux indispensables à l'industrie; il est devenu la marchandise par excellence, la richesse, le capital; et cet humble accessoire que le travail s'était donné dans le principe pour constater son droit et faciliter ses mouvements, il le reconnaît aujourd'hui pour l'instrument de la honteuse et profonde servitude à laquelle il est réduit.

C'est le travail qui a tout fait dans le monde; c'est lui-même qui a fabriqué ce lourd boulet qu'il traîne comme un galérien. Reste à savoir s'il peut s'en débarrasser. Peu importe le boulet, pourvu qu'il ne soit pas attaché au pied du travail et que celui-ci ne soit plus condamné à le traîner. Peu importe le numéraire, peu importe le capital fictif, peu important les banques et

tout le système du crédit artificiel, pourvu que le travail sache se délivrer du lien qui le rattache à cette richesse mensongère. Simplifions le problème pour le résoudre; et comme nous avons expliqué la tyrannie du capital en remontant à son origine, essayons de replacer l'activité humaine dans une situation primitive, pour lui montrer comment elle peut s'affranchir.

Supposons une colonie de travailleurs en dehors des complications, des difficultés et des vices de la société actuelle. Donnons-lui sa part du capital naturel et industriel, la terre, les instruments de travail, les vêtements et les aliments indispensables, en attendant qu'elle en produise de nouveaux. Faisons cette part aussi modeste que vous voudrez, et réduisons-la au strict nécessaire. Mais n'oublions pas la richesse morale et intellectuelle, et accordons à nos colons une portion de lumière et de sagesse un peu supérieure à la moyenne dont jouissent les citoyens du monde. Ce n'est pas une crainte servile qui les pousse au travail; nul d'entre eux ne voit un adversaire ou un maître dans son semblable; ils sont tous collaborateurs et amis; ils combattent tous le même ennemi, la nature extérieure; ils savent que c'est par la combinaison de leurs forces, par l'union et l'harmonie, qu'ils parviendront à la vaincre. Chacun se sent supérieur à tous les autres dans une aptitude spéciale; mais il comprend aussi qu'il a besoin de toutes les autres aptitudes pour développer la sienne et en tirer le plus grand avantage possible. Ils sont assez avancés dans la connaissance des lois naturelles pour organiser avec succès leur exploitation agricole et industrielle, pour préserver leur santé des plus graves atteintes, pour satisfaire amplement tous leurs besoins véritables. En résumé, leur société nous offre à un degré suffisant les

trois conditions d'amour, d'union et de science, que nous avons reconnues comme essentielles à la liberté et à l'efficacité du travail. Pour cette petite république modèle, isolée du monde, quel est le plus grand péril à redouter ? Est-ce celui de l'invasion et de la conquête ? Sans doute un guet-apens de ce genre n'est pas improbable ; mais nous pouvons encore l'écarter par hypothèse et supposer notre colonie à l'abri d'un coup de main et de tout danger extérieur. Que reste-t-il à craindre pour elle ? Un ennemi intérieur, le plus dangereux de tous, l'oisiveté. Si l'oisiveté s'y introduit, si elle y prend pied, si elle s'y naturalise sous un prétexte ou sous un autre, tout est perdu. Elle est d'abord si humble et si timide qu'on lui accorde à peine la moindre attention. Mais peu à peu elle se montrera plus hardie ; elle invoquera la prescription, la consécration du temps ; elle fera valoir ses immunités, ses privilèges ; elle se transmettra d'une génération à l'autre ; elle sèmera le vice et la corruption, cultivera le goût du luxe comme un besoin de premier ordre, et imposera ses caprices au travail comme une loi suprême. Dès lors, notre utopie est ruinée, et la colonie de travailleurs est retombée dans toutes les misères de la vieille société.

Mais elle ne périra pas ainsi ; elle ne se laissera pas prendre à ce piège qu'elle connaît si bien et contre lequel elle a voulu se prémunir par l'isolement. Dès que l'oisiveté osera lever la tête parmi les travailleurs, elle sera notée d'infamie et repoussée avec dégoût. Si c'est une exemption qu'elle réclame au nom de la faiblesse physique ou intellectuelle, elle sera reléguée parmi les invalides, et l'aveu de sa propre inaptitude lui ôtera tout caractère dangereux. Si elle fait valoir l'élégance et le raffinement qu'elle introduit dans une société, on

lui répondra que ces prétendus avantages sont un ridicule et une infirmité quand ils sont séparés de la force, de l'adresse et de la dignité que procure l'exercice de toutes les facultés corporelles et mentales. Si elle vante les charmes du luxe, les travailleurs rejeteront avec mépris ses suggestions en faveur d'un goût puéril et maladif, qui dégrade le travail en le subordonnant à d'absurdes fantaisies, pousse l'industrie au gaspillage de sa puissance, et conduit les peuples à la ruine, sous prétexte de les enrichir. Dans l'art comme dans la nature, l'utile doit se produire sous la forme du beau; il peut se montrer grand et poétique; mais l'inutile et le frivole seront toujours incompatibles avec la beauté noble et sérieuse dont le culte améliore et purifie l'âme. Si l'oisiveté parle de science et demande l'inaction du corps pour assurer le progrès de l'esprit, la science pratique et vivante lui imposera silence, en démontrant que la vérité est une, que la connaissance de l'homme est inséparable de celle de la nature, et que ni l'une ni l'autre ne peuvent être obtenues sans l'expérience, sans l'exercice régulier de toutes les forces de notre être matériel et moral. Enfin, si l'oisiveté osait parler de gouvernement et dire qu'elle est nécessaire à la majesté du pouvoir, le travail qui peut tout, qui fait tout, et qui se gouverne lui-même par la raison, rirait de tant d'audace et balaierait à jamais d'un souffle l'impudente étrangère.

V I

Nous ne voulons nous arrêter à aucune hypothèse oiseuse. Nous ne supposons rien qui ne soit parfaitement réalisable. Une colonie de travailleurs comme celle dont nous avons ébauché le plan peut très bien se former,

vivre et prospérer dans un pays où l'on respecterait sa liberté. Quelques hommes laborieux, habitués à la pratique des arts utiles et imbus des idées de justice et de liberté, ne peuvent-ils s'entendre pour se soustraire à la féodalité industrielle, pour combiner leurs moyens d'action et se coaliser contre l'oisiveté, le luxe et l'orgueil ? C'est l'agriculture qu'ils devraient prendre pour base de leurs opérations, parce que cette industrie est celle sur laquelle s'appuient toutes les autres ; c'est celle qui développe de la manière la plus normale et la plus complète les diverses aptitudes de l'homme, qu'elle met en communication directe avec la nature. A l'agriculture devraient se rattacher les autres industries les plus indispensables aux besoins matériels et à l'affranchissement de la colonie. Enfin il faudrait constamment se souvenir que le but de tous ces efforts doit être le perfectionnement spirituel de l'homme.

Tout cela peut se faire ; on peut même dire que tout cela s'est déjà fait sur une échelle plus ou moins importante, avec des vues plus ou moins pures, avec un succès plus ou moins décidé. L'expérience que nous proposons ne doit être ni circonscrite dans un système, ni soumise à une législation compliquée, ni dirigée par aucun esprit de secte. Le travail social, rendu libre et attrayant par l'amour, éclairé et guidé par la science, voilà ce que nous demandons. Pas de constitution arbitraire, pas de lois écrites, pas d'articles réglementaires. Le travail s'organise suivant les besoins, les affinités, les sympathies ; il a ses lois écrites dans la nature ; c'est à celles-là seulement qu'il veut obéir. Quant à l'oisiveté, elle ne reconnaît pas les lois de la nature ; c'est pourquoi elle en a tant écrit sur le papier. Tous les codes, toutes les chartes, tous les gouvernements sont de son invention.

C'est au moyen de ce mécanisme embrouillé qu'elle est parvenue jusqu'ici à maintenir le travail sous sa dépendance. Du moment où nous voulons nous soustraire à son empire, il faut renoncer entièrement au système de la législation artificielle.

Parviendrons-nous à effacer de notre colonie toute trace de servitude, à supprimer toute forme arbitraire? Nous ne pouvons y réussir d'une manière absolue tant que nous restons en contact avec l'ancienne société, car évidemment celle-ci nous enferme dans un certain cercle, elle nous impose des limites plus ou moins resserrées. Nous subissons la tyrannie de ses lois dans toutes les relations que nous conservons avec elle, et nous sommes constamment menacés par la contagion de ses vices. Mais si nous sommes pénétrés de la vérité des principes qui président à notre entreprise, nous échapperons à ce péril, nous maintiendrons entre nous la pureté des rapports libres et rationnels, nous reconnaitrons la communauté de la terre et des instruments de travail; nous en déterminerons l'emploi suivant les indications de la science et pour le plus grand avantage de tous, au lieu de l'abandonner aux caprices individuels; nous répartirons les produits entre les travailleurs selon leurs besoins; nous bannirons l'usage du numéraire comme une superfluité dangereuse, comme le signe de l'avidité égoïste, de la division et de toutes les tyrannies sociales.

Serait-il plus prudent de séquestrer notre colonie, de la reléguer au fond des déserts, de la séparer du monde par un mur d'airain et de l'abriter sous un régime inflexible? Avec de telles précautions on peut faire des moines; on ne ferait jamais des hommes et des réformateurs. C'est du grand corps humanitaire que nous vient la vie, et nous ne pouvons nous en séparer impunément.

Si notre société cesse d'être en communication avec la démocratie universelle, elle s'étiole, elle dépérit, elle meurt. Sa prétendue perfection n'est qu'un vain ascétisme; sa moralité n'est qu'un égoïsme étroit, sa liberté même dégénère en rigoureuse servitude. En vertu de la solidarité qui unit tous les êtres, il ne nous est pas permis de fuir lâchement les vices et les misères du monde. Nous ne pouvons y échapper qu'à une condition, c'est de les combattre, c'est de travailler à y soustraire tous les membres de la famille humaine. Il faudrait donc que chacun de nous, tout en coopérant à l'œuvre de la réforme, conservât la liberté pleine et entière de rentrer dans la vieille organisation, de l'étudier, de participer aux luttes dont elle est le théâtre. Ou plutôt nous devrions tous comprendre que la société est une, que les aspirations des peuples tendent au même but, et que toute société partielle dans laquelle se manifeste un progrès n'est autre chose que l'humanité elle-même en travail de régénération et de transformation.

CONCLUSION

A toutes les époques de son histoire sociale, comme dans toutes les périodes de son existence individuelle, l'homme a le désir ou l'espérance du mieux. Dans le temps même où le dogme de la déchéance servait de base à tout l'édifice religieux, l'idée d'un bien-être supérieur et d'une amélioration future se faisait obstinément jour dans l'esprit humain. Chez le peuple dont les lois et les symboles ont le plus fait pour perpétuer la croyance à la corruption originelle, on trouve aussi la foi la plus opiniâtre à une terre promise, à un messie rédempteur et régénérateur. Esclave en Egypte, errante dans les déserts de l'Arabie, la famille israélite affirme ses droits à une région où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Soumise à des tyrans sanguinaires ou traînée en captivité, elle appelle par la voix de ses prophètes le règne du libérateur promis par Jéhovah. La plupart des nations de l'antiquité, malgré l'illusion qu'leur montrait l'âge d'or en arrière, aspiraient à une destinée glorieuse, vers laquelle elles se croyaient conduites par la main des dieux. Les peuples modernes, quoique bercés dans leur longue enfance par la théologie biblique, se débarrassent

peu à peu des langes de l'absolutisme, font l'essai de leurs facultés et arrivent par degrés à un déploiement de puissance que le monde n'avait pas encore connu.

Si l'instinct du progrès existe dans toute société, c'est qu'il est inséparable de l'âme humaine. Une nation ne s'élèverait pas, ne grandirait pas, si chacun des individus qui la composent n'avait l'ambition d'un sort plus noble et plus heureux. Il n'est pas de situation dans laquelle l'homme abandonne entièrement l'espérance de parvenir à un état plus parfait. Il passe une grande partie de sa vie à poursuivre des chimères; mais cette poursuite même prouve qu'il cherche à améliorer sa condition présente. D'ailleurs, elle n'est pas entièrement infructueuse, puisqu'elle sert à développer son énergie et ses facultés mentales. Quand il atteint à ce qui avait été longtemps l'objet de ses efforts et à ce qu'il désirait comme le bonheur suprême, à peine a-t-il joui de sa conquête que l'ennui pénètre dans son cœur et que son activité se dirige vers un but nouveau. Lorsqu'il perd ce qu'il chérissait et ce qui semblait indispensable à sa félicité, le désespoir, il est vrai, s'empare de lui; mais c'est là un sentiment aussi peu durable que l'exaltation du triomphe, et qui montre par sa violence même combien il est éphémère. On peut y voir une impatience, une irritation, une révolte contre la destinée. L'homme qui s'y livre renonce-t-il réellement à l'avenir? Ferme-t-il les yeux à toute perspective d'un sort meilleur? Non, car alors il cesserait d'agir, il ne ferait plus aucun effort et ne prendrait même plus la peine de respirer. Celui qui paraît succomber à la douleur, celui qui se donne la mort, ne renonce certainement pas à tout, puisqu'il agit encore, puisqu'il cherche quelque chose, puisqu'il travaille à un changement. Au moment où il

se prépare à fuir, où il médite son évasion, il a le secret espoir de soulever le voile de l'inconnu et de sonder le grand mystère. Mais l'homme qui a le courage de résister à la douleur, trouve dans cette lutte le secret d'une force que rien ne saurait abattre, d'une grandeur à laquelle nulle borne ne peut être assignée. On peut donc dire qu'à aucune époque, en aucune circonstance, l'être humain ne perd entièrement l'idée ou du moins le vague sentiment d'un perfectionnement possible et d'une destinée supérieure.

Ne faut-il voir là qu'une illusion inhérente à notre esprit, et la notion du progrès n'est-elle qu'un mirage de notre imagination ? C'est ce qu'on a pu soutenir après un examen partiel de l'histoire des êtres. Mais quand nous embrassons l'univers dans son ensemble, autant qu'il est donné à notre intelligence de le faire, nous reconnaissons qu'il est organisé dans un sens progressif, et nous pouvons y discerner le témoignage que l'éternelle Raison se rend à elle-même. Quand nous considérons l'homme dans la généralité de ses fonctions physiques et spirituelles, nous distinguons en lui les éléments et les conditions d'une perfectibilité sans limite. Quand nous parcourons du regard les annales de l'humanité, nous voyons qu'elle n'a jamais cessé de s'élever vers la justice, l'harmonie et la lumière. Quand nous examinons attentivement les partis et les systèmes qui divisent les sociétés, nous constatons d'abord que chacun de ces systèmes ou de ces partis a la prétention d'améliorer le sort des hommes, et ensuite que si tous n'y réussissent pas, leur lutte a du moins pour effet de dégager la vérité, de fortifier l'intelligence et d'assurer le triomphe du droit.

Ayons donc le courage de déclarer que nous croyons

au progrès, et que nous le regardons comme la loi universelle des êtres, comme la condition sans laquelle ils ne pourraient être la manifestation de la Raison suprême. La Raison est incontestablement parfaite dans son éternité. Nous ne la comprenons que par sa manifestation, et il est clair que cette manifestation elle-même doit être parfaite, pour être digne du principe dont elle émane. Mais si elle est parfaite dans son ensemble, elle ne l'est certainement pas pour qui la considère à une époque quelconque de son infinie durée. Elle nous apparaît imparfaite, et cependant si nous rapprochons, si nous comparons entre eux différents points de son histoire, nous sommes contraints d'avouer qu'elle s'avance perpétuellement vers la perfection. Plus nous nous élevons pour la contempler, plus la comparaison s'étend à des éléments divers, plus la progression devient évidente et s'impose à notre conviction.

Cette croyance, cette foi, cette religion du progrès n'est pas immobile et fixe comme un dogme commandé par l'autorité théocratique et devant lequel les hommes s'inclinent sans oser en approfondir le mystère. Elle est variable comme tout ce qui est vivant. Elle grandit, s'élève, se fortifie avec le travail de l'intelligence, et surtout avec les efforts que nous faisons pour maîtriser les instincts de l'animalité; elle peut aussi chanceler et défaillir par suite de la paresse de l'esprit et de la faiblesse avec laquelle nous cédon aux penchants inférieurs. Mais elle exerce sur tous ceux qui l'ont entrevue une attraction victorieuse, qui suffit pour les sauver de la servitude sensuelle. Elle annonce aux peuples la délivrance; elle est l'Évangile, la Bonne Nouvelle des temps modernes, et c'est par elle que sera renouvelée la face du monde.

Que voyons-nous dans l'avenir ? Des luttes, encore des luttes, et nous ne devons pas le déplorer, puisqu'elles sont nécessaires au développement de la puissance humaine; mais elles dépouilleront graduellement le caractère de haine et de brutalité qui les distinguait dans le passé. Le temps viendra où elles ne seront plus produites par les grossières convoitises, le fanatisme aveugle ou la concurrence égoïste, mais où elles seront la conséquence d'une émulation généreuse, du dévouement au bien général et de l'enthousiasme pour la vérité. La science sera le principe vivifiant de cet âge futur, dont nous entrevoyons l'aurore, la science synthétique, accessible à tous les esprits, la science qui organisera définitivement l'empire de l'humanité sur le globe, et lui ouvrira la perspective de l'existence immortelle.

Jusque-là, jusqu'à cette existence affranchie des misères terrestres, la vie ne sera toujours qu'une épreuve, et c'est dans ce caractère particulier que ne cessera de consister son importance. L'harmonie sociale à laquelle nous pouvons atteindre en ce monde, quelque belle, quelque douce qu'elle nous paraisse en comparaison des discordes anciennes, ne peut jamais être qu'une image, un symbole de ce qui nous est réservé dans la sphère future de l'existence. Ainsi, quand une musique délicieuse arrive à nos oreilles, elle nous transporte dans une région que nous appelons le ciel pour exprimer notre ravissement; mais nous comprenons que ce bonheur ne peut durer plus de quelques instants dans notre condition présente; nous l'acceptons comme une promesse, et le souvenir qui nous en reste devient une espérance qui nous aide à supporter la vie.

Nous sommes ici pour constituer notre individualité consciente, pour la fortifier et l'élever au moyen des

luttres que nous avons à soutenir journellement. Telle est notre véritable destinée sur le théâtre de ce monde. C'est pourquoi nous cherchons avec intérêt, dans toutes les périodes de notre histoire, l'exemple des hommes qui ont vaillamment traversé les épreuves de la vie et triomphé des plus formidables obstacles, ainsi que celui des peuples qui sont parvenus à se gouverner librement eux-mêmes sans opprimer les autres. C'est pourquoi ces hommes et ces peuples auront encore droit à l'admiration et à la sympathie de nos descendants, même dans les phases les plus avancées et les plus lumineuses du développement humanitaire. Le problème qu'ils ont résolu sera toujours le grand problème à résoudre ici-bas. La victoire qu'ils ont remportée sur le monde extérieur et sur eux-mêmes sera toujours celle qui honorera le plus les êtres humains et qui exercera sur leur sort la plus décisive influence.

C'est seulement après la vie terrestre, après la vie de l'épreuve individuelle, que s'ouvrira pour nous la véritable existence sociale, dont nous ne pouvons avoir en ce monde qu'une fugitive lueur et comme un écho lointain. C'est alors que commencera le concert dans lequel chaque individualité, dépouillée des impuretés de la matière rudimentaire, doit apporter sa note harmonieuse. Tous les hommes travailleront à se grouper suivant leurs tendances, leurs affinités, aujourd'hui secrètes et qui alors écloreont à la lumière. Ils s'avanceront à la conquête de l'immensité, qui paraît maintenant vide et déserte à notre ignorance, mais qui est pleine de trésors inimaginables. Toutes les nations et toutes les races finiront par s'unir dans cette colonie éthérée, et par former la grande république humaine, qui contiendra tout ce que notre planète a pu enfanter. Mais cette

grande république, qu'est-elle dans l'univers? Une étincelle, un imperceptible atome. Il y a pour elle une limite de perfection qu'elle ne saurait dépasser tant qu'elle demeure dans son isolement. Elle ne restera point isolée. Elle tend à entrer en communion avec les autres mondes, avec les autres humanités qui peuplent l'espace. Elle y parviendra graduellement; elle s'élèvera de confédération en confédération, dans la hiérarchie des systèmes célestes. A chaque degré qu'elle franchira, elle verra s'ouvrir devant elle un nouvel horizon, une carrière plus glorieuse; elle apportera sa note, son idée, son élément de beauté, de force et d'amour à un concert plus vaste, à une plus sublime harmonie.

Ainsi nous progresserons perpétuellement, parce que les abîmes de l'existence sont inépuisables, parce que les combinaisons de la puissance créatrice sont infinies, et que la Raison parfaite et souveraine, à l'évocation de laquelle nous répondons, ne peut se manifester que par l'Humanité également parfaite et souveraine, c'est-à-dire par la République universelle des mondes, à laquelle il faut l'éternité tout entière pour se constituer. Cette évocation, nous l'entendons du grain de sable où le sort nous a jetés et du fond de notre misère. C'est pourquoi la misère s'illumine d'un rayon divin et le grain de sable s'anime d'une vie féconde. Nous avons la certitude de participer à l'œuvre de la création progressive. Cette conviction peut suffire à l'ambition la plus haute, et doit nous soutenir dans les plus rudes épreuves de l'existence rudimentaire.

FIN

